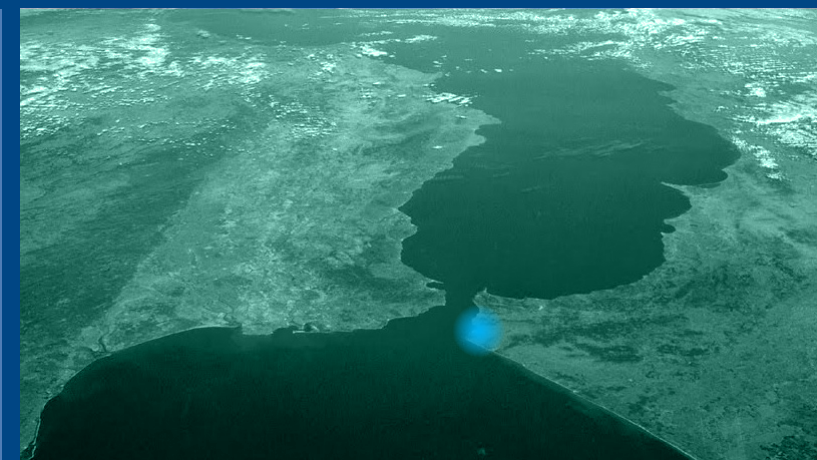


Sans doute la ville de Tanger peut renvoyer à un passé culturellement riche et historiquement important; mais la transformation économique et politique que la ville accomplit actuellement changera son caractère plus durablement que toute autre transformation auparavant. Pour l'activité d'une fondation politique allemande au Maroc, Tanger offre certains points de départ les plus précieux et les plus productifs. Cela ne concerne pas les réminiscences de l'histoire coloniale allemande, qui sont encore associées à Tanger, mais l'importance politique et économique actuelle de la ville et la restructuration de la région de Tanger-Tétouan-Al Hoceïma en 2015. Les deux, la ville et la région, comptent parmi les plus actives, les plus dynamiques et les plus cosmopolites du pays. Elles reflètent en conséquence de manière particulièrement claire le potentiel de développement actuel du Maroc.

FOCUS SUR TANGER : LÀ OÙ L'AFRIQUE ET L'EUROPE SE RENCONTRENT

EDITÉ PAR

DIETER HALLER, STEFFEN WIPPEL
HELMUT REIFELD



FOCUS SUR TANGER :
LÀ OÙ L'AFRIQUE ET L'EUROPE SE RENCONTRENT

FOCUS SUR TANGER : LÀ OÙ L'AFRIQUE ET L'EUROPE SE RENCONTRENT

EDITÉ PAR

DIETER ALLER, STEFFEN WIPPEL
HELMUT REIFELD



Konrad
Adenauer
Stiftung

*Publié par
Konrad-Adenauer-Stiftung e.V.*

*© 2016, Konrad-Adenauer-Stiftung e.V., Bureau du Maroc.
Tous droits réservés.*

Toute reproduction intégrale ou partielle ainsi que la diffusion électronique de cet ouvrage sont interdites sans la permission formelle de l'éditeur.

Avis de non-responsabilité : l'ouvrage est réalisé comme support pédagogique. En aucun cas il n'est destiné à un usage commercial.

Les opinions exprimées dans les articles de cette publication n'engagent que leurs auteurs respectifs et ne représentent pas nécessairement le point de vue de la Konrad-Adenauer-Stiftung.

Coordinateur : Fouad Qamouta

*Mise en pages : Babel com, Rabat, Maroc
Impression : Imprimerie Lawne, Rabat*

*Dépôt légal : 2016 MO 3296
ISBN : 978-9954-9610-4-9*

Imprimé au Maroc

Edition 2016

Contenu

Préface : Tanger – modèle ou exception ? 7

Helmut Reifeld

Introduction : Focus sur Tanger – Là où l’Afrique et l’Europe se rencontrent 11

Dieter Haller, Steffen Wippel

Performances allemandes

L’Allemagne et le Maroc pendant la Grande Guerre 23

Mustapha El Qadéry

Tanger au miroir de la littérature allemande contemporaine 37

Abdellatif Bousseta

Tanger, lieu de rencontres germano-marocaines à travers des extraits du film « Tangerine » (2008) d’Irene von Alberti 49

Martina Möller

Mémoires et culture

Tanger, au-delà du développement : Un espace de convivialité multiculturel en mutation 63

Rachid Taferssiti

Tanger comme métaphore de la « Cité ouverte » : mon film « Tanjaoui » 75

Abdelmoumen Smihi

Tanger, terre sacrée 85

Dieter Haller

Le passé et le présent de Tanger vus d’ici et d’ailleurs 99

Mimoun Hillali

Développements économiques et urbains

- Tanger : est-elle toujours une « île » ? 113
Mohamed Refass
- La réémergence d'un carrefour interrégional : Tanger
 et ses infrastructures dans les réseaux transnationaux de
 commerce et de transport 123
Steffen Wippel
- Tanger Métropole : le nouveau pôle industriel du pays 139
Ali Boulerbah
- Reconfiguration territoriale et innovation marketing :
 Illustration par le cas de la ville de Tanger 151
Mostafa Abakouy

Mouvements des gens et des biens

- Le Maroc et la Ligne à Grande Vitesse 163
Mehdi Lahlou
- Economies criminelles et mondes d'affaire à Tanger 179
Michel Peraldi
- Tanger et la question migratoire au Maroc 193
Mohammed Zakaria Abouddahab
- Des mineurs à Tanger : les *harraga* face aux mutations
 d'un espace frontalier 199
Sarah Przybyl

Conclusion

- Un narratif pour le futur de Tanger 213
Detlef Gürtler
- Notes biographiques 217

Préface : Tanger – modèle ou exception ?

Helmut Reifeld

Sans doute la ville de Tanger peut renvoyer à un passé culturellement riche et historiquement important ; mais la transformation économique et politique que la ville accomplit actuellement changera son caractère plus durablement que toute autre transformation auparavant. Pour l'activité d'une fondation politique allemande au Maroc, Tanger offre certains points de départ les plus précieux et les plus productifs. Cela ne concerne pas les réminiscences de l'histoire coloniale allemande, qui sont encore associées à Tanger, mais l'importance politique et économique actuelle de la ville et la restructuration de la région de Tanger-Tétouan-Al Hoceïma en 2015. Les deux, la ville et la région, comptent parmi les plus actives, les plus dynamiques et les plus cosmopolites du pays. Elles reflètent en conséquence de manière particulièrement claire le potentiel de développement actuel du Maroc.

Le « projet Maroc », que le roi Mohammed VI avait initié peu de temps après son accession au trône en 1999 et annoncé officiellement en 2003, gagne depuis progressivement forme à l'instar d'une mosaïque. Cependant, ce projet ne se profile qu'à peu des endroits aussi clairement que c'est déjà le cas à Tanger et dans ses alentours. Le contraste avec le passé, qui se manifeste de manière évidente ici, s'accroît notamment vis-à-vis la négligence intentionnelle de cette région durant le règne du père de l'actuel roi, Hassan II. Pour lui, la ville était non seulement la passerelle des emprises espagnoles et françaises, mais aussi de beaucoup d'autres influences internationales. Elle fut surtout le centre de la « rébellion » pour laquelle la région du Rif était connue. Dans l'estime de son fils, par contre, elle est devenue la pointe du nouveau « projet Maroc », à la fois sur le plan rationnel et émotionnel, et devra figurer comme enseigne de la réussite économique et de la « modernité » politique du pays. Entretemps, il est devenu de plus en plus clair combien de lignes de développement de ce projet convergent ici et se complètent de manière raisonnable, en particulier sur les plans économique, politique et culturel.

Le facteur le plus important de ce développement est le terminal à conteneurs de Tanger Med, qui se trouve au milieu d'une vaste zone

franche à l'est de Tanger et fait partie des réseaux des opérateurs géants Eurogate et Mærsk. Autour de ce port, de nombreuses autres zones franches ont été mises en place qui mettent le Maroc en concurrence avec plus d'une centaine d'autres zones économiques spéciales dans la région Moyen-Orient et Afrique du Nord. Avec une profondeur d'eau allant jusqu'à 18 mètres et, actuellement, un traitement de 42 millions de tonnes de marchandises par an, Tanger Med devenait rapidement le troisième plus grand port à conteneurs en Afrique et a conquis le premier rang en 2014. Il dispose des connections routières et ferroviaires efficaces qui seront enrichies d'une ligne TGV dans les prochaines années ; celle-ci est en cours de construction et passe à travers Rabat et Casablanca jusqu'à Marrakech. Autour de 150 entreprises se sont installées dans les zones franches commerciales immédiatement adjacentes. Parmi celles-ci, la plus importante est l'usine de Renault avec 4.000 emplois et une production de 400.000 voitures par an. On notera en particulier un centre de formation professionnel intégré, que le gouvernement marocain soutient avec une dotation mensuelle de 200 € par apprenti.

Les zones franches commerciales sont complétées par la zone logistique « MedHub », qui fonctionne avec succès depuis 2010 et qui a été parfaite en 2012 avec une « zone industrielle automobile ». Ces actions révèlent un plan qui vise des décennies à l'avance. Dans ce contexte, il n'est plus surprenant que récemment la construction du second port de transbordement « Tanger Med II » a été lancée, placé immédiatement à côté du premier port de conteneurs, achevé en 2007, et encore de plus grande taille. L'utilisation future de cette capacité accrue ne fait aucun doute.

Les zones franches dans la région de Tanger sont un modèle de réussite claire et hors de question. Elles sont désormais considérées comme des garants de succès pour la poursuite du développement économique. Le Maroc a conclu, ces dernières années, de nombreux accords de libre-échange, notamment avec l'UE, les Etats-Unis et la Turquie.

Concernant l'agglomération tangéroise, il y avait également plusieurs accords économiques avec la Chine en Mai 2016 qui prolongeront l'essor de la région Tanger-Tétouan-Al Hoceima par rapport aux onze autres régions du Maroc. Comme le nombre des postes de travail libres

dans cette région est, en règle générale, trois fois plus élevé par rapport à la moyenne nationale, le gouvernement devrait faire encore des grands efforts pour réduire cet écart.

Ce dynamisme économique génère un potentiel qui a trait à l'évolution actuelle de la ville de Tanger elle-même. A titre d'exemple actuel, en pleine zone urbaine, la conversion du vieux port en port de plaisance est un projet prééminent. A cela s'ajoute la large nouvelle promenade de la plage, long de plus de trois kilomètres et en grande partie achevée, qui relie la proximité du centre-ville à la large et étendue plage de sable fin. D'autre part, c'est l'accord le plus récent conclu avec le gouvernement chinois qui a pour objectif de construire un parc industriel ultra-moderne à la périphérie urbaine conjointement avec un nouveau lotissement résidentiel : ces deux projets sont dédiés à s'intégrer parfaitement au développement récent de la ville.

Dans l'ensemble, le projet Tanger Med est devenu non seulement une source riche de la ville de Tanger, mais un précurseur du « projet Maroc ». Il ouvre des perspectives à long terme à la fois pour cette région et pour la stabilité politique croissante du Maroc. Cependant, la région Tanger-Tétouan-Al Hoceima bénéficie également de la politique de régionalisation progressive et de la décentralisation du Maroc qui en résulte, de façon qu'elle soit déjà considérée par d'autres régions comme un modèle attrayant.

Introduction : Focus sur Tanger – Là où l’Afrique et l’Europe se rencontrent

Dieter Haller et Steffen Wippel

Tanger – ville en pleine reconfiguration

La ville de Tanger est située à la fois à l’extrême pointe septentrionale du Maroc et au carrefour entre l’Afrique et l’Europe comme au passage entre la Méditerranée et l’Atlantique. Elle dispose d’un passé mouvementé dont la particularité résulte, en fin de compte, essentiellement de l’exploitation de sa localisation géographique. Au cours de son histoire, la ville s’est trouvée au cœur d’intérêts divergents des grands pouvoirs au même titre que des acteurs nationaux. Au début des temps modernes (du XV^e au XVII^e siècles), Tanger a été occupée, tour à tour, par les Portugais, les Espagnols et les Anglais, et à partir de la fin du XVIII^e siècle, le sultan fit de Tanger la capitale diplomatique du Maroc. Afin de balancer les intérêts à cette situation stratégique de la ville du côté du Maroc, des Etats-Unis et des pouvoirs européens, on fit de Tanger en 1923 une « zone internationale » ; elle devenait au cours des décennies suivantes un centre financier international.

C’est sur le cosmopolitisme de l’époque que se fonde le mythe perdurant de Tanger comme pôle d’attraction pour les investisseurs, la jetset, les artistes, les hommes des lettres et les marginaux. En fait, la plupart des textes qui traitent de questions culturelles et de la souvenance de Tanger ne sont écrites par des Tanjaouis¹, mais ont été rédigés par les voyageurs, artistes, écrivains et expatriés européens ou américains qui y ont séjourné. Ce sont ces voix-là qui ont donné forme à ce mythe et aux différents topiques qui y sont liés dans la littérature sur la « ville du Détroit » (de Gibraltar). Cependant, ce mythe, nourri pour l’essentiel par des expatriés, fait écho chez les étrangers de l’Europe et l’Amérique du Nord, mais il ne correspond pas à la réalité de ceux qui vivent ou ont vécu sur la durée à Tanger en tant que musulmans, chrétiens et juifs. Après l’indépendance du Maroc en 1956, la ville fut peu à peu intégrée dans le nouvel Etat-Nation, dont le centre de gravité se déplaça davantage vers le Sud du pays.

Délaissée pendant plusieurs décennies, Tanger est aujourd'hui l'objet d'une revalorisation politique et a pris un nouvel élan depuis l'accession au trône du Roi Mohammed VI en 1999. En conséquence, depuis quelques années, elle connaît un essor considérable et inattendu dans divers domaines. La ville-même, mais aussi plus largement tout le Nord du pays, longtemps négligés, traversent des reconfigurations urbaines, économiques, infrastructurelles et sociales qui transforment profondément le caractère de Tanger et de la Péninsule tingitane. Le projet le plus important est la construction du port de « Tanger-Méditerranée » à l'est de l'agglomération urbaine à partir de 2002. En même temps, on entend transformer Tanger-même en une destination de tourisme de luxe pour les visiteurs tant nationaux qu'internationaux. D'autres projets étroitement liés à ces transformations sont le réaménagement de la ville entamé suite au déplacement du port à l'extérieur de la ville et dans le cadre de la vision actuelle « Tanger-Métropole ». S'y ajoute l'accolage de la ville au Sud du pays qui se manifeste, par exemple, dans la construction de la ligne à haute vitesse Tanger – Casablanca.

Toutes ces mesures entendent faire de Tanger une sorte de « Doubaï » à l'entrée de la Méditerranée.² On peut bien appeler les grands projets immobiliers, infrastructurels et économiques par le terme de modernisation dans le sens classique, justement puisque cette désignation est largement utilisée en place. Sous les auspices du néolibéralisme, les acteurs responsables (étatiques et privés) veulent rendre une ville méditerranéenne anciennement cosmopolite accessible aux flux mondiaux capitalistiques. Parallèlement, les politiques nationales et les initiatives royales promouvant la création d'emplois et encourageant des formes multiples de pratique de l'islam (les différentes *tariqat* soufies, entre autres) ont pour objectif d'immuniser la population contre toutes formes de radicalisme politique et religieux. Par conséquent, elles entendent aussi faire perdre pied aux groupes salafites violents, particulièrement forts dans le Nord du pays, qui sont considérés comme une menace pour la royauté.³ De plus, depuis des décennies, Tanger connaît une forte ruralisation causée par une immense immigration non seulement de son hinterland immédiat, mais notamment, par son attractivité économique croissante, des Marocains

du Sud. Cette évolution ne fait pas qu'accroître la ville, mais transforme aussi les mentalités.

Sur le plan économique, on peut considérer Tanger aujourd'hui déjà le deuxième pôle du Maroc. Le développement actuel de la métropole amène également à penser qu'elle pourrait faire partie des principaux hubs africains et méditerranéens dans les prochaines années. Du point de vue de ses infrastructures, le nouveau port Tanger Med, par exemple, rivalise avec Port Saïd et Durban pour le premier rang parmi les ports à conteneurs sur le continent africain (et les a dépassés récemment). En parallèle, la ville reste encore et toujours l'une des principales portes d'entrée et de sortie pour les flux migratoires entre l'Afrique subsaharienne, le Maroc et l'Europe. Le secteur culturel n'est pas non plus en reste et connaît un regain d'attractivité, comme en témoignent par exemple les divers festivals qui ont régulièrement lieu à Tanger.

Cependant, il ne faut pas ignorer que l'intégration croissante dans les flux et structures mondiaux et transrégionaux autant que les importantes restructurations urbaines de Tanger sont accompagnés de considérables défis et changements socioculturels, comme l'accroissement des couches défavorisés et des quartiers marginaux, la recrudescence des pratiques et des mouvements religieux et des contestations sociopolitiques.

La présence étrangère à Tanger est aujourd'hui tout d'abord visible sur le plan économique. Ainsi, de nombreux amateurs internationaux abordent le port Tanger Med, et les nouvelles zones franches surgissent en bordure de la ville. Elles attirent de plus en plus d'investisseurs et d'entreprises européens, arabes et asiatiques producteurs d'automobiles, de produits textiles et d'autres biens. A titre d'exemple, des groupes célèbres comme Renault-Nissan ainsi que des entreprises de sous-traitance pour des firmes européennes réputées, dont des entreprises allemandes, s'y sont installés. Il va sans dire que des entreprises étrangères participent également au boom que connaît actuellement le secteur de l'immobilier. Du reste, la France, l'Espagne et les pays du Golfe, pour ne citer qu'eux, ont reconnu l'importance de l'ancrage institutionnel et culturel de leurs activités économiques et politiques comme en témoigne la présence de leurs chambres de

commerce et de leurs instituts culturels ou encore la diffusion de leurs médias (aujourd'hui surtout sous format numérique) dans l'ensemble du Maroc et tout particulièrement à Tanger.

Dans une perspective historique, Tanger était autrefois déjà une métropole illustre, internationale et cosmopolite. Aujourd'hui, l'agglomération en pleine expansion est en train de redevenir un pont et une passerelle entre deux continents, deux mers et diverses régions mondiales aussi bien qu'une interface entre différents espaces culturels et économiques. Loin d'être une « ville mondiale » (*global city* : cf. par exemple Sassen 1991), Tanger unit les aspects d'une « ville de second rang » (*secondary city*) qui néanmoins se mondialise et se régionalise fortement et s'intègre dans des circuits spécifiques – avec toutes les ambivalences et exclusions économiques, sociales et culturelles qui y sont inhérentes (p.ex. Scholz 2004 : 221 svv.). Elle connaît également maintes manifestations d'un développement postmoderne (Soja 1995), mais qui s'entremêle et entremêle aux couches urbaines persistantes modernes (coloniales et postcoloniales) et prémodernes. En même temps, elle représente le tropisme entre un modèle de planification (en principe) rigide à la française et un urbanisme (plus éclectique et forçant l'admiration) inspiré par les villes du Golfe Arabo-Persique, particulièrement de Doubaï, que connaissent aussi d'autres villes marocaines (Barthel 2014). La ville du Détroit est aussi une ville frontalière – plus précisément contiguë de *plusieurs* frontières spatiales et territoriales (entre Etats, blocks économiques, continents etc.) qui depuis longtemps en vit les doubles effets de barrières et obstacles et d'interfaces et opportunités (p.ex. Sohn / Licheron 2015).

Aussi, on peut comprendre Tanger comme un théâtre où se focalisent les progrès et les problèmes politiques, socioéconomiques et culturels actuels que connaissent (et parfois secouent) à la fois le Maroc, l'espace méditerranéen et le monde musulman. La ville peut offrir, à l'instar d'un microscope, une vision complète et simultanée des enjeux spécifiques aux relations et à la coopération contemporaines, euro-maghrébines ainsi qu'euro-africaines et transméditerranéennes. Cette publication s'efforce donc de mettre en lumière notamment le rôle de Tanger dans une variété de domaines dépassant les limites de la ville-même.

« Focus sur Tanger » : De l'ignorance allemande aux perspectives entrecroisées

Ce volume présentera à un plus large public les actes de la conférence internationale « Focus sur Tanger : Là où l'Afrique et l'Europe se rencontrent » qui s'est tenue à Tanger du 1 au 4 octobre 2015. Cette conférence a été organisée par Dieter Haller, professeur d'anthropologie sociale à la Ruhr-Universität Bochum, et Steffen Wippel, actuellement chercheur affilié au réseau de recherche « Reconfigurations. Histoire, souvenance et processus de transformations dans le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord » à la Philipps-Universität Marburg, en collaboration avec le bureau de la Fondation Konrad Adenauer à Rabat.

Le point de départ de la conférence résidait dans l'observation que Tanger ne joue aucun rôle dans le discours historique, politique et public en Allemagne. La négligence de Tanger et de son boom actuel vaut en particulier pour la classe politique, l'entrepreneuriat et les médias. Il est peu compréhensible que la politique extérieure allemande ne reconnait pas l'importance d'une présence visible capable de gagner les cœurs et les cerveaux à travers une politique culturelle dans ce pôle de développement que la Banque Mondiale vient de choisir en 2015 comme une des six « villes compétitives » (*competitive cities*) exemplaires dans les pays du Sud (World Bank 2015). Par contre, aujourd'hui la présence culturelle et politique allemande à Tanger est toujours en repli : ainsi, on a dégradé l'Institut Goethe à Tanger en 2007 à un Point de Dialogue pour l'Allemand (*Dialogpunkt Deutsch*), dont la présence dans la ville ne réussit guère à attirer l'attention à travers des manifestations publiques.

Pourtant, il y a une bonne présence de firmes allemandes (ainsi Volkswagen, à un certain moment, a prévu d'y investir), et, en particulier, les liens historiques tissés entre l'Allemagne et Tanger ont été étroits. Entre autres, l'initiative avortée de l'Empire allemand de se présenter comme puissance protectrice du royaume alaouite, la création de la « Société Marocaine » (*Marokko-Gesellschaft*) en 1902 qui se transformait un peu après en « Société Allemande de la Méditerranée » (*Deutsche Mittelmeer-Gesellschaft*), la protection des élites juives marocaines par l'Empire allemand, la visite de l'empereur

Guillaume II en 1905, les établissements comme l'ancienne légation impériale, la poste et l'école allemandes, l'entrepreneur Adolf Renschhausen ainsi que les écrivains allemands qui ont dédié leurs ouvrages à Tanger sont autant d'exemples qui témoignent de cette histoire enchevêtrée.

La négligence de Tanger par le public et dans conscience allemands se manifeste par exemple si l'on regarde le marché des livres. Si Tanger apparaît dans les journaux importants de la République fédérale, les articles touchent soit à la nostalgie pour le passé cosmopolite de la zone internationale, soit concernent les écrivains étrangers qui ont écrit sur Tanger. On présente souvent la ville en tant que destination touristique, mais on fait rarement référence aux développements contemporains dans les domaines de l'économie et des infrastructures ou bien aux évolutions culturelles et religieuses. Mais, vice versa, sur le plan local l'ignorance de rapports de l'Allemagne avec Tanger est, elle aussi, frappante. Les historiens locaux ne s'occupent que rarement de la présence allemande dans le passé, et c'est en vain qu'on cherche de la littérature allemande sur Tanger dans les librairies locales.

Contrairement à la recherche prédominante, la conférence n'avait pas pour intention de retravailler le passé glorieux et les vieilles mythologies d'un cosmopolitisme révolu.⁴ À l'inverse, elle s'efforçait de jeter un regard critique sur les reconfigurations urbaines, socioéconomiques et infrastructurelles considérables que la ville et son hinterland immédiat ont connues depuis quelques années et les implications et conséquences économiques, sociales, culturelles et politiques de ces développements. S'appuyant sur différentes approches thématiques, la conférence se proposait de mettre en lumière les connexions mondiales et nationales de Tanger. Les ateliers soulignaient tout d'abord les liens et influences réciproques de « Tanger au Maroc » et du « Maroc à Tanger », aussi bien que du « monde à Tanger » et de « Tanger dans le monde ».⁵ Ainsi, ils reprenaient et reflétaient les différents niveaux systémiques et spatiaux auxquels les diverses dimensions du développement où Tanger s'intègre, même si dans le détail il s'avérait difficile d'attribuer chaque communication à un seul niveau uniquement.

Cette publication reprend cette même démarche tout en réorganisant les quatre parties. Nous avons repris un grand nombre des communications, mais y ont ajouté d'autres articles afin de combler quelques lacunes – évidemment sans prétendre à l'exhaustivité.

Plan du livre

La première section de cette anthologie s'occupe des « performances allemandes » à Tanger. Afin de répondre à la méconnaissance, mentionnée ci-dessus, des multiples rapports entre l'Allemagne et Tanger, nous avons choisi des contributions sur l'histoire, la littérature et le cinéma. Ainsi, Mustapha Qadéry, historien universitaire de Rabat, considère l'implication allemande dans la résistance anti-française dans les différentes parties du Maroc, y compris les régions septentrionales, dans l'hinterland de Tanger, pendant la Première Guerre mondiale. Le germaniste Abdellatif Bousseta aborde l'image de Tanger dans la littérature allemande contemporaine en choisissant un grand éventail d'exemples parmi les différents genres. Martina Möller, actuellement lectrice à l'Office allemand d'échanges universitaires (DAAD) à Rabat, discute, quant à elle, cette image extérieure à travers un film contemporain qui présente Tanger comme un lieu de rencontres germano-marocaines.

Les contributions à la deuxième section se tournent vers des aspects des « mémoires et culture ». Nous avons sélectionné en particulier des textes qui refusent la glorification d'une perspective extérieure du passé cosmopolite. Par conséquent, les topiques comme l'orientalisme, le sexe et la volupté, les drogues et l'épanouissement personnel, la contrebande, la criminalité et l'espionnage n'y jouent qu'un moindre rôle. Par contre, ils se focalisent sur les mémoires relatives aux cadres de la vie quotidienne de la population résidente locale multiethnique de la période de la zone et aux changements biographiques, démographiques et spirituelles au cours des années suivantes. Ici, l'historien local et citoyen engagé Rachid Taferssiti fait la jonction entre ses mémoires personnels et l'avenir de la ville et défend son multiculturalisme d'autrefois comme un actif exploitable pour son développement au-delà des aspects purement économiques et urbains qui dominent actuellement. Le cinéaste Abdelmoumen Smihi, à travers sa propre

jeunesse à Tanger, jette un œil critique sur le passé postcolonial de la ville et interprète celle-ci comme la métaphore d'une « cité ouverte » dans son film « Tanjaoui ». L'anthropologue Dieter Haller considère Tanger comme un espace spirituel en abordant le rôle important et continu des *ǧnūn* (esprits) dans la vie sociale quotidienne des habitants de la ville. Finalement, à partir de ses expériences locales et étrangères, le géographe tanjaoui Mimoun Hillali explore le passé et le présent de Tanger à l'intersection des vues intérieures et extérieures.

Les articles de la troisième section analysent les « développements économiques et urbains » dans la longue durée et particulièrement les reconfigurations toutes récentes. Le géographe Mohamed Refass, en se référant aux développements actuels que connaît la ville, se demande si Tanger peut toujours être considérée comme une « île » en relation avec le reste du Maroc, telle qu'on se la représentait dans le passé. Par contre, l'économiste Steffen Wippel s'intéresse tout d'abord aux diverses nouvelles infrastructures récemment établies à Tanger ou programmé pour l'avenir proche et analyse le rôle de la ville en tant que carrefour ré-émergeant dans les réseaux transnationaux et transrégionaux de commerce et transport. Les premiers pas et les efforts renforcés plus récents afin de développer l'agglomération urbaine en nouveau pôle industriel du Maroc ont attiré l'attention particulière d'Ali Boulebah, géographe de l'Université de Tétouan. Mostafa Abakouy, affilié à l'École Nationale de Commerce et de Gestion, contribue un article qui – avec une intention pratique politique – s'attaque à la production volontariste d'images pour le marketing urbain.

Finalement, la quatrième section de ce volume se concentre sur les « mouvements des gens et des biens » et s'efforce de démasquer les envers du boom économique actuel. Mehdi Lahlou, un autre chercheur engagé politiquement, nous présente une analyse critique de la ligne à grande vitesse qui liera prochainement Tanger à Casablanca et les protestations politiques que ce projet a provoquées. Trois autres contributions discutent comment des flux plus ou moins informels affectent et reconfigurent Tanger. Ainsi, l'anthropologue Michel Peraldi analyse des réseaux locaux et translocaux de la contrebande traditionnelle, de l'économie du cannabis et des activités offshore ainsi

que les imbrications des économies criminelles et des mondes d'affaires à Tanger. Zakaria Abouddahab, juriste et politologue, présente une vue générale de la migration transcontinentale entre l'Afrique et l'Europe qui passe à travers le Maroc et la péninsule tingitane. La géographe Sarah Przybyl y entre dans les détails et s'est investi dans les mutations de l'espace frontalier intimement liées à la présence et le passage des jeunes *harraga* (migrants clandestins) dans l'aire tangéroise.

Comme conclusion le journaliste Detlef Gürtler présente une trame narrative potentielle pour le futur de Tanger qui se base sur un nouveau cosmopolitisme, cette fois africain, grâce aux développements économiques du présent.

Remerciements

La conférence internationale qui a été le point de départ de cette publication n'aurait pas été possibles sans le soutien financier généreux de la part de la Fondation Konrad Adenauer (KAS). Nous, les coéditeurs de ce volume, Dieter Haller et Steffen Wippel, remercions en particulier le représentant de la KAS à Rabat, Helmut Reifeld, et son équipe, nommément Aziz El Aïdi et Clément Michel, pour le soutien logistique qu'ils ont accordé à l'organisation de cette rencontre et finalement à la publication de ses actes. Avec joie, nous nous souvenons du lieu de la manifestation, le Grand Hôtel Villa de France, ancien hôtel prestigieux rouvert il y a peu où les souvenirs d'antan se marient avec la vue splendide et symbolique qui rassemble la médina avec ses diverses maisons de prière, l'ancien port en pleine transformation et la baie étendue de Tanger avec ses lieux balnéaires et de divertissement pour ne pas oublier la côte européenne et espagnole à travers le Déroit de Gibraltar qui attire les regards langoureux de beaucoup de tangérois. Sur place, notamment Abdellatif Bousseta qui nous guidait à travers la ville et Abdelmoumen Smihi qui nous présentait son film au prestigieux Cinéma Rif (Cinémathèque de Tanger), ont ajouté des aspects culturels particulièrement stimulants à la conférence.

Par ailleurs, nous n'aurions pu finaliser ce livre sans l'aide précieuse de nos assistants universitaires. Pour cela nous remercions

expressément El Mustapha Moujib (Université de Marburg) pour la rédaction linguistique des textes, Adrian Neuser (Université de Bochum) pour le complètement et l'harmonisation des bibliographies et Anja Franziska Schmidt (Université de Marburg) pour la poursuite de ce travail et la minutieuse mise en format de la publication entière. Nous souhaitons une bonne lecture à tous ceux qui s'intéressent aux développements de Tanger et espérons attirer l'attention large que méritent ces évolutions récentes que connaît l'extrême Nord marocain.

Bibliographie

Barthel, Pierre-Arnaud. 2014. Global Waterfronts in the Maghreb : A Mere Replication of Dubai ? Case Studies from Morocco and Tunisia. In Steffen Wippel / Katrin Bromber / Christian Steiner / Birgit Krawietz (éds.), *Under Construction : Logics of Urbanism in the Gulf Region*. Farnham / Burlington : Ashgate, pp. 247-258.

Haller, Dieter. 2004. The Cosmopolitan Mediterranean : Myth and Reality. *Zeitschrift für Ethnologie* 129(1), pp. 29-47.

Haller, Dieter. 2016. *Tanger – der Hafen, die Geister, die Lust*. Bielefeld: transcript.

Hannoum, Abdelmajid. 2013. Tangier in the Time of Arab Revolutions : an Ethnopolitical Diary. *The Journal of North African Studies* 18(2), pp. 272-290.

Sassen, Saskia. 1991. *The Global City : New York, London, Tokyo*. Princeton / London : Princeton University Press.

Scholz, Fred. 2004. *Geographische Entwicklungsforschung : Methoden und Theorien*. Berlin / Stuttgart: Gebrüder Borntraeger.

Sohn, Christophe / Julien Licheron . 2015. From Barrier to Resource ? Modelling the Border Effects on Metropolitan Functions in Europe. Working Paper 8. Esch-sur-Alzette : Luxembourg Institute of Socio-Economic Research.

Soja, Edward W. 1995. Postmodern Urbanization : The Six Restructurings of Los Angeles. In Sophie Watson / Katherine Gibson (éds.), *Postmodern Cities and Spaces*, Cambridge, Mass. / Oxford : Blackwell, pp. 125-137.

Wippel, Steffen / Katrin Bromber / Christian Steiner / Birgit Krawietz (éds.). 2014. *Under Construction : Logics of Urbanism in the Gulf Region*. Farnham / Burlington : Ashgate.

World Bank. 2015. *Competitive Cities for Jobs and Growth: What, Who, and How*, December 10, 2015.

<http://www.worldbank.org/en/events/2015/12/08/competitive-cities-jobs-growth>, consulté le 09/06/2016.

Notes

¹ Nous préférons utiliser le terme local « tanjaoui » pour désigner les habitants autochtones de Tanger.

² Pour l'émulation du modèle doubaïote dans le monde arabe et au-delà, voir Wippel et al. (2014).

³ A part la forte présence des mouvements islamistes radicaux à Tanger (Haller 2016 : 240 svv.), la ville était le foyer de manifestations qui comptaient parmi les plus fortes dans tout le royaume, lors de « printemps marocain » en 2011 (Hannoum 2013).

⁴ Pour une vue généralement critique du « cosmopolitisme » idéalisé, voir par exemple Haller (2004) et (2016 : 50 svv.).

⁵ Pour le programme voir <http://www.kas.de/marokko/fr/events/65245/> (consulté le 09/06/2016).

L'Allemagne et le Maroc pendant la Grande Guerre

Mustapha El Qadéry

Le Maroc et l'Europe, les Arabes et les Berbères

L'histoire est une science parmi les sciences humaines et sociales, elle est aussi un puissant instrument politique et idéologique pour la construction des nations et des identités nationales. Ernest Renan dans une conférence de 1882 a tracé les contours du nationalisme moderne : selon lui, la construction de « la nation » se fonde sur la mémoire sélective, et surtout sur l'oubli volontaire qui ne retient que les événements qui donnent du sens selon l'idéologie dominante et la notion de nation à promouvoir (Renan 1947). Des chercheurs contemporains ont analysé les limites de cette construction qui signifie une sorte d'invention de la tradition selon l'expression de Hobsbawm (2006), ou bien une construction du passé comme le souligne Gellner (1989) sur le nationalisme et l'invention de la nation et de ses contours sacrés.

Le Maroc, comme les nombreux pays ayant subie la colonisation et perdu leur souveraineté, n'échappe pas à cette règle. Au Maroc aussi, le nationalisme a dessiné les contours de l'identité nationale à travers l'oubli de l'essentiel et la construction d'un passé imaginaire qui coupe les racines et les jette aux oubliettes. Ces racines cependant furent des graines qui ont germé lentement pour éclore avec l'émergence du mouvement Amazigh dans l'ensemble des pays d'Afrique du Nord et du Sahel, dont l'une des premières demandes est de corriger l'histoire !

Le Maroc d'aujourd'hui est souvent présenté et perçu comme un pays arabe ou un pays arabo-islamique. Pourtant, les deux termes ont été inventés par la recherche de l'époque coloniale, dans sa version ethnographique comme dans sa version orientaliste qui a accompagné les conquêtes et les administrations coloniales. C'est ainsi que la dichotomie des « Arabes » dominants et des « Berbères » dominés qui résumaient les sociétés colonisées d'Afrique du Nord à l'époque coloniale continue à structurer les perceptions et les recherches sur cette région. Pourtant, cette dichotomie inventée pour segmenter des

catégories ethniques, sociales, économiques ou culturelles n'est à la base que des catégories territoriales. Pis encore, la recherche coloniale a présenté les tribus originaires d'Arabie qui se sont installées en Afrique du Nord entre les XI^e et XII^e siècles comme des conquérants et des dominants associés à l'Islam qu'ils incarnent. Ces recherches ont ainsi construit une histoire de l'Afrique du Nord déterminée par les conquêtes étrangères : les Arabes, mais avant eux déjà les Phéniciens, les Romains et les Vandales. Renan, historien de la nation et du nationalisme dans sa version française de la fin du XIX^e siècle, autorité morale incontestable pour les différents courants de la pensée historique, avait scellé l'histoire de l'Algérie française – et de l'Afrique du Nord par extension – dans un article (Renan 1947) dans lequel il va jusqu'à affirmer que les autochtones ne peuvent vivre heureux que sous domination étrangère. Aujourd'hui encore, au-delà des différences idéologiques et de régimes politiques, l'histoire est enseignée dans les pays du Maghreb selon la succession des envahisseurs. Comment une identité nationale saine pourrait-elle se fonder sur la suprématie de l'altérité sur l'autochtonie ? Comment les nationalismes dans les pays du Maghreb se sont-ils appropriés les dichotomies coloniales, les ont reproduites et ont fait de l'arabo-islamisme colonial un socle de l'histoire du Maroc ? Comment les « Berbères », connus historiquement sous le terme des « Maures » (*Moros, Moors*), ont-ils fini par se retrouver en marge de leur propre histoire ? Question d'optique ?

La recherche de l'époque coloniale, qu'elle soit française, espagnole ou italienne, en distinguant les populations Arabes et Berbères a participé à reproduire ces deux catégories à long terme. La première est celle des « Arabes », présentés comme des dominants et héritiers de la civilisation arabo-islamique, dans ses aspects religieux autant que profanes. Celle-ci a été l'objet de prédilection des orientalistes savants qui se sont consacrés au savoir et au patrimoine matériel arabe et *de facto* islamique, ou islamique et *de facto* arabe ! La seconde catégorie, celle des « Berbères », décrits comme dominés, sans patrimoine matériel, a été l'objet de l'ethnographie et des études sur les imaginaires culturels et culturels présentés comme immuables depuis les temps des Romains, voire depuis la période antique ! Ainsi par

cette construction, les manuscrits sont arabes, l'oralité est berbère, et entre les deux, une population d'origines diverses qui parle l'arabe vulgaire ou dialectal selon la sémantique des linguistes des armées ! Au lendemain des indépendances, les élites nationalistes, qui se sont accaparés les commandes des nouveaux Etats-nations, constitués sur des frontières coloniales, se sont empressées de vulgariser et de diffuser à travers les systèmes éducatifs arabisés la *doxa* coloniale. Celle-ci ils l'ont généralisée en plus dans les imaginaires sociaux par les *mass media* et les diverses publications. Une histoire basée sur de nombreux mensonges coloniaux que les enseignants et les intellectuels ont propagé aux élèves qui les ont eux-mêmes transmis aux générations des indépendances.

Le Maroc occupé par la France et l'Espagne en 1912, après une longue négociation avec l'Allemagne, était le dernier pays resté souverain, dont le morcellement avait débuté suite à la défaite des armées marocaines face aux armées françaises d'Algérie en 1844, et à la défaite des armées marocaines face aux armées espagnoles à Ceuta en 1860. En 1884, à la veille de la conférence de Berlin sur la colonisation de l'Afrique qui entérinait le principe de l'hinterland terrestre comme principe de droit international, la France occupait déjà Saint-Louis-du-Sénégal, Alger et Tunis et l'Espagne installait son « comptoir » de Villa Cisneros sur la côte atlantique, en plus de Ceuta et Melilla qu'elle occupait depuis la fin du XV^e siècle sur la côte méditerranéenne. Parallèlement, le système de protection consulaire des Marocains travaillant directement ou indirectement avec les puissances européennes avait ouvert des brèches dans la souveraineté marocaine, un système de protection qui concerna même les élites économiques et les hauts agents du Makhzen au niveau central et local.

A la veille de la Première Guerre mondiale, l'Empire Ottoman n'avait plus de possessions en Europe et ne se composait plus que par ses possessions asiatiques (Moyen Orient). Afin de sauver ce qui restait de l'Empire, le sultan Ottoman avait essayé de développer une politique panislamique dans le contexte de la montée des nationalismes turc et arabe. Avec la déclaration de la guerre à l'Empire Russe allié de la France et de la Grande Bretagne, les Ottomans se rallièrent *de facto* à l'Allemagne qui constituait déjà un allié économique. En 1916, la

France et la Grande Bretagne avaient réussi à porter la guerre dans le Golfe et en Arabie et ont ainsi ouvert un nouveau front dans la guerre européenne par le biais de « la grande révolte arabe » contre les Ottomans conduite par le Chérif de la Mecque. Ce que l'Allemagne n'avait pas réussi à faire au Maroc en soutenant les différentes résistances à l'occupation française, au Nord comme au Sahara atlantique, au Tafilalet et au Moyen Atlas dont l'objectif de multiplier les fronts et alléger celui d'Europe, les alliés l'ont réussi dans le Moyen-Orient. Ce soutien allemand à la résistance marocaine s'inscrit ainsi dans le contexte de la Grande Guerre, et s'inscrit aussi dans un long processus de relations maroco-allemandes depuis l'avènement du chancelier Bismarck et ses politiques.

Avant de conclure cette partie, rappelons que la France et l'Allemagne avaient failli se déclencher la guerre au Maroc en mai 1911, tandis que les armées françaises qui occupaient Casablanca depuis août 1907, ont marché sur la ville de Fès, pour que l'Allemagne envoie la canonnière « Panther » en rade d'Agadir dans la perspective d'un débarquement. Au même moment, les Espagnols ont débarqué dans la ville de Larache sur la côte atlantique du Nord. La diplomatie avait fait le reste, et le système de compensation entre puissances avait fini par arranger « l'affaire marocaine » par des échanges de territoires et à un redécoupage de la carte coloniale. La Grande Bretagne présente à Gibraltar avait exigé un statut international de la ville de Tanger, afin d'éviter la continuité territoriale espagnole dans le Nord du Maroc. En même temps, la présence espagnole sur la rive méditerranéenne et à Villa Cisneros sur la côte atlantique empêche la continuité territoriale dont rêvait la France de Tunis à Tanger et de Tanger à Abidjan, à l'image de celle du Caire au Cap dont se targuait la Grande Bretagne. Vu les différents intérêts économiques et politiques en compétition sur le Maroc et la série d'accords signés en 1900 et en 1904 entre la France et la Grande Bretagne d'une part, et de la France avec l'Espagne d'autre part, l'Empereur Guillaume d'Allemagne s'était rendu en 1904 à Tanger pour soutenir l'indépendance marocaine. Cela avait provoqué des pourparlers qui ont conduit au Congrès d'Algésiras en 1906, congrès qui a approfondi la dépossession de la souveraineté, entamée déjà par les protections consulaires, en y ajoutant la tutelle sur les

services des douanes et des polices des ports ainsi que la politique fiscale du pays.

En 1907, à la veille de la destitution du sultan qui s'était soumis aux exigences européennes et de son remplacement par son frère aîné, la France avait occupé Casablanca pour s'assurer le point maritime sur la côte atlantique afin d'occuper le hinterland, en conformité avec le droit international de l'époque, établi lors de la conférence de Berlin sur la colonisation de l'Afrique. Lors de cette destitution du Sultan Abdelaziz à Marrakech, la France avait accusé l'Allemagne de soutenir le coup et avait essayé de soutenir Abdelaziz contre son frère Abdelhafid qui avait réussi à accumuler les reconnaissances des villes et des différentes régions, et qui avait aussi réussi à battre son frère déchu militairement, malgré le soutien logistique des Français établis à Casablanca. Ce changement de Sultan par les tribus du Haut Atlas, du Tafilalet, de Sahara, du Souss et du Haouz réunis dans la capitale du Sud était considéré comme un sursaut afin de sauver la souveraineté marocaine, et c'est sous le signe du Jihad que Moulay Hafid avait été intronisé en août 1907. Les puissances européennes n'avaient quant à elles reconnues le nouveau Sultan que sous la condition de la reconnaissance des engagements signés par son frère déchu. Le fait fut accompli et la coalition qui avait soutenu le Sultan du Jihad avait fini par éclater provoquant de nouvelles révoltes, surtout à Fès où résidait le Sultan assiégé de toute part par les revendications des tribus et des Européens.

C'est dans ce contexte que Moulay Hafid avait fait appel aux troupes françaises stationnées à Casablanca pour intervenir à Fès assiégée par les tribus qui avaient intronisé son frère Moulay Zine à Meknès, en mai 1911. Ainsi la France entra de plein pied dans les affaires marocaines. Après divers arrangements, la France avait réussi à convaincre l'Allemagne par des concessions territoriales du Togo et au Cameroun. Le 30 mars 1912 la France avait réussi à obtenir la signature du Sultan Moulay Hafid pour le traité de Fès pour établir le protectorat sur le Maroc. Le 27 novembre 1912 par le traité de Madrid, la France reconnaissait à l'Espagne des zones d'influence au Nord et au Sud du Maroc Français. Entre temps, la France avait entamé son expansion territoriale au Maroc soumis par traité. A partir de Casablanca, Oujda

et Fès occupés avant 1912, la France avait commencé son processus d'occupation, et une guerre violente s'était déclenché aux alentours de la ville de Fès au Moyen Atlas et au Rif. Quant à Marrakech, un nouveau Sultan était proclamé au nom d'Ahmed El Hiba, venu du fin fond du Sahara dans le Chenguit dans l'actuelle Mauritanie et soutenu par les tribus du Sud et de l'Atlas. Après avoir éloigné le sultan de Meknès soutenu par les tribus du Moyen Atlas en juin 1911, l'armée française allait de nouveau arbitrer un conflit dynastique, par l'occupation de Marrakech en septembre 1912 et la fuite du sultan dans le Souss où il avait mené la résistance jusqu'à son décès en 1918. Entre temps, Moulay Hafid avait abdicé et fut remplacé par un autre frère qui fut son khalifa à Fès, Moulay Yousef.

La France avait garanti aux autres puissances européennes la liberté du commerce dans le Maroc conquis, et de nombreuses entreprises allemandes avaient tiré parti des marchés et des concessions, notamment dans le secteur minier et du commerce des produits. Avec la déclaration de la guerre en août 1914, la situation a rapidement changé. Lyautey avait procédé à la chasse des Allemands dans son Maroc et a même fermé la Légation Allemande à Tanger sous administration Française dont le Statut International ne fut finalisé qu'en 1923. Des Allemands furent fusillés et tous les biens allemands au Maroc Français sont séquestrés.

L'action allemande au Maroc pendant la Grande Guerre

La politique de Lyautey au Maroc avait consisté en vertu du traité du Protectorat à gouverner avec « le mandarin » et non contre lui. Ainsi, il avait essayé en premier lieu de récupérer tout le réseau du Makhzen central et local. Cela lui avait réussi dans les capitales impériales et dans quelques tribus, notamment celles du Haut Atlas de Marrakech et de son Haouz qui furent impliqués dans la coalition qui avait amené Moulay Hafid au pouvoir en 1907. C'est la politique des grands caïds qui avait consisté à utiliser les caïds makhzen pour tenir les tribus entre leurs mains et à en conquérir les autres qui continuent à soutenir El Hiba réfugié dans l'Anti-Atlas. Cette même politique n'avait pas porté ses fruits dans le Moyen Atlas dont la majorité des grands caïds influents ont refusé de collaborer et ont lutté jusqu'à la mort pour

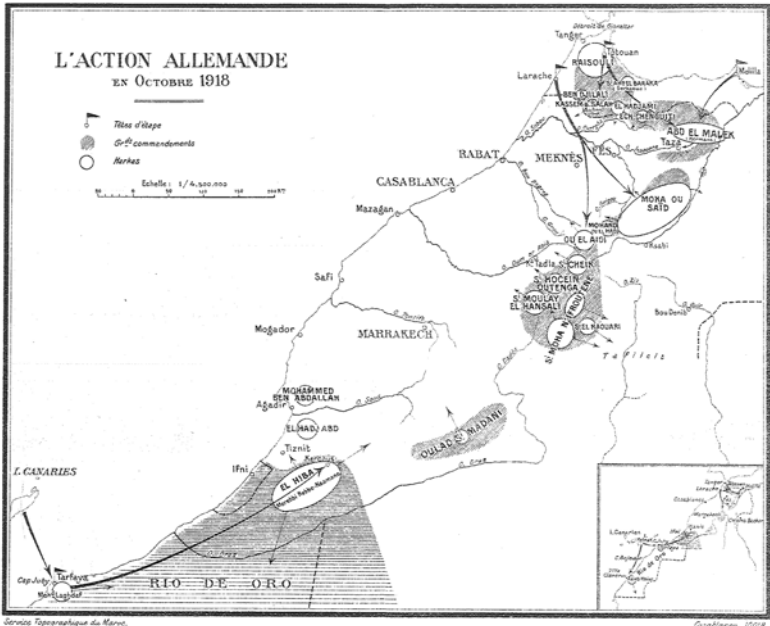
l'indépendance. Ce fut le cas de Moha Ouhemou Zayani de Khénifra et de Moha Oussaid Lwirawi de Ksiba et de beaucoup d'autres dans le Haut Atlas oriental et le Tafilalet. A la veille du déclenchement de la Grande Guerre, Lyautey avait réussi à conquérir la ville de Taza en mai 1914, dans une région qui constitue le lien entre le Maroc occidental et l'Orient ainsi que l'Algérie Française. En juin 1914, les armées de Lyautey ont réussi à installer leur casernement à Khénifra au cœur du Moyen Atlas. Avec le déclenchement de la guerre, les instructions furent données à Lyautey pour évacuer ses possessions à l'intérieur du Maroc et de se replier sur la côte, et à envoyer l'ensemble des troupes vers le front en France, à l'exception de ses besoins minimums pour se maintenir à Rabat. Lyautey avait refusé et avait réussi à faire valoir à Paris que l'évacuation des points occupés signifierait la fin de l'occupation du Maroc, et que par conséquent il accepte d'envoyer les troupes demandées tout en maintenant ses positions territoriales acquises.

C'est dans ce contexte que l'armée française avait subi sa première grande défaite dans la guerre du Maroc lors de la bataille de Lehri, près de Khénifra en novembre 1914. Le colonel commandant la caserne de Khénifra ayant transgressé les ordres de Lyautey, avait tenté une offensive au moment où celui-ci recommandait de rester sur la défensive, et avait entrepris une attaque contre le campement de Moha Ouhemou qui se trouvait non loin de la caserne. Au lieu du coup de surprise espéré pour éliminer le caïd qui refusait toutes les offres de ralliements, l'attaque effectuée par les deux tiers des effectifs disponibles a tourné au désastre. Deux colonnes mobiles furent envoyées sur les lieux et ont pu rétablir la situation. Mais l'impact psychologique de l'affaire sur la résistance fut très important, ce qui avait galvanisé les tribus et avait obligé les troupes françaises à geler les opérations d'occupation, à des rares exceptions. Le désastre subi par l'armée française n'était pas resté un secret, et même la presse française a fini par en parler, tout en minimisant son impact. C'est à partir de ce moment que l'Allemagne avait compris l'importance stratégique que pourrait jouer le Maroc dans sa guerre contre la France. Et c'est par Madrid, Barcelone et les Canaries, via Tanger, Tétouan, Larache et Tarfaya que l'Allemagne avait procédé sa stratégie de

porter la guerre contre la France au Maroc. Pour bien approcher cet épisode nous allons nous baser sur cinq sources.

La première source est une synthèse intitulée « les intrigues allemandes au Maroc » effectuée par l'adjoint du Service des Renseignements des armées au Maroc, le Capitaine R. de Segonzac en octobre 1918. Il s'agit ici d'un rapport d'ensemble accompagné d'une carte où sont localisés les différents foyers de résistance qui furent en contact avec l'Allemagne et recevait son soutien direct ou indirect. Rappelons qu'à cette période, l'Espagne qui fut neutre pendant le conflit mondial avait laissé aux Allemands la liberté de mouvements en Espagne et dans les zones qu'elle occupait au Maroc, à savoir les villes côtières au Nord et deux points maritimes au Sahara, à Villa Cisneros et à Tarfaya. Ce document nous donne un indice sur l'action entreprise par le Service des Renseignements de Lyautey en Zone Espagnole du Nord pour détecter les réseaux qui assuraient le contact et les subsides aux chefs de la résistance au Maroc Français.

L'action allemande au Maroc en Octobre 1918



Source : de Segonzac (1918 : annexe).

La seconde source est un livre biographique consacré à un Caïd du Haut Atlas, le Goundafi, dont l'auteur est le Colonel Justinard (1951) qui a travaillé avec lui de 1916 à 1920. En 1907, le Goundafi dont la tribu contrôle le col du Haut Atlas qui relie Marrakech à Taroudant avait participé à la coalition qui a porté Moulay Hafid au pouvoir au Maroc. En 1912, il s'était rallié, sans combat, à la puissance française dès l'entrée des troupes à Marrakech. En 1916, il fut désigné Pacha de la ville de Tiznit, accompagné du capitaine Justinard comme officier de renseignement pour s'occuper de la conquête des tribus qui soutenaient encore le sultan El Hiba, et surtout pour contrer les actions allemandes dans le secteur du Souss et du Sahara proches des Canaries. C'est Justinard qui nous livre le contexte de sa rencontre avec cette figure du Makhzen local au Maroc. Dans l'annexe de son livre, Justinard reproduit in extenso son ordre de mission en date du 14 octobre 1916 qui lui précise les motivations de sa nomination à Tiznit. Il y figure le renseignement parvenu qu'un sous-marin allemand allait débarquer des armes entre le Souss et le Oued Noun, et qu'il fallait agir pour déjouer cette tentative, en plus de la mission de préparation du terrain par la politique dans la perspective d'une offensive militaire afin d'accroître la zone de sécurité française. Justinard, flanqué du Pacha Goundafi et les guerriers de sa tribu, ainsi que par le soutien des tribus déjà soumises à l'autorité française avait joué des astuces possibles pour accomplir son rôle d'antenne en avant-garde, afin de veiller sur les actions allemandes et intervenir si les circonstances l'exigent. L'auteur, surnommé plus tard par ses camarades le capitaine Chleuh vu sa maîtrise attestée du vocabulaire « berbère » de cette région, nous précise dans son ouvrage ses méthodes de renseignements et de collectes d'informations ainsi que les divers événements survenus pendant sa mission, notamment sur les actions allemandes et ses manœuvres pour agir en conséquences. Parmi les actions de force, il met en exergue celle du printemps 1917 dirigée par le général de Lamothe qui a atteint les contreforts de l'Anti-Atlas, bastion de la résistance et lieux de contact avec les Allemands. Justinard précise même qu'il avait identifié l'ancien consul allemand à Fès en 1911, le Dr. Pobster, qui a débarqué à la fin de novembre 1916 en compagnie d'un sous-officier allemand, d'un officier turc et d'un tirailleur marocain emprisonné sur le front de France comme interprète. Alertées

par Justinard, la marine française a réussi l'organisation d'un blocus qui a empêché le bateau allemand qui acheminait les armes de s'approcher de la côte saharienne, et le groupe de débarqués avait fini son parcours à Tarfaya occupée par les Espagnols et furent transférés aux Canaries.

Toutes les informations contenues dans cet ouvrage de Justinard sur Goundafi, qui furent tous les deux acteurs de cette aventure à haut risque, dans une zone où la résistance a duré jusqu'en 1934 sont confirmées par la troisième source qui parle des actions allemandes au Maroc. Il s'agit d'une source locale d'une très grande importance puisque son auteur Mokhtar Soussi est une référence attestée qui a passé sa vie entre la théologie, le soufisme, le réformisme, l'enseignement, le militantisme et l'écriture. Il était enseignant à Marrakech dans une école coranique en 1927, il avait brillé par ses compétences livresques et par ses attitudes passives vis-à-vis des autres coloniales. En 1937, à la suite d'une série de manifestations nationalistes dans différentes villes du Maroc Français, les autorités avaient exilés un nombre de leaders, dont Mokhtar Soussi renvoyé dans son village natal dans l'Anti-Atlas où il demeura jusqu'en 1944. C'est durant cet « exil » intérieur que Soussi avait entrepris la collecte de la mémoire locale par la bouche des différents savants de la région. Il avait entrepris également la restitution des événements récents de l'histoire, à savoir les guerres coloniales et ses différents acteurs et événements, et à leur tête, El Hiba et les Allemands. Et c'est par la bouche de son propre frère aîné, témoin oculaire des événements dit-il, que Mokhtar raconte l'arrivée par mer d'un Allemand et d'un Turc qui ont débarqué des armes et en ont promis beaucoup d'autres, et qui avaient demandé à rencontrer le chef de la résistance, sans succès, et sans lendemain. De ses collectes, Mokhtar Soussi a publié 20 volumes d'un ouvrage édité en 1961 et réédité en 2014 consacré à l'histoire du Souss, de l'Anti-Atlas et du Sahara.

La quatrième source concerne le Moyen Atlas, et précisément Moha Ouhmou Zayani qui avait défait les troupes françaises en novembre 1914. Ce livre fut rédigé par un Cadi de l'époque coloniale (Mansouri rédigé en 1962 et édité en 2004) qui vivait adolescent à Khénifra à la veille de la conquête coloniale, et dont le père fut le chef

de la garnison des soldats du Makhzen en service auprès du Caïd Moha Ouhemou. Après la soumission, il avait fait des études de théologie, et durant sa carrière de Cadi il s'était intéressé à collecter la mémoire des anciens qui ont participé à l'histoire du pays Zayan. Parmi les nombreux témoins oculaires, en plus de ses propres souvenirs et ceux de son propre père, l'auteur a collecté les mémoires du bras droit de Moha Ouhemou, son neveu Oulaidi, qui a participé à de nombreux événements marquant entre 1900 et 1922. L'auteur a également collecté la mémoire d'un lettré religieux, qui fut enseignant coranique à Khénifra, et qui a accompagné Moha Ouhemou dans sa résistance et lui lisait et écrivait les courriers. Ce lettré religieux qui avait déjà vécu la guerre et l'occupation de la Chaouia en 1908 et de Khénifra en 1914 a attesté à l'auteur de cet ouvrage, que lui-même avait lu les courriers reçus par Moha Ouhemou de la part du Sultan des Turcs et de son Khalife le Sultan des Allemands. Tous les témoins attestent aussi que Moha Ouhemou avait même reçu des aides financières par un réseau complexe de convoyeurs, dont un autre témoin oculaire rapporte qu'il en était le chaînon dans la ville de Meknès.

C'est encore Soussi qui nous renseigne sur cette action allemande et turc au Maroc pendant la Première Guerre mondiale par un autre livre (2003) qu'il a rédigé sur sa rencontre à Marrakech entre 1928 et 1932 avec le Pacha Mennou, l'ancien bras droit de Moulay Hafid. Après son abdication de et son départ pour Tanger en aout 1912, Moulay Hafid avait obtenu la permission de faire le pèlerinage, une occasion qu'il avait exploité pour visiter les lieux saints de l'Islam en Arabie et à Jérusalem. Pendant sa présence au pays Ottoman la Grande Guerre avait éclaté. On ne sait pas encore comment et pourquoi, mais Moulay Hafid avait décidé de s'installer en Espagne au lieu de revenir à Tanger. Et c'est à partir de l'Espagne qu'il participe au réseau germano-turc qui agissait au Maroc. A la fin de la guerre, Lyautey avait procédé à la saisie des biens de Moulay Hafid pour le punir, et avait réussi à récupérer l'ancien sultan pour l'exiler dans la région parisienne où il demeura jusqu'à son décès en 1937.

Après l'abdication de Moulay Hafid, le Pacha Mennou a été mis en résidence surveillée à Meknès où il demeurerait, au moment du déclenchement de la guerre en Europe. Et c'est ainsi qu'il se trouvait

au cœur du réseau que dirigeait Moulay Hafid à partir de l'Espagne, qui transitait par la ville de Larache dans la zone Nord comme indiqué par le rapport du Service des Renseignements de Lyautey qui avait agi pour le stopper. Mennou fut transféré à Marrakech plus tard, en compagnie du fils de Moulay Hafid dont il assurait la tutelle, et c'est pendant sa recherche d'un enseignant de marque pour son protégé que Mennou, originaire du Souss, avait rencontré Mokhtar Soussi qui enseignait dans sa modeste Zaouia le Coran et la langue arabe. Une relation s'était établie et chaque jeudi, Mennou invitait Soussi à déjeuner. C'est autour de la table, durant plusieurs occasions que l'ancien Pacha a raconté sa vie au lettré qui s'est intéressé à l'histoire qu'il a consigné dans son livre. C'est un témoin oculaire qui nous livre un grand zoom des événements, vus de l'intérieur, sur un moment crucial dans l'histoire du Maroc entre 1907 et 1918.

Nous arrivons ainsi au terme de ce papier qui fait la boucle des relations entre l'Allemagne et le Maroc, avant et après le Protectorat, basé notamment ses sources locales qui datent l'action allemande au Maroc pendant la Grande Guerre. La carte en annexe à la conférence sur « les intrigues allemandes au Maroc » du Capitaine R. de Segonzac nous permet de comprendre que l'action allemande ne s'était pas limitée au Sahara, le Souss et le Moyen Atlas. Elle avait agi aussi au Nord, dans le Rif ainsi que dans les confins algéro-marocains dans le Tafilalet. Ce qui est sûr, c'est que l'Allemagne n'arrivait pas à s'imposer contre la France au Maroc, contrairement à la France et la Grande Bretagne qui ont réussi la révolte arabe contre les Ottomans et la mise sous tutelle britannique et française du Moyen-Orient. La suite est connue.

Bibliographie

- Gellner, Ernest. 1989. Nations et Nationalisme. Paris : Payot.
- Hobsbawm, Eric. 2006. L'Invention de la tradition. Paris : Éd. Amsterdam.
- Justinard (colonel). 1951. Un grand chef Berbère : Le Caïd Goundafi. Casablanca : Éditions Atlantides.
- Mansouri, Ahmed (annoté par Mohamed Belahcen). 2004. Kiba' al anbar fi udama i zayane ou Atlas al Barbar [Le parfum d'ambre dans l'histoire de Zayane]. Rabat : Publication du Haut Commissariat à la Résistance (manuscrit rédigé en 1962).

Renan, Ernest. 1873. Exploration scientifique de l'Algérie : La société Berbère. *Revue des Deux Mondes*, 107, Septembre, pp. 138-150.

Renan, Ernest. 1947. *Qu'est-ce que une ?* Paris : Calmann-Lévy
(Original : *Qu'est-ce qu'une nation ?* Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882. Paris : C. Lévy 1882. 2^e ed).

de Segonzac, René. 1918. *Les intrigues allemandes au Maroc*. Conférence faite au centre de perfectionnement de Meknès. Troupes d'occupation du Maroc, Etat-major du général commandant en chef. Casablanca : Imp. Rapide, G. Mercie & Cie.

Soussi, Mokhtar. 2014. *Al Ma'asoul [Le mielleux]* 4(12 et 14). Casablanca : Dar Al Koutoub.

Soussi, Mokhtar. 2003. *Autour de la table d'hôte*. Rabat : Centre Tarik Ibn Zyad.

Tanger au miroir de la littérature allemande contemporaine

Abdellatif Bousseta

L'écriture littéraire sur Tanger est dominée par l'influence des écrivains anglo- et hispanophones. On connaît par contre peu les textes des écrivains germanophones sur cette ville, non seulement au Maroc, mais aussi en Allemagne et dans les autres pays germanophones. Mon article a pour ambition de présenter quelques textes de cette littérature de sorte à montrer de quelle façon ils dépeignent la ville de détroit.

Tanger et le Maroc ont fortement intéressé les écrivains allemands depuis le milieu du XIX^e siècle. A l'époque de l'impérialisme européen, on trouve des textes sur le Maroc de voyageurs comme Gerhard Rohlfs (1873), Oskar Lenz (1884) ou Siegfried Genthe (1906). Après la fin de la Seconde Guerre mondiale les lecteurs allemands se sont de plus en plus intéressés aux livres de voyages. C'est pour cela que les livres présentant des contrées et des villes étrangères connurent un vif succès : par exemple ceux de Gisela Bonn (1950), de Rolf Italiaander (1953 : 10-25), Aleko Lilius (1957) etc.

Selon le politologue et orientaliste Hanspeter Mattes (1994), on peut distinguer quatre catégories de publications s'intéressant à Tanger :

1. Les guides touristiques (comme Polyglott) et les livres illustrés ;
2. Les reportages publiés par les magazines allemands de voyage comme Geo, Merian, ADAC Spezial Reisemagazin : citons ici par exemple « Le mythe de Tanger » de Klaus Harprecht (1987) ;
3. Les romans, notamment des romans policiers, qui ont choisi Tanger comme scène d'événements, ou ceux qui utilisent le nom et la réputation de Tanger pour attirer les lecteurs ; nous pouvons citer à titre d'exemple : « Il commençait à Tanger » de Hammond Innes (1959) ; « Mort à Tanger » de Andreas Höfele (1990) et « Le ciel sur Tanger » de Christine Kaufmann (2001)¹ ;
4. Les articles publiés sporadiquement dans la presse allemande comme « Le pigeon sur l'épaule de l'Afrique » de Peter Oefele dans le quotidien *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (2008) et

« Connaissez-vous Matisse ? » de Michael Obert dans l'hebdomaire *Die Zeit* (2013).

Il convient d'ajouter une cinquième catégorie à cette liste. En l'occurrence, les textes littéraires rédigés par les écrivains allemands qui ont séjourné à Tanger ou y ont transité. Une partie de cette littérature est recueillie par Florain Vetsch et Boris Kenenski dans leur excellent livre, paru en 2004, « Télégraphe de Tanger : un voyage à travers la littérature d'une ville marocaine légendaire ». J'ai sélectionné quelques extraits de cet ouvrage pour illustrer l'image de Tanger selon la vision de quelques écrivains allemands contemporains.

Dans mon intervention, j'essaierai de répondre à ces trois questions :

1. Qu'est-ce que l'imagerie culturelle ?
2. Quelles sont les principales sources de l'image culturelle de Tanger ?
3. Comment Tanger s'écrit-elle dans la littérature allemande ?

Je distinguerai deux types d'écriture : d'une part, les textes qui se réfèrent à l'imaginaire occidentale de Tanger, de l'autre, ceux qui partent du vécu et des expériences personnelles de l'auteur.

L'image culturelle

L'étude de l'image de la culture dans la littérature s'inscrit dans le domaine de l'imagologie littéraire qui est un domaine traditionnel de la littérature comparée. L'un des théoriciens pionniers en la matière est Daniel-Henri Pageaux (1995). Je me présente brièvement quelques-unes de ses thèses qui nous permettront d'approcher l'image culturelle :

- Toute image procède d'une prise de conscience, si minime soit-elle, d'un Je par rapport à un Autre, d'un Ici par rapport à un Ailleurs.
- L'image littéraire est un ensemble d'idées et de sentiments sur l'étranger, prise dans un processus de littérisation, mais aussi de socialisation.
- L'image de l'étranger peut dire aussi sur la culture d'origine (le pays regardant) ce qui est parfois difficile de concevoir, d'exprimer, d'articuler et d'avouer.

- L'image est la représentation d'une réalité culturelle à travers laquelle l'individu ou le groupe qui l'ont élaborée (ou qui la partagent ou la propagent) révèlent et traduisent l'espace culturel, social, idéologique dans lequel ils se situent.
- L'étude de l'image littéraire ne doit pas s'attacher au degré de fausseté de l'image (toute image est forcément fautive en ce qu'elle est une représentation). Elle doit en premier lieu déboucher sur l'étude de lignes de forces qui régissent une culture, des rapports avec une culture étrangère, du système ou des systèmes de valeurs sur lesquels peuvent se fonder les mécanismes de la représentation, autant dire dans une large mesure, des mécanismes idéologiques.

Sources de l'image culturelle de Tanger

On peut définir l'imaginaire occidental sur la cité du Détroit comme l'ensemble des images et des représentations sur la ville, produites et propagées par les écrivains et les artistes mondiaux ayant séjourné à Tanger. Cet imaginaire s'est construit dans leurs écrits au cours de longues années au gré des circonstances historiques, politiques et économiques de la ville.

Paul Bowles

On peut avancer que Paul Bowles est la référence la plus emblématique de l'imaginaire allemand sur Tanger. Son nom a toujours été associé à Tanger ; on le nomme d'ailleurs « le Titan de Tanger » (qui est aussi le titre du film documentaire de Sebastian Hirt 1993), « le captif de Tanger » ou encore « l'écrivain nomade obsédé par Tanger » (Al Khatib 2009).

Bowles s'est rendu pour la première fois à Tanger en août 1931 sur recommandation de son amie américaine Gertrude Stein. Quelques jours après son arrivée, il écrivait à son ami Bruce Morissette : « Tanger est très belle pour les mots » (cité selon Vetsch 2004 : 210). Il y est revenu plusieurs fois entre 1931 et 1933 et s'y est installé définitivement en 1947. Bowles a trouvé à Tanger un carrefour des plusieurs cultures (africaine, arabo-andalouse, marocaine amazighe, hébraïque et occidentale). Il a connu dans cette ville le plaisir de la rencontre et de l'altérité ce qui l'a poussé à produire des textes

singuliers qui reflètent les angoisses existentielles et le manque de communication dont souffrait sa génération.

Bowles affirme dans son autobiographie (1985 : 125) :

« j'étais presque certain que je trouverai un jour un endroit magique qui me donnerait la sagesse, la passion, et même la mort, après m'avoir révélé tous les secrets. »

Tanger l'internationale et l'image de la trahison

Le passé internationale de Tanger est la principale origine de l'image ambiguë de la ville (tout à la fois séduisante et repoussante) que l'on retrouve dans les médias et la littérature. Grâce à sa réputation d'un marché de libre échange, Tanger a séduit de nombreux hommes d'affaires, des hédonistes, etc. Lilius (1957 : 298) résume l'image de Tanger dans son beau reportage « Tanger à la lumière du crépuscule » comme suit :

« De nos jours Tanger est internationale, ou elle l'était avant quelques mois, une ville avec une mauvaise réputation, bien qu'elle ne soit pas totalement abîmée, elle est encore un eldorado pour les spéculateurs, les aventuriers, les banqueroutiers, les contrebandiers, et même pour les prostituées et les jeunes garçons, pour des personnes impulsives (cervelles brûlées), des mendiants, des hasardeurs, un aimant pour tous ceux qui sont attirés par la vie de danger. »

Cette image, comme celle propagée par Paul Bowles, sera reprise par les écrivains de la Beat génération. Cela fera de Tanger une destination incontournable pour tous ces auteurs et ceux qui vont les suivre (les hippies, les junkies... les membres de la sous-culture). Il est alors devenu indispensable de passer « une saison en enfer », dans la violation de l'illicite, la consommation de drogues, l'homosexualité, la cohabitation de la richesse disproportionnée et de la misère nue, dans l'aventure et le risque.

Références de l'écriture allemande sur Tanger

Dans ces circonstances, l'écriture de Tanger, ville qui a subi des transformations hâtives, a pris deux formes distinctes chez les auteurs allemands. Il s'est agi soit d'une écriture nostalgique attirée par le passé glorieux et l'intérêt porté aux traces des écrivains et des artistes

occidentaux, en l'occurrence une écriture qui refuse la situation nouvelle ; soit une écriture réconciliée avec le présent qui anticipe de nouvelles perspectives et de nouveaux contenus.

L'écriture qui se réfère à l'imaginaire occidental sur la ville

Jürgen Ploog par exemple est venu à Tanger en 1990 pour y chercher les secrets et la magie de la ville. Il a intitulé une partie de son « Journal de Tanger » (2004) « Sur les traces d'une magie détruite ». Lors de son voyage l'œuvre de Bowles « The Sheltering Sky » (1949 ; en français : Un thé au Sahara) était son compagnon.

A son arrivée à l'aéroport, il est déçu : il est accueilli par un ciel nuageux, un temps pluvieux et des paysages qui ne se distinguent guère de ceux du sud de l'Espagne. Il n'y a aucune trace du désert, seulement un kaléidoscope d'images occidentales entremêlées. Même le célèbre Hôtel Villa de France lui semble décevant :

« Une chambre simple, dont les meubles rappellent les Pensions françaises, dans la salle de bain la chasse d'eau ne cesse de couler, aucune trace d'une grandeur mauresque, d'une générosité coloniale, ou de la tristesse nue sur la marge du désert » (Ploog 2004 : 116).

Or, Ploog, en sa qualité d'aviateur qui a travaillé pendant 33 ans pour la Lufthansa, connaît bien le sentiment de déception qui touche le voyageur dès son arrivée en un lieu étranger. Il s'agit simplement d'une malaise qui précède le moment de l'arrivée réel :

« Celui qui croit à l'image qu'il voit est perdu. Mais aussi de sa part, la ville ne va pas se livrer à celui qui ne croit pas à l'image qu'il perçoit. Le sentiment qu'on s'est livré à une fantasmagorie mène vers les théories les plus erronées. Je me décide de me livrer sans aucun plan à la ville » (ibid. : 117).

Ainsi la magie de Tanger, ville de façades et de traces falsifiées, restera toujours invisible et sa vérité toujours inconstante, en attente de quelqu'un qui l'invoquera comme pouvait le faire Bowles :

« Bowles est resté ici, non parce qu'il veut être au Maroc, mais parce qu'une partie de lui est devenue Tanger. Il ne peut pas la quitter. Il est son captif, du fait qu'il l'invoque toujours de nouveau. Du fait qu'il l'a rendu une Mecque pour tous ceux qui savent ce que veut dire la multiplicité des couches de l'existence humaine » (ibid. : 122).

Quoique la réalité de Tanger soit décevante, sa magie ne disparaît jamais, parce que « Tanger Naked Lunch comme Dublin d'Ulysse n'a jamais totalement perdu sa magie, parce qu'elle s'est sauvée dans les livres » (ibid. : 133).

Un autre exemple du refus de la réalité et sa substitution par l'image est présenté par Hadayatullah Hübsch dans son chapitre intitulé « Tanger-Danger (don't enter) – Mind the step » (2004) où il relate tous les détails de son voyage en tant que hippie à Tanger et au Maroc en 1969 après des séjours partagés entre les prisons et les centres de désintoxications. Poussé par ses lectures de Kerouac, Burroughs et Ginsberg, Tanger est apparue dans son imaginaire comme une cité légendaire dont le nom évoque le risque, l'aventure, l'extase et la liberté illimitée qui peut s'avérer fatale pour certains :

« Bref, Tanger était occupé, dans ma carte intérieure elle était liée au délicieux danger, à l'enchantement de l'inconnu connu, au goût anonyme de la liberté qui n'a pas de limites. Et par cela elle est fatale pour les visiteurs qui ont été éjectés des vitrines de la délicatesse ou d'un asile psychiatrique, ou ils étaient emprisonnés parce qu'ils ne voulaient savoir que peu de choses sur le monde, mais énormément sur eux-mêmes (et j'en fais partie) » (ibid. : 86).

Cependant, la réalité de Tanger était-elle sous forme de l'image imaginée par Hübsch ? Lui, il ne s'intéresse pas beaucoup à la réalité. Il avance en doutant : « Pouvait-on nommer un amas de pierres, de poussières et d'étoiles qui font implorer la réalité ? » (ibid. : 87).

Pour Hübsch Tanger représente plus que cela. Elle est un mythe et les mythes ne doivent pas avoir de fin là où commencent les lois de la réalité, sinon ils perdent leur magie et leur éclat :

« Cette ville possède tous les ingrédients d'un mythe et les mythes perdent leur attraction comme le minotaure dans le labyrinthe grâce au fil d'Ariane. Tanger était dans mon univers privé, comme Alep, une ville de laquelle on veut tout savoir, mais surtout pas ce que s'y passe vraiment » (ibid. : 87).

Et pour que le héros/auteur reste fidèle à l'image de Tanger, ville de risque et d'aventure, il se livre à la contrebande d'un grand morceau de haschisch dans sa bouche qu'il ne crache qu'à son arrivée à Malaga. Et ainsi l'image de Tanger n'aurait subi la moindre égratignure :

« Tanger était derrière moi. Maintenant, je peux cocher la case de l'expérience Tanger comme accomplie. Le Tanger de mon univers intérieur était restée chez moi. Je ne l'avais pas touchée et il n'y avait aucune blessure. J'ai réussi. Nothing is real, et surtout Beware the Danger. Don't forget Tangier – mind the step » (ibid. : 91).

Katrin Achinger a réussi dans son texte nommé « La vie comme elle devrait être / nouvelle partout » (2004) à prendre la distance adéquate pour discuter de l'écriture sur Tanger. Elle écrit dans ses mémoires durant son séjour dans la ville du Détroit pour les fins du tournage du film « Tanger Non Stop » en 1995 :

« On ne cesse de répéter les noms de trois hommes : Bowles, Burroughs et Brian, même si Tanger se trouve à l'autre bout de l'Afrique » (ibid. : 142).

Pour elle, cela ne sort pas de cette hallucination qu'ont les romanciers et les artistes. C'est pour elle l'occasion de questionner l'art. L'art peut-il aboutir à la vérité et refléter la réalité ? Est-ce que l'écrivain peut offrir à travers son art une aide concrète aux délaissés et aux opprimés ? Ou s'agit-il seulement d'un sentiment de pitié qui ne sert à rien ? Comme c'est le cas chez son ami malade qui insiste à passer la nuit dans une pension minable dans la médina parce qu'un écrivain célèbre y avait logé et parce qu'il reflète la vie tangéroise :

« S. est tombé malade. Sérieusement, j'ai peur. Tout arrive à la fois, explose et lui, il joue le héros et veut rester dans cet 'Hôtel pour la bonne nuit' avec ses murs humides et ses lits froids. Ceci est aussi Tanger ; simuler la pauvreté qu'on ne connaît pas. Celle-là non plus. Par une solidarité romantique, petit bourgeoisie avec les pauvres du Maroc » (ibid. : 142).

Même quand elle décide de déménager dans un hôtel moderne confortable, le passé noir de Tanger va la poursuivre. Il s'agit apparemment de l'hôtel Rif, car elle apprendra après que cet hôtel fut pendant la Seconde Guerre une résidence pour les allemands. Elle se demande : « Est-ce là, où la Gestapo interrogeait les opposants ? » Elle écrit :

« Laisse-nous faire ce film et fuir ici
Tanger est puante
D'ailleurs c'est une ville marocaine. Elle ne nous appartient pas.

Ou bien appartient-elle à Paul Bowles ? Ou bien à partir de cette
 fenêtre elle n'est qu'une vue sur la mer ?
 Tanger émeut l'Espagne avec ses angoisses de l'Eldorado.
 L'art est un vol. Le vol est un art.
 Mon enfant dans les bras d'une baby-sitter arabe,
 La bouche pleine de dattes, barbouillée de yaourt
 Ses yeux. Tanger m'appartiendrait-elle si je pouvais avoir son regard ?
 Partout où je me sens étrangère, pour lui c'est juste nouveau »
 (ibid. : 143).

L'écriture de Tanger, la réalité comme référence

A l'opposé des textes se basant dans leur approche sur les œuvres antérieures des écrivains occidentaux, il y a des textes qui s'appuient sur des observations et des expériences personnelles et sur le quotidien. Certes, il n'y a pas d'écriture sur l'autre qui commence à zéro. En effet, l'image culturelle comme nous le rappelle Pageaux (1985) est aussi une éducation sociale à l'intérieur de la culture d'origine.

Ce qui est étonnant dans ces écrits, c'est la limitation des espaces où se déroulent les événements (Café de Paris, Hôtel El Menzah, Grand et Petit Socco, la Kasbah, la médina), ainsi que la répétition de personnages stéréotypés qui habitent nombre d'écrits (servant, garçon de café, guide touristique, prostitué, charlatan... etc.) Personne ne leur donne la parole et on préfère parler d'eux et de manière très négative, voire péjorative.

L'image de marocain citadin ne sort pas du cadre de l'indigène, du primitif, du nécessaire, de l'insolite, de servant domestique qui vit entre la légende et le haschisch. C'est pourquoi je me contenterai de discuter les textes qui se dégagent des sentiers battus de l'image stéréotypée ancrée dans l'imaginaire de certains occidentaux.

L'image de Tanger, le combat

Par le moyen d'un beau portrait d'un gardien de voiture, Jörg Fauser (2004) rend hommage au marocain combattant, dans les campagnes et dans les villes. Celui, qui malgré l'austérité de la nature et la dureté de conditions, n'épargne pas le moindre effort pour prendre soin de sa terre, de son troupeau et de ses travaux en ville, et de dessiner sur son visage un sourire victorieux. Fauser se sert ici de l'image poétique par

laquelle Jack Kerouac désignait les indigènes de Mexique « les fellahen »² pour distinguer deux mondes parallèles à Tanger : le monde des imitateurs (les imitateurs des hippies, les touristes allemands, le propriétaire d'un snack pour touristes, les riches homosexuelles du Café de Paris) et le monde des « fellahen » (les habitants pauvres du Maroc).³

Fauser mentionne que Kerouac ne pensait pas par cette désignation « fellahen » à un sens économique ou social, mais à un sens humain et poétique :

« Brahim et ses frères dans les villes ou à la campagne, les fellahen, qui quoiqu'ils soient toujours battus, exploités, ils sont toujours de nouveau les survivants souriants, qui maintiennent les villes et les champs. Eux, leurs animaux et leur terre, la terre brune, patiente, patiemment irriguée, la terre aimée. Ils sont le sel de la terre, le sel d'un monde, ou les homosexuelles riches du Café de Paris, les touristes hambourgeois, et tous les imitateurs qui ne sentent rien, ne voient rien, ne souffrent rien, sont les vrais parasites, les regrettés, les ridicules badauds » (2004 : 95).

L'image de Tanger le combat apparaît aussi dans un texte littéraire de l'anthropologue Dieter Haller intitulé « Hamid et les moutons » (2016) à travers le portrait d'une famille composée de six enfants et une maman. Chacun des enfants combat pour décrocher un gagne-pain honnête et une vie honorable soit par dans un travail qui souvent n'est pas stable, soit en émigrant vers l'Europe, ou soit par le transport de haschisch de montagnes de Ketama à destination de Tanger sur le dos. Pour les membres d'une famille dont les rêves se brisent face à la réalité,

« c'est Tanger au quartier Nouinouich, ce n'est pas mon quartier Merchane, ni la médina des écrivains, ni le Kasbah des touristes » (ibid. : 268).

Tanger ville de nostalgie, de pluralité et de différences

Il y a une expression que répètent les Tangérois à chaque reprise pour souligner la singularité de leur ville : « Tanger pleure celui qui ne la connaît pas, mais on la pleure quand on l'a vue ». A partir de cette expression poétique qui peut avoir le sens d'un avertissement ou d'une malédiction exprime Alfred Hackensberger sa nostalgie vers Tanger

lorsqu'il habitait à Beirut, au Liban et après avoir vécu quelques années à Tanger, dans son poème qui se nomme « Entre le diable et la mer bleu ciel » :

« Retour à un monde qui apparaît saint,
 Ou la différence a encore de place,
 Ou les ordres modernes n'ont pas encore accès
 Aux éléments constitutifs d'un monde, qui est encore vivant
 Retour à un monde qui a encore une histoire » (2004 : 271).

Même dans cet approche de la ville qui se veut réaliste et authentique restent certains aspects de la vie moderne à Tanger inaperçus : comme la modernisation que connaît la ville depuis 1999, la vie politique et la société civile qui prennent de l'ampleur de jour au l'autre, la différenciation en ce qui concerne les classes sociales dans la ville, la culture et l'enseignement... etc. Le Tanger réel ne pouvait guère se distancier de thèmes tapants aux yeux de l'écrivain occidental et qui restent le regard fixé sur la périphérie de Tanger.

Résumé

On a remarqué, tout au long de notre exposé sur l'image de Tanger dans certains textes, qu'explorer la vérité de la ville du Detroit n'est pas chose facile : Tanger comme espace de vie simple, traditionnelle que le matérialisme de la civilisation occidentale n'a pas encore entaché se transforme une fois qu'on cherche à l'approcher pour en saisir la vérité, en une entité renfermée sur ses secrets, arrogante et décevante. Elle se transforme en labyrinthe, et le salut tant espéré au début se transforme en sentiment amère de déception et de perte.

Ainsi se sont créés deux types d'écritures sur Tanger : Une écriture qui reprend le mythe littéraire sur Tanger, tel qu'il a été élaboré par les écrivains occidentaux et qui décrit un Tanger mythique, prospère, édénique, onirique (la « Dream City » selon Paul Bowles). Et en contrepartie une écriture qui se veut légitime, parce qu'elle connaît la véritable nature et les secrets de Tanger, reflète « la réalité » et oppose au Tanger mythique, partielle et snob des écrivains une Tanger « populaire » des indigènes.

Bibliographie

- Achinger, Katrin. 2004. Das Leben wie es sein sollte / Neu überall. In Florian Vetsch / Boris Kerenski (éds.), *Tanger Telegramm : Reise durch die Literaturen einer legendären marokkanischen Stadt*. Zürich : Bilgerverlag, pp. 142-143.
- Al Khatib, Ibrahim. 2009. Paul Bowles : Al katib al motarahill alladi çacanatho tanjah. (Paul Bowles : l' écrivain nomade obsédé par Tanger). Royaume du Maroc, Ministère de la Culture.
http://www.minculture.gov.ma/index.php?option=com_content&view=article&id=335:ibrahim-al-khatib-paul-tanger&catid=51:etude-et-essais&Itemid=153, consulté le 19/03/2016.
- Bonn, Gisela. 1950. *Marokko : Blick hinter den Schleier* Stuttgart : J. G. Cotta.
- Bowles, Paul. 1949. *The Sheltering Sky*. New York : Ecco Press.
- . 1985. *Without Stopping : An Autobiography*. New York : Ecco Press (Original : New York : Putnam 1972).
- Fausser, Jörg. 2004. Tanger. In Florian Vetsch / Boris Kerenski (éds.), *Tanger Telegramm : Reise durch die Literaturen einer legendären marokkanischen Stadt*. Zürich : Bilgerverlag, pp. 94-95.
- Genthe Siegfried. 1906. *Marokko : Reiseschilderungen*. Berlin : Hermann Paetel.
- Hackensberger, Alfred. 2004. Zwischen Teufel und hellblauem Meer. In Florian Vetsch / Boris Kerenski (éds.), *Tanger Telegramm : Reise durch die Literaturen einer legendären marokkanischen Stadt*. Zürich : Bilgerverlag, pp. 270-271.
- Haller, Dieter. 2016. *Tanger : der Hafen, die Geister, die Lust. Eine Ethnographie*. Bielefeld : Transcript.
- Harprecht, Klaus. 1987. Mythos Tanger. *Merian* (numéro thématique « Marokko ») 40(1), pp. 68-73.
- Höfele, Andreas. 1990. *Tod in Tanger*. Hamburg : Kellner.
- Hübsch, Hadayatullah. 2004. Tanger - Danger (don't enter) - Mind the step. In Florian Vetsch / Boris Kerenski (éds.), *Tanger Telegramm : Reise durch die Literaturen einer legendären marokkanischen Stadt*. Zürich : Bilgerverlag, pp. 86-91.
- Innes, Hammond. 1959. *Es begann in Tanger*. Hamburg : Rowohlt.
- Italiaander, Rolf. 1953. *Land der Kontraste : Orient und Okzident in Marokko*. Hamburg : Broschek.
- Kaufmann, Christine. 2000. *Der Himmel über Tanger*. München : Ullstein.
- Lenz, Oskar. 1884. *Timbuktu : Reise durch Marokko, die Sahara und den Sudan*. Leipzig : F.A. Brockhaus.
- Lilius, Aleko. 1957. *Tanger im Zwielficht*. Hamburg : Hoffmann und Campe.
- Mattes, Hanspeter. 1994. Das Bild Tangers im deutschen Schrifttum des 20. Jahrhunderts. In Herbert Popp (éd.), *Die Sicht des Anderen: Das Marokkobil*

- der Deutschen, Das Deutschlandbild der Marokkaner. Passau: Passavia Universitätsverlag, pp. 101-111.
- Obert, Michael. 2013. Kennen Sie Matisse? *Die Zeit* (17).
- Oefele, Peter. 2008. Die Taube auf der Schulter Afrikas. *Frankfurter Allgemeine Zeitung* 09/04/2008.
- Pageaux, Daniel-Henri. 1995. Recherche sur l'imagologie : de l'Histoire culturelle à la Poétique. *Thélème : Revista Complutense de Estudios Franceses* (8), pp. 135-160.
<http://revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/viewFile/THEL9595330135A/34104>, consulté le 15/01/2016.
- Ploog, Jürgen. 2004. *Tanger Tagebuch : Auf den Spuren eines zerstörten Zaubers*. In Florian Vetsch / Boris Kerenski (éds.), *Tanger Telegramm : Reise durch die Literaturen einer legendären marokkanischen Stadt*. Zürich : Bilgerverlag, pp. 116-133.
- Rohlfs, Gerhard. 1873. *Mein erster Aufenthalt in Marokko und Reise südlich vom Atlas durch die Oasen Draa und Tafilet*. Bremen : Verlag von J. Kührtmann's Buchhandlung.
- Vetsch, Florian. 2004. Goodbye Paul. In Florian Vetsch / Boris Kerenski (éds.), *Tanger Telegramm : Reise durch die Literaturen einer legendären marokkanischen Stadt*. Zürich : Bilgerverlag, pp. 208-211.
- Vetsch, Florian / Kerenski, Boris (éds.). 2004. *Tanger Telegramm : Reise durch die Literaturen einer legendären marokkanischen Stadt*. Zürich : Bilgerverlag.

Notes

¹ Tous les titres et les citations en allemand et en anglais ont été traduits par l'auteur.

² Kerouac, cité par Fauser (2004 : 95).

³ En principe, « fellahen » désigne les petits paysans ou quelquefois les notables ruraux au Maroc (note du correcteur).

Tanger, lieu de rencontres germano-marocaines à travers des extraits du film « Tangerine » (2008) d'Irene von Alberti

Martina Möller

Tangerine, réalisé en 2008 par l'allemande Irene von Alberti, est un film de voyage qu'on pourrait également classer dans le *Migrantenfilm*, le cinéma allemand de l'immigration (voir Selck 2008 : 5).¹ Il s'agit notamment d'expériences d'aliénation, d'éloignement culturel et de malentendus interculturels. Le film se déroule à Tanger, au nord du Maroc, considéré de part sa situation géographique sur le détroit de Gibraltar, comme un lieu de transit entre l'Europe et l'Afrique. Néanmoins, cette Europe, à un jet de pierre du littoral tangérois, reste inaccessible pour bon nombre de Marocains et tant d'autres Africains venus tenter leur chance. De fait, le transit ne se fait librement que dans un seul sens et ce sont d'abord les touristes occidentaux qui peuvent franchir le détroit.

Nous allons voir que dans le film, grâce à cette tradition de transit et aux mythes de Tanger, encore très présents dans l'imaginaire occidental, la ville est à la fois protagoniste du récit et lieu de mémoire. Ce sont notamment les mythes nés dans les années vingt du siècle passé, auxquels fait référence le film. A cette époque, Tanger zone internationale (1923-1956), était le refuge de bon nombre de diplomates, d'artistes, de gens fortunés de tous bords ainsi que de sombres individus au casier judiciaire retentissant. Plus tard dans les années cinquante et soixante, des personnalités célèbres comme Jane et Paul Bowles, Francis Bacon, William Burroughs et d'autres beatniks ont contribué à entretenir le mythe qui entoure cette ville.

Quoi qu'il en soit, le récit du film ne s'inscrit pas seulement dans la tradition de l'imaginaire occidental de ce passé excitant, il cherche également à le ranimer. De nouveau, la ville de Tanger apparaît comme un lieu de transit et de rencontre entre l'Orient et l'Occident. Et encore une fois, ce sont de jeunes artistes occidentaux qui se rendent à Tanger dans le but d'y vivre des expériences exotiques. Le récit joue donc avec

des stéréotypes et des clichés liés aux mythes du passé de la ville et fait également référence au séjour à Tanger de Brian Jones, fondateur et musicien du groupe Rolling Stones.

Afin de comprendre comment est utilisée la ville en tant qu'élément narratif et lieu d'expériences interculturelles dans les rencontres germano-marocaines, nous analyserons d'abord le récit et ses références aux lieux mythiques de Tanger. C'est le groupe des jeunes musiciens allemands, le couple Pia et Tom et leurs amis, qui débarquent à Tanger afin de plonger dans la culture marocaine et la musique de Jajouka et Jilala. En l'occurrence, le protagoniste Tom est présenté comme un remake de Brian Jones, transféré dans notre époque actuelle. Sa façon de s'habiller et son comportement rappellent fortement le musicien des Rolling Stones qui s'est rendu au Maroc en 1971, afin de produire l'album *The Pipes of Pan at Jajouka*.

Tom et ses amis musiciens sont également à la recherche de rencontres avec ces musiciens de Jajouka et Jilala, une musique traditionnelle aux origines antéislamiques, qui a été rendue célèbre grâce à l'album de Jones. Tandis que Tom parle sans cesse de Jones en se considérant comme une sorte de réincarnation de ce dernier, le personnage de sa copine Pia fait référence à Jane Bowles en cherchant ses traces à Tanger à travers une amie à cette dernière.

Ce n'est pas par hasard que la réalisatrice établit le récit du film autour de ces personnages réels de cette période mouvementée de Tanger ; car elle tourna en 1993 avec Frieder Schlaich le film *Paul Bowles – Halbmond* [Demi-Lune] qui mit en scène trois courts récits de Bowles. D'autres romans de Bowles, comme par exemple *Let it Come Down* (1952) et *The Sheltering Sky* (1995), mettent également en relief des expériences d'occidentaux au Maroc. Cela nous amène à dire qu'il y a un lien narratif entre le film *Tangerine* et les écrits de Bowles dont Alberti s'est inspiré.

Dans *Tangerine*, cette quête du passé fait rencontrer les deux allemands Pia et Tom et la marocaine Amira. Nous allons voir que leur ménage à trois est un élément narratif qui tente de visualiser et de discuter les différentes approches sur des sujets souvent sources d'ambiguïté, les

relations amicales et les relations amoureuses. Ces sujets marquent également des courts récits de Bowles, c'est-à-dire qu'ils représentent un élément récurrent en tant que parallèle entre la littérature de Bowles et les films d'Alberti.

Néanmoins, le film *Tangerine* n'a pas pour but de ranimer uniquement le passé de la ville, il présente les trois personnages principaux sous forme de stéréotypes exagérés, afin de mettre au premier plan le débat des différences et les malentendus interculturels entre le monde oriental et le monde occidental dans leur état actuel. Dans ce but, le récit de *Tangerine* dévoile deux fils conducteurs principaux : le film cible à la fois la ville de Tanger en tant que lieu mythique de transit et de rencontres interculturelles et fait aussi allusion à la vie réelle au Maroc à travers l'illustration de ces rencontres. Ces deux fils conducteurs s'entrelacent tout au long du récit. Au début, le film met en relief les conditions de vie des femmes célibataires en difficultés au Maroc, tandis que les références aux mythes de la ville de Tanger, élément récurrent tout au long du film, sont introduites à travers la fascination des jeunes allemands par ce passé. En réalité, leur imaginaire ancré par ces mythes ranime ce passé.

La rencontre des trois protagonistes débute dans une boîte de nuit où Pia remarque la beauté d'Amira qui pratique la danse orientale. Tom est également fasciné par Amira. Pia invite ainsi Amira à les rejoindre à leur table afin de mettre à l'épreuve sa relation de couple avec Tom. Entre les deux femmes un lien amical commence à s'établir, mais au même instant, le courant naît aussi entre Amira et Tom.

Les rencontres entre les trois se déroulent sur les lieux attachés aux mythes de Tanger. D'abord, le groupe d'allemands est logé à l'Hôtel Continental, dont la splendide terrasse offre une vue panoramique sur la médina et le port de Tanger en direction de l'Espagne. L'hôtel fut utilisé en tant que lieu de tournage pour le film de Bernardo Bertolucci, qui reprenait le roman de Paul Bowles *The Sheltering Sky* (1990). Situé dans la médina, l'hôtel est un des plus anciens de Tanger, fondé en 1870 et décoré dans le style d'architecture marocaine. Sur la terrasse et dans les chambres de cet hôtel, plusieurs scènes du film *Tangerine* sont tournées,

dont la scène de séduction entre Tom et Amira, ainsi que plusieurs rencontres entre elle et Pia. Puis, d'autres endroits mythiques de Tanger, le Café de Paris et celui d'Hafa, où les artistes comme les Bowles et d'autres se rencontraient régulièrement, apparaissent dans le film comme des lieux de rencontre entre Amira et Tom.

Ensuite, un autre lieu de tournage représente la médina de Tanger. Seuls ou en compagnie de leurs amis marocains, les jeunes allemands parcourent à plusieurs reprises ce lieu. La médina et ses petites ruelles sont mises en scène en sorte de labyrinthe où on se perd, on se retrouve et au final on en ressort transformé. Par exemple, après une sortie en boîte de nuit, le groupe d'allemands se perd dans la médina obscure. Le lendemain, au petit déjeuner, ils se retrouvent avec une nouvelle dynamique de groupe. Pour Pia, le labyrinthe de la médina s'avère également un lieu de transformation, de changement d'état d'esprit, d'état d'âme ; elle en parcourt seule les ruelles quand elle est en situation de crise relationnelle avec Tom, elle s'y perd aussi avant toute confrontation avec ce dernier.

Le choix du titre *Tangerine* fait allusion à la ville, aux tangéroises d'origine et à celles de passage, à une manière d'exister, il correspond à la fois à Amira et à Pia. L'affiche du film en fait une illustration sans équivoque. Elle montre au premier plan les deux protagonistes féminins, Amira et Pia faisant dos à la médina de Tanger et à la mer (à voir : figure). Le regard empli de tendresse et d'admiration que semble poser Amira sur Pia, contraste avec le regard hagard de cette dernière qui s'égare à travers le temps dans une ville qui n'est plus ce qu'elle était, une ville dont le mythe ne vit encore que dans l'imaginaire des nostalgiques. Ce regard reflète donc la structure narrative du récit et ses deux fils conducteurs où s'entremêlent le mythe et la réalité de la ville de Tanger.

Au début du film, la ville de Tanger est introduite dans son état actuel par une série de plans. Ensuite, le récit commence avec un récit-cadre, dans lequel Pia est retournée à Tanger afin de se réconcilier avec Amira. Elle demande des nouvelles d'Amira auprès de Neshua. Et puis, un flashback raconte dans un montage parallèle les événements du passé.

On rencontre la colocataire de Neshua, une mère célibataire, qui se prostitue pour vivre en marge d'une société qui ne reconnaît à la femme qu'un seul statut, celui d'être sous la tutelle d'un homme, un père ou un mari. A cause de conflits avec son oncle, Amira vit aussi dans la colocation. Contrairement à ses copines marocaines, qui aspirent à une vie stable, à un foyer en conformité avec les volontés de la société, Amira rêve d'une carrière de chanteuse et de danseuse en tant que femme autodéterminée. Elle y parviendra.

L'affiche du film Tangerine



Source : <http://www.filmgalerie451.de/filme/tangerine/>

Le récit du film met en exergue certains aspects sociaux qui ne touchent pas uniquement la ville de Tanger, mais la société marocaine en général. La question des mères célibataires et celle de la prostitution sont des sujets tabous au Maroc. Les multiples séjours de la réalisatrice Irene von Alberti à Tanger, lui ont permis de se faire une idée assez claire sur bon

nombre de ces aspects et sur la mentalité locale dans sa façon de gérer ces questions. Il ne nous échappera pas que l'intérêt pour ces questions émane du regard occidental qui porte sur une société qui reste orientale. Le style visuel du film s'inscrit également dans la tradition d'un cinéma de critique sociale, marquée par le cinéma documentaire, comme l'école de Berlin (*Berliner Schule*) par exemple. Cette sous-catégorie du cinéma contemporain allemand représente un style visuel (voir Selck 2008 : 5) qui rappelle celui des années soixante et sa critique de la société. Les éléments stylistiques du genre documentaire évoquent, selon le chercheur allemand du cinéma Knut Hickethier (1995 : 38), un regard ethnographique qui veut mettre en valeur le Soi (les valeurs propres) dans la confrontation avec ce qui est considéré comme Autre ou comme Etranger (voir Hickethier 1995 : 39).

Néanmoins, le récit du film *Tangerine* ne suit pas cette intention. C'est peut-être à cause de la présence d'acteurs marocains et maghrébins lors du tournage que la représentation des rencontres germano-marocaines est devenue une forme de « cinéma de métissage » (Seeßlen 2000 : 22 et 2003 : 73), car le film met en scène le rapprochement des protagonistes tout en évitant une représentation hiérarchique.

La représentation d'aliénation se retrouve sur plusieurs niveaux dans le film. D'un côté, ce sont les allemands qui sont confrontés à Tanger, à des mœurs étrangères, et de l'autre, ce sont les jeunes marocaines qui découvrent, en fréquentant les touristes, une autre mentalité et une autre culture. Cette expérience révèle plein de contradictions de la part des marocains concernant leur rapport à l'Occident, et inversement. Grâce à un monde de plus en plus mondialisé par internet et d'autres medias, ainsi que par le tourisme, la culture occidentale est très présente dans la vie quotidienne marocaine. On le voit notamment au niveau vestimentaire ainsi que dans des comportements empruntés à ce qui est censé représenter une certaine forme d'émancipation. A ceci près que dans le milieu rural, le Maroc peine encore à se défaire du carcan des us et des coutumes.

On constate donc dans cette société marocaine un métissage culturel ambigu. D'une part, une aspiration à la modernité en essayant de

s'accrocher à la locomotive occidentale, mêlée en même temps à un refus de tout ce qui pourrait être considéré comme un relent d'un passé colonial, en manifestant à chaque fois son attachement aux traditions. Le système traditionnel est maintenu comme cadre déterminant afin d'éviter une rupture avec le passé. La tradition « est conçu(e) comme force motrice du pouvoir » (Bentahar 2002 : 124). Le chercheur marocain Mekki Bentahar résume cela de la façon suivante :

« le milieu socio-culturel marocain, par la rigueur de sa morale et la croyance en ses valeurs ancestrales, se caractérise dans beaucoup de domaines par le conservatisme, l'absence d'imagination créatrice, l'opacité et le formalisme. Le niveau politique également n'hésite pas à mélanger tradition et modernisme : parlementaire en djellaba pour faire vivre et renforcer le pouvoir » (ibid. : 124).

Ce rapport à la tradition peut être interprété à travers l'analyse présentée par les chercheurs Eric Hobsbawm et Terence Ranger dans le livre intitulé *The Invention of Tradition* (1983) ; selon ces derniers, il existe beaucoup de traditions qui ont été forgées récemment alors qu'elles se prétendent anciennes. De telles « traditions inventées » sont souvent des réponses à des situations de crise, histoire de gagner une certaine légitimité en se référant au passé et en prétendant démontrer également une continuité dans le temps qui n'a jamais existé. Pour ainsi dire, des traditions inventées renforcent et préservent des structures et des normes qui sont normalement appelées à évoluer.

Ce retour incessant des traditions s'inscrit également dans une dynamique, annoncée en tant que retour en arrière vers le soi (donc les valeurs traditionnelles). Dans la société marocaine, ce discours de retour aux traditions est une conséquence de la période coloniale et suit le désir de s'affranchir de toute influence occidentale, considérée jusqu'à présent comme colonialiste. Dans cette optique, la reprise et la réinvention des traditions de jadis est le nouveau rempart contre l'impact de l'occident.

Ce rapport à la tradition et à la modernité ne correspond pas à une forme de métissage hybride et non-hiérarchique, comme présenté par le chercheur Homi K. Bhabha (1994). Dans la vie quotidienne au Maroc, la modernité se limite souvent à des aspects de l'extérieur, tels que les

vêtements, la voiture ou la décoration de maison, tandis que le reste est demeure dominé par les traditions. La modernité n'est qu'une façade. En réalité, elle est souvent perçue de façon péjorative en tant qu'effet secondaire de la période coloniale et pour cela, elle reste un élément contradictoire et mitigé.²

Ce conflit marque également le récit du film, notamment la représentation des protagonistes féminins. Lors de soirées en boîte de nuit, il ne semble pas exister de différence entre l'allemande Pia et les marocaines. Elles s'habillent et se comportent à l'occidentale. Pourtant le point de démarcation est le but de la soirée. Tandis que Pia s'amuse, les marocaines appliquent l'attitude occidentale pour attirer les clients. Et Amira est à la recherche d'un homme occidental pour échapper au mode de vie traditionnel de la femme marocaine. Pour y parvenir, elle séduit Tom. Cette scène de séduction, et notamment la mise en scène de l'exotisme et de l'érotisme d'Amira, rappelle fortement des stéréotypes de l'imaginaire occidental sur l'Orient, mis en avant par le chercheur Edward W. Said dans son livre *Orientalism* (1978). On retrouve ces éléments au début du film, quand Amira est introduite dans la scène de rencontre initiale en boîte de nuit, présentée comme la séductrice orientale et exotique par excellence.

Regardons un peu le modèle occidental, tel que présenté dans le film : Pia et Tom sont en crise de couple. Leur conflit concerne la place que prend la relation d'amour dans la vie des deux partenaires au même niveau, les deux exigent d'être satisfaits dans leurs désirs et besoins d'une manière équitable. La compatibilité des caractères et l'authenticité sentimentale sont des éléments indispensables dans ce modèle, car la relation de couple fait partie de l'épanouissement personnel. Ce genre de relation est souvent un arrangement limité dans le temps, on rompt si la relation ne satisfait plus l'une des parties pour recommencer une autre. Il s'agit alors d'un concept de la relation amoureuse qui émerge lors du romantisme européen comme proposé par l'écrivain allemand Friedrich Schlegel dans son roman *Lucinde* de 1799.

Pour des raisons économiques et sociales, le modèle de couple marocain, présenté dans le film, est basé sur une approche plus pratique envers

l'amour et l'amitié. Neshua pousse Amira à prendre sa vie en main en se trouvant un européen qui l'amène en Europe. C'est pour cette raison que la relation entre Tom et Amira est basée dès le début, sur une ruse de la part d'Amira. Pour elle, une relation est un arrangement pour des raisons économiques où l'authenticité émotionnelle n'a aucune importance. Et pour cela, Amira séduit Tom afin de quitter le Maroc. Quand Tom l'invite de façon amicale à lui rendre visite en Allemagne, cela crée un malentendu interculturel de la part d'Amira, car elle conçoit l'invitation comme un engagement de la part de Tom.

Dans une séquence antérieure, cette approche différente transparait déjà lors d'une conversation entre Pia et Amira. Il est incompréhensible pour Amira que Pia soit indécise dans sa relation avec Tom. Elle en conclut que Tom est libre pour d'autres femmes, en l'occurrence, pour elle. Étant convaincue que le fruit est mûr, son aventure avec Tom est pour elle, un simple passage de témoin, alors qu'il est perçu comme une trahison de la part de Pia qui ne l'aidera pas le jour où la police l'arrêta.

Ce genre de malentendus interculturels entre Pia et Amira mène vers le clash des cultures qui terminera leur ménage à trois. A travers des scènes de rencontres et de séduction entre Amira et Tom, on peut relever leur incompréhension l'un de l'autre. Notamment, Amira utilise l'intérêt de Tom pour la musique traditionnelle de Jajouka et Jilal, pour se remettre en contact avec lui. Cette musique et l'époque des beatniks au Maroc ne la touchent pas, mais pour attirer l'intérêt de Tom, elle se renseigne auprès d'un ami vendeur de disques puis elle propose au jeune allemand d'aller rencontrer un maître de cette musique à Tanger. C'est ensuite que Tom invite Amira à prendre un thé dans le fameux Café de Paris. Ce café est pour lui un lieu de mémoire important lié aux mythes du passé de Tanger. Pour elle en revanche, c'est un café où elle ne peut plus entrer, parce qu'elle a une réputation douteuse. Tom l'invite alors au Café Hafa, encore un lieu de mémoire par rapport à Bowles et Brian Jones. Dans le taxi, Tom lui parle de façon enthousiaste de Brian Jones et la musique Jajouka et Jilala. Elle l'encourage en faisant semblant d'être intéressée. Une fois arrivée au café, Amira n'est pas du tout enchantée de l'endroit qui n'est ni chic ni moderne, mais un café délaissé avec une très belle vue. Elle lui demande de quitter l'endroit.

Cette scène montre bien que tout ce qui représente et crée pour Tom l'imaginaire du mythe de la ville de Tanger, cela n'est pas visible ou n'a aucune importance pour Amira. Au Café Hafa, elle ne peut pas partager l'imaginaire romantique de Tom sur cet endroit car elle ne voit qu'un lieu plutôt sale et pas très confortable, surpeuplé de chats. Et encore, même la musique de Jajouka et Jilala n'est initialement pas du tout une référence pour elle.

Nous pouvons donc conclure que le personnage d'Amira est fortement marqué par des stéréotypes péjoratifs de la femme orientale en tant que séductrice et manipulatrice. Au même niveau, la représentation des jeunes allemands rappelle également des stéréotypes occidentaux. Pourquoi a-t-on basé le récit sur des tels stéréotypes exagérés ? Peut-on comprendre cela en tant que stratégie narrative visant à mettre en question à la fois les images clichées occidentales et orientales ? Analysons un peu plus les représentations stéréotypées des personnages de Pia et Tom.

Les deux allemands correspondent au genre du jeune berlinois qui souhaite une vie individuelle et égocentrique – au-delà de grandes responsabilités (famille, travail exigeant etc.). Leur style vestimentaire en témoigne. Le voyage au Maroc, un pays du « tiers monde », est un changement exotique par rapport à leur vie relativement sécurisée en Allemagne. Ils profitent du respect et de l'attention avec lesquels ils sont traités de la part des marocains. Les expériences au Maroc semblent être un jeu exotique sans conséquence afin de satisfaire leur désir d'expériences immédiates et collectives. C'est un voyage sur les traces des mythes du passé de cette ville, une quête de jouissance en ressuscitant ce passé qui continue à vivre dans l'imaginaire occidental et qui semble presque oublié au Maroc actuel.

En suivant Pia et Tom dans les rues de l'ancienne médina à Tanger, on a l'impression que tout est ici exotique pour eux. Ils en oublient presque les conditions de vie très difficiles des habitants. La tenue très légère de Pia montre son ignorance des mœurs locales et son détachement par rapport à la réalité. Leur représentation rappelle les stéréotypes des grands voyageurs romantiques de l'époque du XIX^e siècle à la Lord

Byron et des hippies des années soixante qui voulaient se libérer de leur culture d'origine. La musique de Jajouka et Jilala et la recherche des mythes du passé représentent ce désir d'expérience magique et collective.

Ces images stéréotypes des occidentaux euro-centriques et des orientaux corrompus les mettent au même niveau en faisant référence au déséquilibre de pouvoir dans un cadre postcolonial. Ce n'est pas seulement l'aliénation et la distance culturelle qui rendent difficiles des rencontres authentiques et la compréhension, mais ce sont également les rapports d'inégalité entre le premier et le tiers monde.

Nous avons vu que la représentation des allemands et des marocains s'inscrit dans les stéréotypes exagérés sur l'Occident et l'Orient : D'un côté, les européens et leur idéalisme par rapport à la vie et l'amour ; de l'autre, les marocains souvent poussés à la corruption pour assurer leur survie. Alors que tous les personnages sont représentés de façon stéréotypée, le regard de la réalisatrice les traite néanmoins de manière respectueuse et les rend sympathiques malgré leurs défauts (les marocains parfois même plus que les allemands). Par rapport au contexte postcolonial, le récit les présente au même niveau en tant que gagnants et perdants. Ni les uns, ni les autres n'ont une supériorité morale par rapport à leur comportement. Leur façon d'agir est marquée par le même égoïsme. Ensuite, on peut comprendre le retour de Pia et l'argent qu'elle amène pour Amira dans le récit-cadre du film en tant que tentative de se débarrasser de la mauvaise conscience par rapport à ses privilèges en Europe. Cela met les personnages de Pia et Amira sur le même niveau sans ordre hiérarchique.

Cette forme hybride de la rencontre devient aussi visible au niveau de l'usage des langues. Les protagonistes s'expriment dans un anglais et français médiocre, à côté de leurs langues maternelles (donc la darija ou l'allemand), leur français ou anglais est au même niveau déficient. Selon le spécialiste du cinéma allemand de l'immigration Georg Seeßlen (2003), ce mélange de langues est un élément typique du cinéma de métissage et c'est un aspect fondateur de la mise en scène de l'autre et de l'altérité. Ce métissage n'apparaît pas comme un élément

problématique, comme c'était souvent le cas dans des films du cinéma de l'immigration des années 80 ou 90, où les allemands issus de l'immigration sont souvent représentés comme incapables de parler correctement l'allemand et sont classés comme des allemands inférieurs, un peu bêtes, et pas prêts à s'intégrer dans la société allemande (Seeblen 2000 : 26). Contrairement à cela, dans le film d'Alberti les personnages sont mis au même niveau par rapport aux problèmes linguistiques qu'ils rencontrent, sans que cette représentation provoque une quelconque discrimination.

A la base de cette analyse on peut résumer que les rencontres interculturelles, présentées dans le film, correspondent au modèle du cinéma de métissage selon Seeblen. C'est un cinéma qui traite le sujet « d'une vie entre deux cultures » (ibid. : 22) en mettant en relief notamment des aspects trans- et interculturels (voir ibid. : 73).

« Les héros et les héroïnes de ce cinéma se présentent au public comme des figures d'identification positive, malgré des conflits inhérents à leurs situations. Leurs actes sont forgés de l'énergie et de l'envie de vivre au lieu de la résignation » (Deutsches Filminstitut 2007 : 1).

Ce genre de films est conçu en tant qu'un cinéma plus humain (voir Seeblen 2003 : 76) où sont négociées des difficultés en amitié et en amour sans que l'accent soit mis sur l'échec ou sur l'impossibilité de réussir (voir ibid.). Dans ce sens, l'ensemble des conflits, des ruptures et des malentendus dans le film de *Tangerine*, s'inscrit dans une dynamique positive de rencontres interculturelles qui sont perçues comme une chance pour la croissance et le processus de maturation personnels.

Le lieu de ces rencontres interculturelles est donc la ville de Tanger qui représente dans l'imaginaire occidental un lieu à la fois mythique de part son histoire, un trait d'union entre l'Occident et l'Orient, et entre l'Europe et l'Afrique de part sa situation. La structure narrative du film s'inscrit en même temps dans la réanimation de l'imaginaire occidental sur les mythes du passé confrontés à l'état actuel de Tanger. La ville elle-même est rendue protagoniste et lieu de mémoire grâce aux deux fils conducteurs qui entremêlent le passé et le présent du point de vue de la réalisatrice et de son équipe. Finalement, même de ce côté-là, le film

se présente en tant que résultat d'un métissage entre réalité actuelle et imaginaire du passé.

Bibliographie

Bentahar, Mekki. 2002. *Le Maroc contemporain immuable et changeant*. Rabat : Publications de la Faculté des Lettres.

Bhabha, Homi K. 1994. *Signs Taken for Wonder*. In Homi K. Bhabha (dir.), *The Location of Culture*. London / New York : Routledge, pp. 114-115.

Bowles, Paul. 1952. *Let it Come Down*. Harmondsworth : Penguin Modern Classics.

Bowles, Paul. 1995. *The Sheltering Sky*. Harmondsworth : Penguin Modern Classics.

Deutsches Filminstitut – DIF e.V. (dir.). 2007. *Kino und Migration in der BRD*. <http://www.filmportal.de/thema/kino-und-migration-in-der-brd>, consulté le 07/06/2016.

Hickethier, Knut. 1995. *Zwischen Abwehr und Umarmung : Die Konstruktion des anderen in Filmen*. In Ernst Karpf (dir.), *Getürkte Bilder: Zur Inszenierung von Fremden im Film*. Arnoldshainer Filmgespräche Bd. 12. Marburg : Schüren Presseverlag, pp. 21-40.

Hobsbawm, Eric / Terence O. Ranger, 1992. *The Invention of Tradition*. Cambridge : Cambridge University Press.

Said, Edward W. 1995. *Orientalism: Western Representations of the Orient*. London : Routledge / Kegan.

Schlegel, Friedrich von. 1799. *Lucinde*. Berlin : Frölich.

Seeßlen, Georg. 2000. *Das Kino der doppelten Kulturen / Le Cinema du métissage / The Cinema of inbetween: Erster Streifzug durch ein unbekanntes Kino-Terrain*. epd Film 12, pp. 22-29.

http://www.filmportal.de/public/pics/IEpics/d1/03D8FBEE873A4C20856ACAADA2376272_mat_seexxlen_neu.pdf, consulté le 15/04/2015.

Seeßlen, Georg. 2003. *Zwischen den Kulturen : Das Kino der dritten Migranten-Generation*. <http://www.goethe.de/ges/pok/prj/mig/fli/fum/de47146.htm>, consulté le 15/04/2007.

Selck, Inga. 2008. *Das Eigene und das Fremde : Identitätskonstruktionen von Migranten im Deutschen Film*. Siegen.

http://www.filmportal.de/sites/default/files//EC909D0310ED4F08BBEA11B0E1200CAF_Das_Eigene_und_das_Fremde.pdf, consulté le 02/04/2015.

Notes

¹ Toutes les citations dans ce texte ont été traduites par l'auteur.

² « Façade moderne donc qui domine, à l'image de celle que la colonisation a essayé de plaquer sur le Maroc depuis bientôt un siècle. Elle l'a sans doute fait évoluer, mais elle n'a pas réussi à détruire l'essentiel » (Bentahar 2002 : 124).

Tanger, au-delà du développement : Un espace de convivialité multiculturel en mutation

Rachid Taferssiti

Mon histoire et celle de ma ville

Ma mère m'a donné naissance le 6 novembre 1944 dans une villa mitoyenne au Palais des hôtes, l'ancienne demeure du Mendoub, puis de Malcolm Forbes, derrière le palais du Marshan. C'était la clinique du Dr Anderson. Par ma mère je suis un descendant de 'Ali Ben 'Abdellah er-Rifi el-Hemami Tamsamani, le chef de l'armée rifaine qui libéra Tanger de l'occupation anglaise en 1684.

Mes parents sont des Marocains musulmans, d'origine rifaine. Mon père travaillait à la British Post Office dans les années 1920. Il faisait du théâtre avec la troupe nationaliste « Al Moghreb al-Aqsa » et était vice-président de la section de football, qui se permettait des tournées en Espagne dans les années 1930. De cette période de sa vie, il a gardé de nombreuses photos. Il y en a une qui résume pour moi toute la « multiculturalité » de Tanger : le 29 août 1929, la troupe Al Hilal, des Tangérois musulmans, interprétaient, en arabe, Othello de Shakespeare (auteur anglais), au Gran Teatro Cervantes (espagnol), avec un vestiaire confectionné « en France ».

Au début des années 1940, mes parents habitaient encore dans la Médina dans une maison alliant tradition et modernité. Elle garde encore aujourd'hui sa belle porte en bois massif, couleur marron. Ils avaient pour voisins des musulmans, comme eux, des Juifs et des Espagnols, le plus souvent des chrétiens. Entre 1940 et 1945 Tanger, toujours sous statut international, fut occupée par l'Espagne, alliée de l'Allemagne pendant la Deuxième Guerre mondiale.

En 1946 nous avons déménagé dans le quartier résidentiel du Marshan. Notre petite maison se trouvait alignée avec de grandes demeures, cossues : les Ben 'Abdessadaq, les Pinto, les Nahon, le Ministre Plénipotentiaire de Belgique, une riche Anglaise, des Français et des Espagnols habitant un même immeuble. Comme dans la Médina, nos voisins étaient musulmans, juifs, chrétiens... Habiba « Lihoudiya » (la

juive), notre voisine du rez-de-chaussée, venait me chercher à l'école, le samedi. Notre balcon et notre terrasse surplombaient Sidi Oualou et l'ancienne pépinière municipale, aujourd'hui le jardin du Palais Royal. Nous profitions d'une vue imprenable sur le détroit de Gibraltar et la côte espagnole. C'est à partir du palais du Marshan que fut lancé le dimanche 20 septembre 2015 « l'Appel de Tanger », signé par S.M. le Roi Mohammed VI et le Président François Hollande.

Au nord et à l'ouest du quartier, sur les hauteurs dominant la côte, se trouvaient de belles villas avec de beaux jardins. Sur le versant sud on avait construit une reproduction de la Médina, avec une partie métissée et une autre occupée presque exclusivement par des musulmans.

Chez nous il y avait le téléphone, un réfrigérateur, un grand poste de radio, un gramophone (*La voix de son maître*) et un piano, sur lequel ma mère égrenait souvent des airs empruntés à Abdelouahab, Asmahane ou autres Farid el-Atrach. Jusqu'au début de l'Indépendance, à Tanger la compagnie des autobus était portugaise. Telefonica, celle des téléphones, était espagnole. Juan le coiffeur de mon père était portugais... le receveur du bus était juif, le chauffeur rifain... Molina, le tailleur, Espagnol... Des épicerie pour satisfaire les caprices « cosmopolites » de la population, produits *halal*, *casher*, alcool, porc et que sais-je encore.

Pour ma scolarisation, j'ai eu droit, à partir de 1950, pour le primaire, à l'école Poncet, franco-arabe. Pendant les vacances scolaires, je fréquentais le *msid* ou *jama'e*, l'école coranique de la mosquée du Marshan. J'ai suivi mes études secondaires, à partir de 1957, au lycée bilingue Ibn Al Khatib. A l'époque, à Tanger, il y avait des écoles pour toutes les nationalités et pour toutes les confessions. Regnault, le lycée français de Tanger est toujours considéré comme « le lycée le plus cosmopolite du monde » (Pons 1990 : 183-186). Premier lycée français au Maroc, il a fêté son centenaire en 2013. Mon frère, comme mon père, « a fait » Regnault ; une de mes deux sœurs Ibn Al-Khatib, comme moi, et notre benjamine la Scuola et l'Instituto Italiano.

La monnaie courante, c'était le franc marocain et la peseta, mais toutes les devises circulaient librement. En plus de la Banque d'Etat du Maroc, qui avait son siège à Tanger, il y avait environ 50 banques privées. Dans

la deuxième moitié du XIX^e siècle, la ville comptait également cinq bureaux de poste de nationalités différentes avec chacun ses propres timbres portant le nom de Tanger : The British Post (ouvert en 1857) ; la Poste Française (1865) ; el Correo Español (1881) ; la Poste Allemande (1899). Pour aller à Rabat, il nous fallait traverser deux douanes : Hajr en-Nehal pour entrer en territoire sous administration espagnole et 'Arbaoua pour aller en territoire français.

En travaillant pendant six années entre Meknès, Rabat et Casablanca, j'ai pu découvrir combien Tanger était différente des autres villes marocaines. A titre d'exemple, Meknès était « urbanistiquement » constituée de trois territoires : la Médina, pour les musulmans ; le Mellah, réservé exclusivement aux juifs ; *Hamria*, la ville nouvelle « moderne » où tous se mélangeaient un peu, mais, avec encore au début des années 1960, après l'indépendance, une forme d'exclusion des musulmans dans certains restaurants. Contrairement aux chrétiens et aux juifs, on ne leur servait pas d'alcool sur les terrasses. Ce n'était pas le cas à Tanger où il n'y avait pas de frontières entre les différentes communautés. Tous les habitants, quel que soit leur statut, partageaient les mêmes quartiers et les mêmes rues, Médina comprise. Il n'y avait pas de quartier réservé exclusivement aux juifs. Susan Miller le qualifiait de « mellah désenclavé » (Gilson Miller 1998). A Tanger il régnait une convivialité presque parfaite. Les espaces culturels et de loisirs étaient accessibles à toutes les communautés.

L'association Al Boughaz

Je croyais connaître Tanger. En fait, je commençais, et je continue encore à la découvrir. C'était tellement exaltant que j'ai fini par être vaincu par cette impulsion incontrôlée de partager ce que j'apprenais. J'ai même osé devenir auteur de quelques ouvrages sur Tanger sans être écrivain. L'association Al Boughaz, le Détroit, dont je suis actuellement président, a été fondée en mars 1988, par un petit groupe de Tangérois, tous passionnés par leur ville et préoccupés par le saccage du patrimoine et l'anarchie urbanistique dans laquelle elle se trouvait. Apolitique et respectant les confessions de ses membres, elle a pour principal objectif de militer en faveur d'un développement harmonieux de Tanger, respectueux de l'environnement et du patrimoine.

Ainsi, en mars 1990, elle organisait une grande rencontre des Tangérois du monde : « Tanger a besoin de nous ». Au programme, entre autres activités, il y avait un colloque international « Construisons la liaison fixe sur le Détroit : renforçons le dialogue Nord/Sud ». En juin de cette même année elle organisait un dîner débat avec la présence du Ministre des Travaux Publics et les autorités de la ville « Le port, de la préhistoire au 3ème millénaire ». La société civile tangéroise s'était mobilisée et avait arrêté l'extension de la zone franche industrielle du port de Tanger Ville qui allait consommer une partie de la baie et de la plage municipale. De 2007 à 2013 c'était le programme « Tanger : Espace de convivialité multiculturel », avec une importante contribution du Ministère des Affaires Etrangères (MAE) italien.

Al Boughaz est renommée pour ses engagements pour la sauvegarde du patrimoine. La réhabilitation de l'ancienne maison de Abdellah Guennoun, une grande personnalité, et sa transformation en le premier centre culturel marocain de la ville en est le meilleur exemple. Ce projet s'est fait avec le concours de l'Initiative Nationale pour le Développement Humain (INDH), du MAE italien, du PNUD, et le soutien des institutionnels marocains, dans le cadre du Programme d'Appui à la Société Civile (PASC) en soutien à l'INDH.

Comme pour prouver que le mythe de Tanger sait résister au passage du temps, artistes, écrivains, chercheurs, étudiants, journalistes, ... continuent à venir régulièrement frapper à sa porte. De leur côté, les Tangérois de la diaspora qui n'oublient pas leur ville, se sont regroupés en clubs ou en associations et reviennent souvent, de Madrid, de Paris, de Rome, de Toronto et d'ailleurs

L'identité d'une ville marocaine différente

Tanger, sur la rive sud du Détroit : Porte de l'Afrique et frontière sud de l'Europe. Dans les *Prolégomènes (la Muqaddima* en arabe), Ibn Khaldoun (1332-1406) situait ainsi sa position géographique : « Tanger se trouve au bord de l'océan... Au Nord de Tanger, la Méditerranée se détache de l'océan à travers un détroit d'à peine douze miles de largeur : Tarifa et Algésiras se trouvent au Nord du détroit... » (Ibn Khaldoun 1967 : 107). Il y a aussi, à l'Est, le préside de Sebta ou Ceuta... Tétouan,

l'ancienne capitale de la zone sous protectorat espagnol, est au Sud-est, éloignée de la mer.

Il faut surtout savoir que Tanger est très pudique, elle ne dévoile pas facilement sa véritable beauté au premier venu. Ce qui peut frapper quand on l'aborde pour la première fois : une petite ville blanche, dominée par des mosquées et des clochers d'églises, surplombant un port enclavé dans une baie splendide, entourée de collines et de végétations. Une plage de sable fin ; pour les Tangérois : « la plus belle plage du monde ».

L'histoire d'une ville très ancienne

Tin... ja, la terre est venue, seraient, pour certains, les premiers mots prononcés par Noé au voyant les traces de terre sur les pattes de la colombe envoyée en éclaireur après le déluge. Tinja... Tanja... Mais, Noé parlait-il arabe ? La montagne de Moussa, Moïse, domine le port de Tanger Med et Ceuta. Dans la tradition hébraïque Shebtah était le petit-fils de Noé. Là, juifs et musulmans s'y retrouvent. « Les Colonnes de Hercule » : Abila ou Jebel Mousa, sur la rive Sud, et Calpe ou Gibraltar, au Nord. Selon Louis Charpentier (1975), au Charf, la colline qui domine la ville depuis ses hauteurs au Sud-est, serait le tombeau d'Antée. Selon la légende : Hercule tua Antée et épousa sa femme, Tingo ou Tinga, et donna son nom à la ville qui se transforma en Tanja, d'où Tanger.

Pour sa part, le géologue français, Jacques Collina-Girard (Herbaux 2002) confirme la théorie de Platon, qui situait l'emplacement de l'Atlantide, la cité perdue, à Ras Achaqqar, près du Cap Spartel (Herbaux 2002). Le phare du Cap, qui fêtait ses 150 ans en 2014, fait partie des quelques rares phares au monde qui émettent des signaux exceptionnellement sonores dans les cas de brouillards épais, en plus des signaux lumineux habituels. A l'Est de la ville, à proximité de Ceuta, un minuscule îlot, appelé Perejil par les Espagnols et Leïla par les Marocains, serait l'île de Calypso selon Mebrouk Shtouki (1994).

Les migrations vers le Nord de l'*homo sapiens* européen, étant d'origine africaine, seraient situées par les préhistoriens à environ 40.000 ans avant notre ère. Or, l'un des points de passage les plus courts entre

l'Afrique et l'Europe reste le détroit de Gibraltar. Aussi certains chercheurs situent à cette époque les premières présences humaines dans les environs de la ville.

Tanger a été occupée tout au long de son histoire : Maurétanienne et berbère, elle fut successivement phénicienne (vers le VIII^e-VII^e siècle av. J.C.), carthaginoise (VI^e siècle av. J.C.), cité romaine (42 de notre ère), arabo-musulmane (683), portugaise (1471-1661), mais aussi espagnole (1580-1643) et anglaise (1662). Libérée sous le règne du Sultan Moulay Ismaïl en 1684, elle devient capitale diplomatique de l'empire chérifien à partir de 1777, sous Sidi Mohammed Ben 'Abdellah (1757-1790). A partir de 1923, elle est placée sous statut international, et ce, jusqu'en 1956.

De son époque antique Tanger garde encore quelques traces : la « Nécropole Punico Romaine » de Hafa, très fréquentée pour sa vue sur le Détroit et le port ; les ruines de Cotta, vestiges d'une huilerie et d'une usine de salaison de poissons romaines, au sud des Grottes d'Hercule ; la statue de la Femme Drapée découverte dans la Médina, rue Semmarine, qui a quitté Tanger vers une destination inconnue ; le porte romaine de Dar Baroud, dans la Médina. De la période islamique, avec l'arrivée de Oqba Ibn Nafi'e jusqu'à la côte atlantique en 683 et Tariq Ibn Ziyad qui traverse le détroit en 711 pour partir à la conquête d'Al Andalous, il y a les moquées. L'ancienne grande mosquée, Djama'e el-Kebir, a été successivement temple romain, église et mosquée. Il y a aussi les remparts, témoins des différentes occupations, dont la restauration en cours a permis la découverte de nouvelles traces de la période omeyyade.

Le Tanger actuel commence à se construire à la fin du XVII^e siècle

En 1684, les Anglais abandonnent une ville assiégée et récupérée par une armée, constituée principalement de tribus rifaines conduite par 'Ali Ben 'Abdellah er-Rifi. A ce dernier succède son fils Ahmed qui entreprend la reconstruction de la ville, en grande partie détruite par les Anglais au moment de leur départ. En 1676 la population civile de Tanger s'élevait à 700 individus, dont 514 Anglais, 51 juifs, 5 musulmans et 130 étrangers.

Vers 1777, le Sultan Sidi Mohammed Ben ‘Abdellah (1757-1790) prit la décision de concentrer à Tanger toutes les représentations consulaires étrangères du Maroc, faisant de la ville, où il était représenté par un « Naïb », sa capitale diplomatique. Vers 1800, il y avait 6.000 habitants à Tanger, dont 200 étrangers. C’est dans le sillage des missions diplomatiques que Tanger devient la destination de nombre d’étrangers dont des personnalités exilées fuyant les régimes de leur pays, des voyageurs et des aventuriers, ainsi que des écrivains, des peintres et des artistes, en quête d’inspiration et de liberté. En 1832, Eugène Delacroix arrive à Tanger dans le cadre d’une ambassade, conduite par le Comte de Mornay, mandatée par le roi Louis-Philippe auprès du Sultan Moulay ‘Abderrahmane, pour lui demander de ne pas soutenir l’Emir Abdelkader dans l’occupation de l’Algérie par la France. Il séjourne à « Dar Niaba », « Maison ou Légation de France » à l’époque.

Mais, le Maroc ayant continué à soutenir l’Algérie, le 6 août 1844 Tanger est bombardée par une flotte française commandée par le Prince de Joinville. C’était l’époque des colonialismes et du partage de l’Afrique entre les grandes puissances européennes. Le tour du Maroc arrivera avec l’endettement progressif du pays et les solutions qu’on essaiera à lui trouver à Madrid en 1880 et Algésiras en 1906. Dans cette mouvance le Kaiser Guillaume II d’Allemagne, arrivera à Tanger le 31 mars 1905 pour soutenir en quelque sorte l’autonomie de l’empire chérifien, mais en fait pour réclamer sa part du gâteau africain. La partition du Maroc interviendra le 30 mars 1912 avec la signature à Fès du traité pour l’organisation du Protectorat du Maroc entre le sultan Moulay ‘Abdelhafid Ibn Hassan (1908-1912) et Eugène Regnault. Le Maroc se trouva ainsi sous un double protectorat entre 1912 et 1956 :

- Le Nord (la chaîne du Rif avec la côte méditerranéenne) et le Sud (le Sahara et le Rio de Oro), sous protectorat espagnol ;
- Le Centre, considéré comme le Maroc utile, sous protectorat français ;
- Tanger, du fait qu’elle était la capitale diplomatique avec une forte présence des grandes puissances de l’époque, fut placée sous « Statut International ».

En 1927, Tanger comptait 60.000 habitants, dont 35.000 musulmans, 15.000 Juifs et 10.000 étrangers. En 1941, le nombre d'habitants atteignait 102.306 habitants, dont 72.670 musulmans, 7.102 Juifs et 22.534 étrangers. Tanger fut aussi un refuge et un lieu de rencontre pour les nationalistes marocains et les nationalistes arabo-musulmans. Ainsi, l'Emir Chakib Arsalane, leader du mouvement panarabe, vint à Tanger en 1930. Le 10 avril 1947, malgré l'opposition de la Résidence française, le Sultan Mohammed Ben Youssef, futur Roi Mohammed V, fit le voyage à Tanger, par train, depuis Rabat. Le 9 avril, à la Mendoubia, il adressa, à la population et aux représentants des puissances étrangères installés à Tanger, un discours historique où il réclama l'indépendance du Maroc. En 1950, Tanger comptait 150.000 habitants, dont 95.000 musulmans Marocains, 15.000 juifs, 20.000 Espagnols, 7.000 Français, 2.500 Italiens, 1.300 Anglais, 600 Portugais, 600 Belges et 13.000 ressortissants d'autres nationalités. En 1956, avec l'indépendance du pays, 'Abdellah Guennoun, un nationaliste, lettré, poète et théologien, est nommé premier gouverneur de Tanger.

Après l'indépendance, à partir des années 1960, Tanger eut pour vocation le tourisme. Elle chercha à capitaliser sur son image de ville « internationale » et à exploiter la richesse de son patrimoine multiculturel. Mais cela ne dura pas longtemps. En effet, la politique touristique nationale devait donner la priorité dans ce domaine au sud du pays (essentiellement à Agadir qui avait subi un tremblement de terre en 1960). Devenue ville industrielle dans les années 1970, elle connaît un afflux important d'ouvriers et voit se développer des quartiers clandestins et des bidonvilles. Le grand « boom » immobilier qui suivra dans les années 1980-1990 provoqua un nouvel afflux massif d'ouvriers mais aussi de candidats à l'immigration clandestine, attirés par l'Eldorado européen. Il y eut aussi un laisser-aller et un laisser-faire concernant le développement immobilier avec un impact négatif évident sur les plans urbanistiques, architectural et du cadre de vie. Il y eut une dégradation du patrimoine sous toutes ses formes.

Avec les flux de ces nouvelles populations ouvrières, à partir des années 1960-1970, la ville subit une forte mutation. Il y eut une forme de « ruralisation » de la Médina et de l'ancienne ville moderne au lieu d'une « citadinisation » des populations venues du monde rural. D'après

le recensement de 2004, Tanger comptait 670.000 habitants, dont 5.000 étrangers et 80 juifs.

La renaissance de Tanger à partir de 1999

En octobre 1999, Tanger est la première destination d'une visite officielle du Roi Mohammed VI dans le royaume après son intronisation. Sous l'impulsion du jeune Roi, Tanger devient progressivement un nouveau pôle de développement du Maroc du XXI^e siècle. Après avoir été dotée d'une Agence Urbaine (1995), de l'Agence pour la Promotion et le Développement du Nord (APDN) et d'un Centre Régional d'Investissements (CRI), elle voit la création de l'Agence Spéciale Tanger Méditerranée (TMSA), d'une Société d'Aménagement pour la Reconversion du Port de Tanger Ville (SAPT).

Le port de Tanger Med 1, dont les travaux ont démarré en 2003, est devenu l'un des plus grands ensembles portuaires de la Méditerranée et a débarrassé l'ancien port et la ville des trafics commerciaux et des passagers. Les travaux en cours pour la reconversion du port de Tanger Ville, lancés en 2011, sont en train de changer la façade maritime. Doté d'infrastructures touristiques, culturelles et de loisirs, il sera livré entre 2016 et 2017. Il convient aussi de citer le gigantesque chantier « Tanger Métropole », démarré en 2013, qui est en train de mettre de l'ordre dans tout le territoire et le préparer au développement futur programmé pour la ville et son environnement immédiat.

D'après les résultats du dernier recensement, effectué en 2014, la ville compte près d'un million d'habitants. Il y aurait environ 10.000 étrangers, qu'ils soient inscrits ou non sur les registres des deux consulats généraux encore ouverts dans la ville, en majorité Français et Espagnols. Le nombre des juifs résidents atteindrait à peine 30 individus.

Des symboles de l'identité résistent

Pour beaucoup de Tangérois, en particulier les plus « nostalgiques » parmi eux, le patrimoine de leur ville est universel. Soutenus par des experts étrangers, ils proposent depuis plus d'une décennie de voir l'ensemble urbain tangérois reconnu et classé par l'UNESCO au

Patrimoine Mondial. Reconnaître et classer l'espace naturel et urbain, avec toutes ses composantes, ainsi que les traces et les empreintes, matérielles et immatérielles, laissées par toutes les communautés qui s'y sont succédées, quelles que soient leurs origines ou leurs confessions. Nul n'ignore que chaque nouvel occupant essaye en général d'effacer les traces de celui qui l'a précédé dans un lieu et tente de reconstruire et remodeler l'espace à son goût. C'est encore le cas de nos jours. A cela s'ajoutent les conséquences de l'étalement et une densification sans cesse croissante et presque aveugle ou insensible à la qualité de vie de toutes les catégories de la population. Le phénomène est mondial.

Je sais que mon Tanger n'est pas celui de mes parents, ni celui de mes grands-parents. Il n'est pas celui de mes enfants et ne sera pas celui de mes petits-enfants. Aussi, il y a une autre forme de legs que les générations arrivent toujours à laisser derrière eux. C'est ce message qu'essaye de transmettre Al Boughaz en adoptant comme crédo celui de : « militer pour un développement harmonieux de Tanger, respectueux de l'environnement et du patrimoine ».

En effet, est-il possible d'ignorer le passé pour bien vivre le présent et mieux construire l'avenir ? Personnellement je ne le crois pas. Nous avons besoin de la mémoire de nos villes, comme nous avons besoin des souvenirs de nos parents et de l'âme du lieu où nous vivons pour bien vivre notre présent et mieux construire notre avenir. Notre identité et celle de notre ville en dépendent.

A Tanger, la dégradation du patrimoine est manifeste depuis quelques décennies. Le sort de nombreux sites et bâtiments menacés n'arrête pas d'inquiéter et de préoccuper les Tangérois et de faire la une des journaux. C'est régulièrement le cas pour le Gran Teatro Cervantes, la villa Harris avec son parc, la Plaza de Toros, la villa *Welcome* dite Monopolio, le Cinéma Alcazar, l'hôtel Cecil dont il ne reste qu'une façade délabrée, les rues atypiques qui font partie de la mémoire de Tanger (les rues d'Italie, de Tétouan, Salah-eddine Ayyoubi, Liberté et Pasteur...), la Place du Grand Socco avec ses gargotiers, les immeubles de l'ancien centre-ville, les immeubles de la Médina en ruines ou menaçant de devenir des ruines, la promenade de la plage municipale avec ses balnéaires... Aussi, d'une manière générale il faut sauvegarder

le métissage des styles architecturaux dans la Médina et dans l'ancien Tanger Moderne, des constructions qui datent parfois de la deuxième moitié du XIX^e siècle : arabo-andalous, mauresque, Art Nouveau, Colonial, Art Déco, moderne...

Tanger est en effet la « Dream City » pour Paul Bowles. Ce serait aussi un paradis sur terre pour la milliardaire américaine Barbara Hutton qui avait fait poser un panneau à l'entrée de sa demeure de Sidi Hosni, avec cette inscription : « Il y aurait un paradis sur terre... Ce paradis, il est ici, ici, ici. » Un paradis pour qui ? Dans tous les cas pas pour Mohamed Choukri (1997 : 9) qui écrivait pour sa part : « Rien ne me paraît plus absurde que cette nostalgie débridée du Tanger d'autrefois, du temps de son statut de zone internationale. Dans l'histoire d'une ville ou dans celle d'un pays, chaque époque a son importance et sa beauté, comme chaque étape d'une vie humaine a son charme ».

En fait, Tanger survit à ses amoureux et son histoire continue à s'écrire. Les mutations que nous vivons aujourd'hui s'inscrivent déjà dans notre mémoire et dans celle de la ville. La toute petite cité oisive est devenue métropole. Ses visiteurs d'un jour continuent à succomber à son charme. Y venir... ne plus oser partir. Tanger captive et passionne. Les identités et les confessions de ses amoureux se mêlent et se confondent. Des aventures banales deviennent des contes et des histoires fantastiques... Des légendes qui perpétuent le mythe – celui d'une ville ouverte et accueillante, d'une ville multiculturelle et plurielle.

Bibliographie

Charpentier, Louis. 1975. *Les géants et le mystère des origines*. Paris : J'ai lu. Première édition Robert Laffont 1969.

Choukri, Mohamed. 1997. *Paul Bowles : Le reclus de Tanger*. Paris : Quai Voltaire.

Gilson Miller, Susan. 1998. Un mellaḥ désenclavé: L'espace juif dans une ville marocaine: Tanger, 1860-1912. In Robert Assaraf / Michel Abitbol (dirs.), *Perception et réalités au Maroc: Relations judéo-musulmanes*. Casablanca: Najah El Jadida, pp. 325-349.

Herbaux, F. 2002. L'Atlantide, et si elle était là où Platon l'a décrite. *Science & Vie* 1022, pp. 112-117.

Ibn Khaldun. 1967. *Ibn Khaldun : Discours sur l'Histoire universelle* : Al-Muqaddima. Beyrouth : Thesaurus Sindbad.

Mebrouk, Shtouky. 1994. Tanger: Mythes des Origines. In Aspects de la mémoire de Tanger et de Tétouan: Actes du colloque. Casablanca : Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Tétouan, pp. 81-91.

Pons, Dominique. 1990. Les riches heures de Tanger. Paris : la Table Ronde.

Tanger comme métaphore de la « Cité ouverte » : mon film « Tanjaoui »

Abdelmoumen Smihi

« Tanjaoui » (2012) est le troisième volet d'une trilogie de films sur Tanger, ma ville natale. C'est une tentative de *Selbstdarstellung* qui est un autoportrait, un projet d'inspiration freudienne. Dans son « *Selbstdarstellung* » Freud (1984) lie son parcours existentiel, « sa vie », au parcours de la science psychologique dont il est le fondateur, la psychanalyse. Pour moi il s'agit plus modestement de rendre compte d'une « destinée personnelle », un auteur de films, en tant que liée à une ville, Tanger, et de donner cette ville comme une métaphore de la « Cité ouverte ». En construisant tout d'abord un néologisme: le « Corlanguimage » : je projetais de longtemps de parler d'un corps (une vie, une ville), de définir sa et ses langue(s), d'en décrire l'image et les images qu'il recevait ou produisait lui-même.

« *El Aysel, toufoula moutamarrida* », (« Le Gosse de Tanger, Une Enfance rebelle » 2005) est le premier volet de cette Trilogie

El aysel Mohamed-Larbi Salmi, un enfant solitaire et téméraire, quelques dix ans, est profondément troublé par ses premiers pas dans la vie: la maladie, la circoncision, les rigueurs de l'éducation religieuse, le jansénisme des Européens... Nous sommes à Tanger, à l'époque de la mythique Zone Internationale des années cinquante. Au monde clos de la famille et de l'école, Larbi préfère les grands vents de la vie de rue. Avec les *ouled el haouma* (les gamins du quartier), il est de toutes les polissonneries, allant jusqu'au sacrilège.

La vie de bande l'entraîne dans le tourbillon de la violence, où il est victime et bourreau. L'amour qu'il entretient cependant pour Khadija, l'ouvreuse du ciné Vox, et à travers elle pour le cinéma, le sauve des prédateurs du Zocco Chico. Un amour qui lui donne une raison d'espérer, même si ses découvertes sur le destin de la jeune fille lui brisent le cœur.

Entre nostalgie proustienne et « fiction autobiographique » comme disait Charles Dickens, « Le gosse de Tanger » se veut un peu une

élogie, un peu une anthropologie par l'image et le son de l'enfance musulmane au Maroc. Il s'agit d'une enfance donc, une enfance à Tanger: la langue, ou les langues, ce sont l'idiolecte et l'antiquité arabe (de la famille), le populaire espagnol (de la médina), le français (de l'école).

L'image: le cinéma égyptien (Ciné Vox), le cinéma mexicain (celui de Luis Buñuel, au Ciné Cervantes), le cinéma américain (le western, parlant anglais au Centre culturel américain, ou doublé en français ou en espagnol dans les salles).

«*Al Khouttaif. Adhara wa Sounounou* » (« Les Hirondelles. Les Cris de Jeunes filles des Hirondelles » 2008)

Tanger 1955. Dernière année du protectorat. Le Maroc se mobilise en faveur de l'indépendance et voue un culte à Mohammed V, le sultan légitime déporté par les Français à Madagascar.

Larbi Salmi, 15 ans, fils de Sidi Ahmed, un théologien, et de Lalla Alia, fille d'un des Oulémas de Fès, est consumé par un désir tragique de connaître la femme. Sa mère lui présente Rabea, une belle jeune fille de 17 ans, fascinée par les histoires d'amour.

A travers le récit à Tanger des émois sexuels du jeune Larbi Salmi à l'heure de l'Indépendance du Maroc (les années 50), ce long métrage se veut un éclairage sur les grandes questions qui secouent aujourd'hui l'aire culturelle musulmane: les rapports du sacré et du sacrilège, de la religion et de la politique, la sexualité et la libre pensée. Il s'agit là d'une adolescence: le corps: principalement, le retour de la sexualité.

La langue: l'arabe classique, le français, par lesquels vient la découverte des valeurs du Classicisme (européen et arabe). L'image : l'iconique politique (les « Actualités Filmées »).

« *Tanjaoui, Alam wa Ashjane al Tanjaoui al Shab al Arbi al Salmi* » (« Tanjaoui, Peines de Cœur et Tourments du Jeune Tanjaoui Larbi Salmi » 2012)

Les années soixante à Tanger. Dans un Maroc récemment indépendant, fortement secoué par les tensions politiques, Larbi Salmi est le fils d'un fqih (pasteur musulman) promu juge. Le lycéen est passionné de

théâtre et de littérature, jouant sur scène Tawfiq al-Hakim, lisant Goethe et Nietzsche. Pour Larbi et ses camarades c'est l'année du Bac, de la philo, des grandes espérances alimentées par leurs professeurs français qui leur parlent des Encyclopédistes, de Voltaire et Rousseau, de Jean Renoir.

Larbi déclare son athéisme à son père mais cache à tout le monde son amour désespéré pour Muriel, son prof française. Il s'engage politiquement dans le mouvement étudiant et ce révolutionnaire romantique échappe par miracle à la répression qui frappe ses camarades.

La description d'une jeunesse à Tanger des années soixante ; la langue : française (dans la classe de philo), arabe (les professeurs sont des élèves de Taha Hussein de retour du Caire), l'anglais (comme « langue étrangère » des programmes lycéens). L'image : le cinéma de la Nouvelle Vague.

Le rôle des lycées français, espagnol, italien, américain : des générations de tangérois musulmans, juifs, méditerranéens, du monde entier, donnent au cosmopolitisme un sens autre que marchand. La classe de philo, c'est l'année de la culture française : la littérature, les arts, la philosophie, et leur répercussion irrépressible sur la famille musulmane.

C'est aussi l'année de Taha Hussein et son insistance sur l'étude des Anciens (l'Antiquité arabe) et des Modernes (écrivains et penseurs de la *nahda*, renaissance). Ce sont ses disciples qui de retour du Caire enseignent à Tanger : Bennani, Lemtouni, Bouhsaïn, Riffi. La culture française nous a ressuscité : la Révolution de 1789 a échoué à débarquer en Angleterre et en Allemagne, mais elle a réussi dans le Monde arabe : l'Expédition d'Égypte a abattu le despotisme religieux turc. « *Al hamla* » (le nom arabe de l'expédition napoléonienne) a réveillé les intellectuels et les élites, selon un long processus qui s'est étalé sur deux siècles.

Brouillé par la parenthèse coloniale, puis par le retour du religieux aujourd'hui, ce processus est irréversible : c'est le cœur du propos de cette « Trilogie de Tanger ».

« Allemagne, je me réveille la nuit, je pense à toi et je pleure »¹

Il y a Selbstdarstellung au sens freudien dans la mesure ou le discours filmique de l'autofiction porte sur le corps, d'un sujet, le réalisateur, et d'une ville, Tanger, en relation étroite avec un discours culturel plus large, touchant à l'Histoire, à l'identité, aux perspectives de la culture arabe.

Répondant à une interview du quotidien Al Bayane (8 mai 2015), j'ai eu une nouvelle occasion de parler de cette interaction entre un « je » et une culture :

« Le Gosse de Tanger » s'ouvrait sur un texte documentaire : la famille Salmi, son époque, son horizon psychoculturel. On ne retrouve plus le commentaire dans les épisodes suivants de la Trilogie, mais dans « Les Hirondelles » il y a une scansion à la Ozu (tristesse, douceur, évocation de l'espace de la médina), ou carrément l'archive (actualités filmées du retour d'exil de Mohamed V). Et dans « Tanjaoui » la « documentarité » est dans ce qui se dit dans un plan fixe, long, ce qui se dit d'inouï : un lycéen qui se proclame dix-huitiémiste français (l'athéisme, la république) à son père vivant dans l'éternel musulman (le dieu monothéiste, le pouvoir de droit divin) : c'est la vérité documentaire d'une époque (l'occidentalisation de l'homme arabe). J'ai pensé que ça valait le coup, ce terrible paradoxe, ou entrechoc, entre le plan fixe et le discours inouï plus que mouvementé, vertigineux.

Les tourments du jeune Tanjaoui « Khalil » de mon film « Caftan d'amour » en 1987 étaient motivés surtout par le surgissement de la petite bourgeoisie et de ses valeurs de consommation et de traditionalisme.

Les tourments de « Amina-Jaouhara » dans « La Dame du Caire » (1991), que j'ai réalisé à l'autre bout de l'Afrique du Nord, venaient surtout de la première vague de la violence intégriste (Flaubert disait : « Mme Bovary c'est moi »).

J'évoque ces autres films pour dire que l'auto-fiction n'est pas tant convoquer un individu que de le poser pour l'approche d'une société, d'un moment historique.

« La Trilogie de Tanger » voulait travailler l'image du Maroc des années 50 / 60 : entre colonialisme et indépendance, l'éducation musulmane et l'influence de l'école française, et signaler la présence du cinéma.

L'image du Maroc donnée dans le prisme d'une spécificité tangéroise, que je constatais en voyageant dans le Royaume. J'étais le « Tanjaoui », celui qui parlait l'espagnol et d'autres langues encore, celui qui venait de la « Zone Libre », *mantaqa al hourra*, nom arabe de la « Zone Internationale ». Par ailleurs, on sait que les Tangérois appelaient le Maroc « addakhiliya », littéralement « l'Intérieur ». Ce côté « international » était la fierté de la jeunesse tangéroise, par rapport à celle de Marrakech ou de Fès plus imprégnée du « monde français » uniquement.

Aujourd'hui il s'agirait, ce qui était en gestation déjà dans l'état précédent, de rendre compte des autres ruptures et tournants de la société arabe : le rêve socialiste puis son fracassement, la tentation concentrationnaire, l'avènement historique d'une nouvelle classe sociale : la petite bourgeoisie, l'idéologie théologique qu'elle chevauche aujourd'hui, enfin la guerre : religieuse-civile / civile-religieuse.

Mais je voudrais signaler que je n'ai pas la volonté de rechercher l'actualité; en fait un travail de recherche en profondeur et de long souffle finit par rencontrer l'actualité.

Un dernier mot : le désir de Nietzsche de « réévaluation de toutes les valeurs » exprimé au XIX^e siècle rencontre l'Histoire. Il y a effectivement réévaluation, il y a une marche de l'Histoire, il y a une explosion des libertés dans le XX^e siècle à travers et malgré ses horreurs, dans les valeurs individuelles, sociales, culturelles ; et les freins, les « contre-révolutions » comme on les appelle, les perversions, les détours, les attermoissements ne peuvent que différer, ralentir, mais jamais abolir le passage obligé, toujours, de la nuit au jour, de l'hiver au printemps, du sommeil de la raison à son réveil.

Sont invoqués aussi, de la culture allemande : Goethe, Beethoven ; et Nietzsche. « Werther » héros du romantisme arabe a eu peut-être le

même retentissement dans la jeunesse arabe que dans celle d'Allemagne à sa publication, grâce à la traduction en arabe de l'égyptien Ahmed Hassan Al Zayat (1954).

Par ailleurs toute la littérature philosophique, de Hegel à Heidegger, circulait au Maroc par les lycées français.

En français, à Tanger, j'ai chanté avec Aragon-Léo Ferré la lettre du soldat à sa fiancée : « ... Je te dis de vivre et d'avoir un enfant. Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand ».

C'est que Tanger fait tourner les cultures : une culture en dévoile une autre :

- l'arabe ouvre sur le français : rôle de la revue égyptienne « *Kitabi* » : les écrivains de la nahda et Taha Hussein font découvrir la culture européenne : Goethe, Balzac, Dante, Cervantes, Shakespeare ;
- le français ouvre sur l'Allemagne : les philosophes des Existentialistes, Kant, Marx, Freud, la musique de Bach, Beethoven ;
- l'espagnol ouvre sur l'anglais, étant la langue des films doublés, le western, le policier, le musical américains.

L'Histoire du monde se déverse dans Tanger : Franco et les *Rojos* le drapeau nazi flottant sur la Mendoubia, Staline dans l'Administration de la Zone Internationale, les GIs américains patrouillant dans la médina, la guerre d'Algérie et ses hôpitaux non loin, la guerre d'Indépendance marocaine et ses *fida'is* (commandos organisant des attentats), des professeurs du Peace Corps au lycée...

Et Tanger culturel, ce sont la Beat Generation apportant la révolution estudiantine internationale lancée par Mario Savio à Berkeley en 1967 ; Henri Matisse, Aaron Coplan, Paul et Jane Bowles, Samuel Becket, Truman Capote et Tennessee Williams, Jean Genet et Paul Morand, Roland Barthes...

Face aux multiples revendications identitaires d'aujourd'hui (ethniques, politiques, culturelles, sexuelles...), le projet de la « Trilogie de Tanger » ambitionne de définir (par films et écrits), dans la tragédie arabe d'aujourd'hui, ce qui a été, ce qui serait, par Tanger,

la métaphore de la Cité ouverte : autrement dit une culture arabe pour aujourd'hui et pour le futur.

Après le rêve de la Cité Vertueuse des philosophes (*al madina al fadila* d'Avicennes, de Farabi) : Ibn Rochd et cette figure tangéroise du XII^e siècle : Abou Bakr Ibn Tofaïl (auteur du roman philosophique « *Hayy Ibn Yaqdane* », ancêtre de « Robinson Crusoé ») ont apporté l'opposition en islam d'un Orient dominé par la Mystique et d'un Occident musulman aspirant à la Raison (où je veux voir une première formulation de l'Aufklärung).

Que serait la Cité ouverte ?

Rationnelle, multiculturelle, encourageant les sciences, les lettres, et les arts. Dans le quotidien marocain *Al Bayane*, j'ai cherché à préciser et développer cette idée : Et là, oui, dans les écrits de Taha Hussein, je lisais que le non-voyant voyait mon blocage, notre blocage historique. Il a décrit et approché la tragédie arabe qui traverse 14 siècles jusqu'à lui, qui se déroule de nos jours sous nos yeux, dans nos pays : les guerres religieuses qui se doublent des guerres civiles, des guerres civiles qui se doublent des guerres religieuses. Un « retour à Taha Hussein » pourrait nous être salutaire, retrouver son affirmation principale qui traverse toute son œuvre : l'islam a donné au monde un nouveau monothéisme, qui a été le véhicule d'une formidable culture arabe dans les sciences, les lettres, les arts, dont la défense est notre raison d'être.

Il faut remarquer ici que les grandes et magnifiques civilisations persane, indienne, turque ont adopté la religion, l'islam, non la culture, la langue arabe qui a sombré depuis pendant des siècles. La sortie du chaos d'aujourd'hui est dans l'affirmation capitale de la culture, le sentiment religieux quant à lui dans son exercice, dans sa diversité, relevant des libertés.

En sortant de dix années passées sur « La Trilogie de Tanger » et donc en lisant l'œuvre complète de ce géant, rendre hommage, rendre compte par le film documentaire que je viens de lui consacrer, « Avec Taha Hussein » (2015), voire appeler à « un retour à Taha Hussein » c'est plonger dans un magnifique Océan où ces idées, ces analyses, ces

questions de l'identité sont ancrées dans la profondeur historique et culturelle d'une manière puissante, exaltante, brassant tour à tour la critique et l'histoire littéraires, la fiction, la science des religions, la science de l'éducation, l'Histoire. En traversant l'histoire arabe, Taha Hussein semble parler des cruautés de ce que nous vivons aujourd'hui (dans sa première thèse sur Al Maari sa description de la chasse cannibale de l'homme par l'homme durant la famine à Bagdad au IX^e siècle est terrible).

Nous avons nous autres Arabes maintenant l'occasion offerte par l'Histoire de poser cette question qui a été décisive dans l'évolution, le progrès, la libération, les aspirations de l'homme moderne : qu'est-ce que la religion ? Dans notre histoire arabe, les intellectuels, penseurs, écrivains, artistes qui ont cherché à la poser dans la période dite Age d'Or, rationaliste et même libertaire et libertine (Maari, Ibn Roumi, Abou Nawas entre autres), ont été décimés par la première des inquisitions, celle de musulmans comme Ghazali.

L'Occident travaille cette question depuis des siècles : la Renaissance l'a reprise des Antiquités (grecque, romaine, arabe donc), le mouvement des Lumières l'a tranchée par et dans la pensée encyclopédique, le freudisme par son inscription dans la science.

Tous disent la dimension totalement et uniquement humaine, anthropologique de la religion, et ils la délestent définitivement de toute notion de divinité. Malgré le combat d'arrière-garde d'un cardinal Ratzinger (l'avant dernier pape catholique) contre Nietzsche, dans l'enceinte de l'université allemande de 1968, c'est le mot de Nietzsche qui a triomphé dans le XX^e siècle occidental repris dans le film « Tanjaoui » : « dieu est mort ».

Aujourd'hui que le pouvoir se conquiert par l'islam, en revendication tout au moins (il faudra mille enquêtes, études, recherches... pour savoir ce que pensent et désirent nos peuples arabes à majorités analphabètes et superstitieuses), c'est l'occasion pour nous de l'épreuve cruciale que ni le judaïsme ni le christianisme n'ont évité ou occulté : poser la question : qu'est-ce que la religion ? Quels nouveaux rapports dans la vie moderne entre le sacré et le sacrilège, questions que je me suis posé et cherché à filmer dans la plupart de mes films ?

Il s'agit de poser ces questions à la lumière de la pensée rationaliste des Ibn Rochd et Ibn Tofaïl au Moyen-Age, et de la littérature de Taha Hussein du milieu du dernier siècle. A la lumière des sciences modernes aussi, le freudisme à leur tête pour ce qui concerne un sujet anthropologique, psychologique. Encore un mot de Nietzsche :

« De même que la nature ne règle pas son action d'après des fins, le penseur ne devrait pas non plus régler sa pensée d'après des fins. Il ne devrait rien chercher, ne rien vouloir prouver ou réfuter, mais se contenter d'écouter, comme on écoute une musique; son impression dépendra de ce qu'il aura beaucoup ou peu écouté ».

Au Ciné Rif, avant la projection de « Tanjaoui » en octobre 2015, on a bien voulu que j'ajoute cette très brève présentation : nous sommes nous Africains très fiers de notre antiquité égyptienne, et surtout de ce que le penseur sénégalais Cheikh Anta Diop ose avancer, qu'elle serait la mère et des langues et des cultures de tout notre continent.

Bibliographie

Al Zayat, Ahmad Hassan. 1954. Alam Werther. Le Caire : Kitabi.

Freud, Sigmund. 1984. Présenté par lui-même [Selbstdarstellung]. Trad. : Fernand Cambon. Paris : Gallimard.

Hölderlin, Friedrich, cité de mémoire, traduction de Heinrich Heine, Gallimard, Paris.

Nietzsche, Friedrich. cité de mémoire, traduction française Gallimard, Paris.

Note

¹ Hölderlin cité par le personnage de Rachida dans le film « Caftan d'amour ».

Tanger, terre sacrée¹

Dieter Haller

On a longtemps associé Tanger à des forces surhumaines ou spirituelles : de l'ancien mythe d'Antaïos, le fils des dieux de la mer, Poséidon, et de la terre, Gaïa, qui vécurent et moururent à Tanger, aux poètes de la « Beat Generation » et hippies recherchant la spiritualité tout en fumant.

Les pratiques et modes de vie musulmans sont profondément ancrés à Tanger : de l'Islam traditionnel malékite aux nombreuses confréries soufies avec leurs temples, leurs marabouts et leurs zaouïas aux formes salafistes les plus extrêmes de l'Islam, que l'on trouve notamment dans le quartier Bni Makada (selon Chambost (2014), 16,6% des marocains jihadistes sont « Tanjawis »). Tanger est aujourd'hui une ville profondément musulmane, comme toutes les villes marocaines.

De plus, comme beaucoup d'autres villes marocaines, Tanger a également un passé social et spirituel juif. En 1950 par exemple, 10% de la population tangéroise était juive (Tafersiti Zarouïla 2012 : 156). Cependant, s'il est vrai que la population juive de Tanger avait un centre spirituel, la Rue des Synagogues où une douzaine de synagogues ont été découvertes (Gilson Miller 2001), elle n'a jamais vécu dans un quartier séparé appelé « le Mellah », comme c'était le cas dans les autres villes marocaines. Ils vivaient dans les mêmes quartiers que les musulmans et les chrétiens, à l'exception de la Rue Tétouan.

La troisième religion méditerranéenne, le christianisme, était également fortement présente à Tanger : presque 30% de la population tangéroise était chrétienne en 1950. Les chrétiens n'étaient pas seulement de nationalités différentes, espagnole, britannique ou italienne, mais appartenaient également à toutes les classes sociales, de l'aristocratie au prolétariat, en passant par les commerçants. En réalité, jusqu'à l'intégration de Tanger au royaume du Maroc en 1956, le statut social semble avoir été bien plus décisif dans la séparation des groupes que la religion ou l'ethnie. Les riches qu'ils soient musulmans, juifs ou chrétiens, vivaient à Marshan, tandis que les pauvres vivaient dans des quartiers tels que Bni Idder ou Jnan Kaptan (Ceballos 2009 : 233).

Tous ces faits sont largement connus. Je voudrais, quant à moi, vous montrer plus en détails une autre facette de Tanger, celle d'une place spirituelle que l'on retrouve également dans d'autres villes marocaines.

Le Maroc a été décrit comme un pays ayant un Islam spécifique – l'historien américain Edmund Burke III parle même d'un « Islam marocain » – qui se distingue des autres régimes islamiques. Le système du Makhzen (la cour composée d'agents administratifs, de dignitaires et de partisans) et la position du roi sont des facteurs décisifs pour expliquer la spécificité de l'islam marocain. Ce système du Makhzen revient fortement de nos jours dans la politique du Résident Général français Louis Hubert Lyautey. Fort de son expérience en Algérie, où la tentative d'intégration du pays à la France comme une région française à part entière échoua, il mit en place au Maroc une version française de *l'indirect rule*. Il renforça la dynastie alaouite à l'intérieur du protectorat tout en installant simultanément une structure française parallèle (Vermeren 2006 ; Burke 2014 ; Amine 2014). L'élément décisif ici est que le roi possède trois titres officiels (Burke III 2014 : 2) : Sultan (dirigeant politique), Calife et Imam (suzerain religieux). Le roi possède des pouvoirs magiques (bénédiction = *baraka*), qu'il peut transmettre à travers ses mains. L'islam populaire, l'estime qu'il accorde à la *baraka*, ses pratiques magiques, les croyances dans saints et dans les esprits, ont contribué au cours de l'histoire à consolider la monarchie marocaine. Les ethnologues français du début du XX^e siècle estimaient que cet islam populaire était un antidote contre les efforts anti-colonialistes au Maroc car pour eux l'islam populaire était hostile à tout changement et représentait une barrière contre les aspirations à la liberté. Les colonisateurs se servaient également de celui-ci pour expliquer le manque de progrès du pays et ainsi son besoin d'être colonisé par la France (Burke III 2014 : 176).

De nos jours, le roi alaouite Mohammed VI tente par différents moyens d'imposer un Islam radical issu du répertoire spécifique de l'islam marocain, basé sur la combinaison d'un pouvoir laïc et religieux, sur la *baraka*, sur des mouvements soufis et sur une institutionnalisation religieuse. En 2002, Ahmed Toufiq, un historien libéral du roi et le ministre des Habous et des affaires islamiques, lui-même membre de la confrérie soufie Boutchitchya (Daadoudi 2008 : 227) a déjà été nommé

responsable dans le domaine de l'organisation religieuse. Grâce à cela, cinquante femmes, appelées les *murschidat* (prédicatrice féminine), ont accédé aux formations de la Faculté de Théologie de Rabat, auprès de cent cinquante jeunes hommes. La formation des femmes se déroule selon les traditions des écoles de droit malikites, l'Ach'arîa et le Soufisme (Rhani / Hlaoua 2014 : 18). Une signification particulière est accordée aux soufismes : elles sont majoritairement considérées comme issues des mouvements quiétistes. Pour ces mouvements, il est approprié, d'une part, distinguer un islam non-violent aux salafistes et, d'autre part, de canaliser ou de faire disparaître la désapprobation d'une grosse partie de la population concernant l'absence de perspectives d'avenir (Burke III 2014 : 178 svv.).

Outre la relation institutionnelle spécifique entre l'Islam et la monarchie, une grande partie de la société marocaine est caractérisée par une profonde croyance au monde des êtres spirituels ou djinns (*ġnūn*) qui s'expriment à travers des pratiques et des rituels magiques. Même si ces remarques générales définissent le Maroc comme un tout, il est possible qu'il y ait un Tanger spirituel spécifique. Ceci est lié au lieu, au paysage et aux esprits. La réputation de Tanger comme lieu spirituel provient certainement de sa position géographique, non seulement entre l'Europe et l'Afrique mais aussi au carrefour, si je peux le dire ainsi, de l'ancien monde de la Méditerranée et des nouveaux mondes de l'Atlantique, et probablement entre l'Atlantique et l'Océan Indien, ou même l'Océan Pacifique, si l'on considère la localisation du plus grand port en eaux profondes du pays, Tanger Med. En plus des facteurs tels que Gaïa (la Terre) et Poséïdon (la Mer), les vents et les lumières spécifiques à Tanger portent certainement aussi un pouvoir spirituel. Cette ville a attiré des peintres venant du monde entier qui ont été charmés, tout comme Matisse dont la chambre peut être trouvée dans l'hôtel Villa de France, où j'ai tenu la conférence au cours de laquelle nous avons présenté cet article. L'hôtel honore cette beauté avec son programme « Artists in Residence », en invitant par exemple Paco Parado, dont les peintures inspirées par les lumières et les formes de Tanger peuvent être admirées dans le patio dédié au petit déjeuner.

Dans plusieurs cultures, le paysage est lié à la spiritualité et aux esprits et je vais essayer d'apporter une nouvelle lumière sur cette relation. Je

me réfère aux toutes nouvelles approches anthropologiques comme le travail d'Eduardo Kohn « How Forests Think » (2013). Mon argument est que le paysage est lié à la spiritualité d'une nouvelle manière et qu'un bon exemple de cela serait les débuts de l'urbanisation de la côte de Tanger. Quelle est donc l'approche de Kohn ?

Je commence par la citation de l'écrivain tangérois Mohamed Mrabet (Haller 2016 : 74) à propos des djinns :

« (...) les djinns existent bel et bien. Que puis-je dire d'autre ? Nous sommes les véritables djinns : autrefois, c'était différent, les gens changent. Vous parlez de fantômes et les gens se mettent à rire. Ils vous diront 'les fantômes n'existent pas, les humains sont les vrais djinns.' Mais les djinns existent vraiment en réalité ! Ils possèdent les femmes. Certaines femmes sont persécutées par les *ḡinnīyat* [djinns féminines] toute leur vie. Elles rendent leurs vies misérables. »

Les sciences occidentales qui mettent l'être humain au centre de la raison ont longtemps interprété les autres formes d'existence telles que les esprits des animaux, les paysages, les plantes et l'environnement comme des objets de la pratique humaine. Il leur donne un sens en les transformant physiquement comme dans l'agriculture ainsi qu'en leur donnant une signification symbolique, comme par exemple en appliquant un sens aux lieux tels que les bois, les déserts et les mers. Dans tous les cas, d'après les sciences occidentales, les esprits, les paysages et la nature ont été traités comme des objets destinés à être maniés par les humains et non comme agents avec leurs propres motivations ou intentions – pour ainsi dire comme des non-agents. C'est ce qui désole Mrabet : de nos jours, la plupart des gens au Maroc se mettent à rire lorsqu'on leur parle de djinns. Pour eux, les djinns, sont soit des expressions de besoins psychologiques, soit ils remplissent une fonction sociale pour les non-privilegiés, n'existent pas ontologiquement.

Cette perspective peut radicalement être contestée par les anthropologues, comme par le brésilien Eduardo Viveiros de Castro (2004). Lors de ses recherches sur les Indiens d'Amazonie, il découvrit que pour eux, humains, animaux, plantes, forces naturelles, paysages et esprits possèdent tous une personnalité propre : ils ont un fondement commun, appelé humanité. Selon eux, par exemple, le jaguar se

considère lui-même comme humain, les humains comme des esprits de la mort et les chevreuils comme des plantes. De même, les autres formes d'existence se pensent humaines : ils partagent la logique humaine. C'est grâce à cela qu'ils peuvent communiquer entre eux – et les humains parviennent à communiquer avec les animaux et les esprits à travers leurs spécialistes spirituels tels que les guérisseurs. Il appelle cette approche *le Perspectivisme*.

Eduardo Kohn, qui a étudié d'autres tribus indiennes telles que les Runa de l'Amazonie équatorienne, va plus loin (Kohn 2013). Selon les Runa, tous les êtres et tout ce que l'on appelle les formes naturelles partagent effectivement un sens de l'ego mais leur logique n'est pas humaine comme c'est le cas chez les Indiens de Viveiros de Castro. Kohn conclue donc en disant que leur logique est humaine s'ils sont humains, que leur logique est du jaguar s'ils sont jaguars et de pierre s'ils sont des pierres. Kohn ne se focalise pas uniquement sur la communication entre humains et autres êtres mais pose la question de la communication entre les non-humains. Par exemple, les forêts communiquent avec les autres forêts mais aussi avec les jaguars et les esprits. Tous les êtres peuvent posséder l'aptitude de communiquer avec les autres mais puisqu'ils agissent selon leurs propres logiques, beaucoup ne pourront jamais capturer le sens ou comprendre entièrement les autres. En d'autres termes, leurs logiques et leurs pratiques ne peuvent pas être totalement soumises à un schéma humain. Il y aura toujours une interrogation ou une demande qui pourra ne pas être comprise. Cela rejoint les idées de Mrabet qui affirme que les djinns peuvent rendre la vie misérable parce qu'il est impossible de les comprendre parfaitement. En résumé, alors que la vision du monde de Viveiros de Castro est encore anthropocentrique, Kohn cherche à développer une connaissance de la science non-anthropocentrique. On pourrait plutôt parler de science *phaenocentric*.

Cela me fait revenir à Tanger. Beaucoup de projets urbains, tels que Tanger-Ville et Tanger-Métropole initiés par S.M Mohamed VI dont le but est d'offrir à la ville du nord du Maroc un nouvel avenir prospère, ont été réalisés jusqu'à présent et le seront également dans un avenir proche. Et cela me ramène également à la côte de Merkala. La majorité des Tanjawijs qui ont grandi dans la Médina jusqu'en 2008 se

souviendront que cette côte était encore, il n'y a pas si longtemps, un lieu magique pour les garçons où nager et passer leur temps libre, pour les pêcheurs où pêcher et pour les couples amoureux à la recherche d'un endroit sûr où passer du temps ensemble. La construction d'une route côtière entre le port Tanger-Ville et Oued Lihoud a été un des projets en 2008. En faisant cela, les côtes de Merkala, Bouknadel et Mershan ont été fortement transformées.

Mais outre la nage, la pêche et l'amour, cette zone ouest du rivage de Tanger a, jusqu'à très récemment, été aussi un lieu spirituel. Par exemple, le paysage, la mer, le vent et la vue se retrouvent encore dans mon café préféré, le café Makina à Dar Baroud. Jusqu'à dernièrement, les jeunes hommes s'installaient là-bas, fumant la pipe (*sebsi*), jouant du tablâ et de la guitare. Malheureusement, avec la reconversion des remparts de la vieille ville, cet endroit est perdu à jamais. Le café Makina est un symbole de la transformation quotidienne de la spiritualité par la modernisation. Cependant, Merkala a aussi été influencée par des lieux de communication spirituelle entre les humains, les paysages et les esprits non-humains tels que les djinns ou djinniyas. Il y a beaucoup d'endroits à Tanger qui sont possédés ou habités par de tels esprits ; pour en nommer certains : *Sidi Hammou*, *Sidi Bou Qnadel*, le rocher *le poisson*, *Hadjra Maqtouin (Ras el-Môle)*, *Hajra del Bnat*, le rocher de *Lalla Rkya*, le rocher de *Moulay Abdelqader*, le tombeau de *Sidi Mimoun*. De ces lieux, *Lalla Jmila* est le plus connu, et ce n'est pas seulement le nom du lieu, un rocher spécifique avec une cave énigmatique, mais aussi le nom de l'esprit lui-même et du culte qui lui est associé. Alors que par exemple, l'impasse du rocher de Sidi Hammou est toujours à sa place initiale mais dissimulée sous le macadam de la route côtière, *Lalla Jmila* a été complètement démolie au commencement du même projet routier. La démolition correspond parfaitement à l'image qu'un modernisateur se fait de la tradition ; la croyance des esprits était déjà historiquement considérée par les colonialistes français comme une image de l'arriération (Burke III 2014 : 176 svv.) – des idées que les élites de la modernisation ont reprises.

Lorsque je menais mes recherches à Tanger de 2013 à 2014, les histoires que j'ai recueillies portaient seulement sur le Merkala d'autrefois. Tous

les amis et informateurs à qui je parlais regrettaient terriblement la disparition de cette côte tout en accueillant les changements. N'est-il pas à présent préférable de permettre au trafic de contourner les bouchons qui paralysent le centre de Tanger plutôt que de préserver un lieu qui ne servait qu'aux garçons venant nager et qu'aux femmes dérangées venant prier Lalla Jmila et d'autres esprits ? Les temps ont changé et c'est le prix à payer.

Vous pouvez imaginer maintenant que pour un anthropologue, le sujet de femmes dérangées a éveillé mon intérêt professionnel : Pourquoi les femmes de ces légendes ont plus tendance à être considérées comme folles ? Que faisaient-elles au rocher de Lalla Jmila ? Pourquoi y sont-elles tout simplement allées ? Et bien je suppose que les Tanjawi parmi les lecteurs pourraient aisément répondre à ces questions qui étaient une quête personnelle au début de mes recherches.

Il s'agissait d'un lieu où venaient de simples femmes afin d'adorer un esprit féminin, tout en priant pour obtenir un bon époux ou pour leur fertilité. Ou encore comme l'a résumé l'un de mes informateurs :

« Qui peut oublier ces groupes de femmes, jeunes femmes et jeunes filles lançant leur stridents youyous à Lalla Jmila, riant et implorant le ciel pour qu'arrive, dans les meilleurs délais le beau, gentil, et si possible riche, mari. Le bulldozer a détruit Lalla Jmila, mais Lalla Jmila est encore dans la tête des Tanjawi. »

Jetons un coup d'œil aux éléments de cette explication. Premièrement, l'un des thèmes principaux de ces récits était les femmes, simples et / ou dérangées. « Simples » signifie aussi bien pauvres et dénuées d'éducation, gardées tant des méthodes modernes de la pensée médicale que d'une éducation musulmane décente. Des femmes qui croient autant aux esprits qu'au Coran mais pas à la psychologie occidentale. Des femmes qui pratiquent la magie pour vaincre l'oppression, obtenir la *baraka* et le pouvoir. Moumen Smihi explique (2006 : 123) :

« (D)errière [l'oppression de la femme arabe] se cachent la présence et la force d'un pouvoir féminin très fort qui n'est pas décelable à un premier niveau, à cause des cloisonnements apparents, concrétisés par le voile, extérieur mais aussi intérieur. Parce qu'elle se trouve opprimée, la femme, par une sorte de force 'naturelle', arrive à renverser ce rapport et à créer un pouvoir qui échappe complètement au pouvoir patriarcal. »

La plupart de mes interlocuteurs étaient des hommes qui ont grandi dans la Médina, et aucun d'eux n'a confirmé qu'ils connaissaient personnellement l'une de ces femmes. C'était toujours des femmes qui venaient d'autres quartiers. D'autres, au contraire, déclarent qu'en 2008 des femmes continuaient d'implorer Lalla Jmila. Certains disent également que des femmes vont encore de nos jours dans d'autres lieux tels que Sidi Maimoun ou certaines zaouïas soufies. Ces femmes étaient désignées comme étant musulmanes ou comme étant juives (Ben Ami 1990 : 114 ; España 1954 : 284 sv.).

De plus, une djinniya symbolisait-elle réellement Lalla Jmila ? Les réponses à cette question sont très diverses. Une femme m'a raconté que Lalla Jmila n'était pas un esprit mais une femme réelle qui a sacrifié sa vie sur le rocher. D'autres femmes m'ont raconté qu'elle était un esprit, une djinniya. D'autres informateurs m'ont raconté que Lalla Jmila serait l'équivalent du démon féminin *Aïsha Qandisha* et que le Rocher serait l'endroit où elle vit, une thèse également soutenue par l'anthropologue Edward Westermarck (1968 : 283, 392). La plupart de mes informateurs assurent que les djinns vivent en marge du monde humain au même titre que les anthropologues ayant travaillé sur les esprits au Maroc. De même le personnage principal du film de Smihi, « Le Silence Violent » (El Chergui) se dirige vers le Rocher et invoque les « Créatures de la mer » et non l'esprit du Rocher. D'autres m'ont raconté que le Rocher ne serait qu'un lieu et que Lalla Jmila n'y serait pas directement liée. D'après eux, le Rocher peut avoir été détruit, cependant la djinniya serait toujours en vie « ailleurs ». Dans la pièce de théâtre de Ben Bouchtas « Lalla Jmila » (2004) (qui était composé à l'initiative de l'association locale des femmes), le Rocher devient finalement le symbole de l'autonomie féminine et n'est pas du tout lié à la djinniya.

Troisièmement : Pourquoi le culte a été mis en place et comment ? La plupart de mes informateurs ont confirmé que la majorité des personnes étaient des femmes jeunes ou non mariées qui se rendaient au Rocher dans le but de prier pour un bon mari ou pour la fertilité. Dans le film mentionné précédemment, « El Chergui » de Smihi, l'héroïne se rend au Rocher afin d'empêcher son mari de prendre une seconde épouse. En effet, le culte est toujours lié au bonheur de la femme et souvent à la sexualité. Un informateur m'a confié qu'il avait observé, étant enfant, de

jeunes femmes se dévêtir dans la grotte du rocher et se laver les parties génitales avec de l'eau de mer. Différentes offrandes m'ont été décrites : des bougies, du harmel (*Peganum harmala*), de la chebbah (alombre), du lait, des pétales d'oranger, un tajine au poisson (bien entendu sans sel car les djinns détestent cela), un coq blanc à sacrifier, du henna, et des sous-vêtements féminins. Lorsque l'un des jeunes hommes dans « El Chergui », qui observait l'héroïne, mangea du tajine, il devint fou. Cela coïncide avec les nombreux dires de mes informateurs : si vous mangez de la nourriture dédiée aux djinns, vous perdrez la tête ou même la vie.

L'intérêt que je porte aux endroits comme Lalla Jmila est sans aucun doute lié à la coutume des anthropologues européens (particulièrement français), pour qui les formes populaires de l'Islam, pratiques magiques, djinns et *baraka* étaient des caractéristiques de l'Islam marocain. Depuis la publication de « l'Etat ethnographique » (*The Ethnographic State*) de Burke en 2014, nous savons comment cet intérêt a été utilisé politiquement au temps du protectorat, afin de présenter le pays comme étant arriéré et de ce fait colonisable par la France qui représentait à elle-seule le progrès et la modernité. Ainsi, aux yeux des modernisateurs (aussi bien les nationalistes du XX^e siècle que les technocrates du nouveau millénaire), les cultes tels que Lalla Jmila devaient disparaître avec le progrès, l'éducation et la richesse. La théorie de la modernisation a cependant prouvé qu'elle était fautive : premièrement, les cultes locaux ou indigènes ont souvent survécu au lieu de disparaître. Les chercheurs universitaires, les écrivains et les artistes gardant un grand intérêt à la pérennité des cultes en sont la raison, comme Zoubir Ben Bouchta le fait dans son rôle dans « Lalla Jmila ». Deuxièmement, en temps ordinaire, les cultes ne disparaissent pas complètement et prennent une nouvelle forme (tels que les démons africains qui ont été intégrés à l'Islam marocain en tant que djinns spécifiques). Puis troisièmement, ils sont souvent transformés en biens marchands comme la musique soufie lors des festivals. Enfin, l'évolution présentée par les modernisateurs, n'est pas aussi bénéfique qu'il ne paraît : elle est liée au pouvoir politique et aux intérêts économiques. Par conséquent, c'est souvent la violence qui change les cultes et les croyances.

Lalla Jmila est toujours ancrée dans l'esprit des Tanjawijs, comme le dirait probablement Mrabet. Pour formuler les choses différemment :

est-ce que Lalla Jmila est vraiment une djinniya d'après les informations qui m'ont été fournies? Et si tel était le cas : est-ce que les djinns et les djinniyas existent en dehors du royaume des hommes ? Sont-ils des êtres ontologiques ? Où les trouve-t-on ? En quoi sont-ils liés aux paysages ? La pensée occidentale répondrait que les djinns n'existent pas en tant qu'êtres propres. Ce sont (d'après les plaisanteries des Marocains d'aujourd'hui citées par Mrabet) des créations humaines pour externaliser les problèmes émotionnels et leur donner forme, ou pour remplir certaines fonctions sociales. S'ils sont décrits dans le Coran comme des êtres réels ayant existé, c'est parce que le Coran a été écrit par des humains, malgré les prétentions de l'Islam qui stipule qu'il vient directement de dieu.

Dans le Coran, comme nous le savons tous, les djinns et djinniyas sont considérés comme des êtres ontologiques. Ils ont été créés par dieu et ont, tout comme les êtres humains, certains devoirs, à savoir prier dieu, et agissent de leur propre fait. Ils sont monothéistes ou païens, peuvent se marier et se reproduire.

Avant tout, en tant qu'anthropologue, je n'ai aucun intérêt à subsumer les façons de vivre et de penser au niveau local aux normes et explications académiques occidentales, ni aux textes religieux en tant que tels. Je suis plutôt intéressé par ce que font les humains en pratique. Il est pour moi plus intéressant de voir comment les habitants de la région se conduisent vis-à-vis du djinn au lieu de voir ce qu'ils devraient faire selon la science occidentale ou les textes coraniques. Quelles sont les coutumes locales avec les djinns ?

La croyance aux djinns au Maroc est plus répandue que dans n'importe quelle autre culture islamique. Les croyances ne peuvent pas être réduites à leur lien avec l'Islam, mais aussi à leur culture et leurs influences culturelles préislamiques venant d'ailleurs.

La djinniya Aïsha Qandisha est très certainement une fusion des influences subsahariennes, préislamiques et islamiques. Mais, contrairement aux chercheurs occidentaux et marocains, les origines d'Aïsha Qandisha ne sont ni importantes ni pertinentes pour la plupart des locaux. Ce qui importe aux locaux est qu'elle existe comme être ontologique, qu'elle agit et ce, selon sa propre logique. Comme la

plupart des djinns, elle peut posséder et frapper les humains, c'est pourquoi il faut à tout prix éviter les contacts entre les hommes et les djinns. Cependant s'ils devaient se produire, il existe dans la pratique locale deux moyens distincts de traiter une possession, l'Islam malikite traditionnel déléguant cela aux fkihs (les prêcheurs du Coran). Comme les prêtres catholiques et les académiciens modernes, les fkihs se risquent à exorciser les esprits.

L'autre moyen, pratiqué par les confréries soufies et en particulier une branche des Hamadcha, est d'essayer de réconcilier l'esprit possesseur et le possédé pour ensuite s'en accommoder. En effet, puisque les esprits possèdent et frappent selon leurs propres logiques et non selon la logique humaine, il serait possible de communiquer avec elle mais pas de la comprendre totalement. Par conséquent, pour les Hamadcha, elle n'est pas semblable aux esprits de Viveiros de Castros mais plutôt aux esprits décrits par Kohn. Ce qui pourrait expliquer pourquoi je considère la pensée de Kohn plus proche de celle des soufies que de la pensée occidentale. Les démons de la foi chrétienne sont malfaisants et dirigent leurs actes contre les humains alors que les djinns sont totalement indifférents ou égoïstes. La littérature anthropologique a également connaissance d'êtres similaires tels que les Trickster dans les cultures indiennes d'Amérique du Nord. Si ces êtres blessent les humains ce n'est pas parce qu'ils sont mauvais en soi mais parce qu'ils agissent selon leur propre logique différente de la logique humaine – et suivant cette logique, les humains n'ont aucun intérêt.

Le monde est plein d'esprits. Dans presque toutes les cultures, la croyance aux esprits est si commune qu'on pourrait dire que le rationalisme séculaire occidental est une exception, et je suis tenté de définir ce manque de foi comme un signe de la pathologie de la pensée occidentale. Mais le monde des esprits est en danger et est attaqué par deux facteurs à Tanger. Le premier est la modernisation séculaire avec l'importance du rationalisme et du progrès social et technologique. Le second facteur est la modernisation religieuse dont les mouvements tentent de « nettoyer » par exemple les formes vivantes de religiosité au profit de formes plus pures, plus fondamentales et plus littérales. A Tanger, les djinns sont autant les victimes de projets de modernisations tels que Tanger-Métropole, que des versions wahhabites et salafistes de

l'islam. Pour les deux, les femmes dérangées de Lalla Jmila ou la confrérie des Soufis qui s'occupent des esprits sont soit anachroniques, soit l'expression d'un niveau d'éducation très faible ou simplement le symbole d'une fausse foi.

Tout comme le café Makina et Lalla Jmila, la plupart des lieux spirituels situés le long des côtes de Tanger ont été détruits sans aucune clameur ou quelque protestation publique du maire, ou sans consultation de spécialistes religieux et spirituels, comme c'était le cas au Sénégal ou en Islande (où des commissaires et guérisseurs spéciaux sont consultés avant la construction de maisons ou de routes) car des êtres spirituels tels que des fées pourraient y vivre.

Cependant si les djinns existent, comme la plupart des Tanjawijs le croient (et presque 90% de la population mondiale qui croient également à des êtres semblables aux djinns à travers le monde) : Comment sont-ils touchés par la modernisation ? Mes recherches montrent que, pour beaucoup à Tanger, ils sont vivants et toujours actifs. Les djinns sont toujours présents à Tanger. Avec leur culte d'Aïsha Qandisha, la *Zaouia de los Hamadsa* n'est qu'un des différents lieux spirituels, un autre sanctuaire de Sidi Maimoun. Ceux étant possédés ou ayant été frappés par les djinns se rassemblent ici le vendredi ou le samedi. Mrabet (Haller 2016) se serait donc trompé lorsqu'il déclara dans un autre passage de l'interview mentionnée ci-dessus :

« Il y a certes des esprits, mais ils sont maintenant tous en fuite. Ils se sont enfuis en France, en Espagne et en Allemagne. Ils ont suivi les Marocains. Les esprits se sont déplacés vers l'Europe. »

Cependant, Mrabet n'a probablement pas entièrement tort : quelques djinns ont quitté le Maroc et ont voyagé avec les migrants en Europe. Comme beaucoup le supposent, les djinns rendent fous les migrants marocains puisque en effet, l'Europe fait rêver beaucoup d'entre eux en leur promettant un épanouissement personnel, une vie meilleure et une individualisation alors qu'elle maintient en réalité la « misère des banlieues » de Molenbeek, Aubervilliers ou Düsseldorf où ils sont privés de tout cela. Comme les Européens, ils deviennent esclaves de leurs propres envies et sont soumis à la transformation de leur personnalité qui mène à une confiance en soi-même excessive typique aux occidentaux. Alors que les Européens, qui ne répondent pas à leurs

propres attentes, sont touchés par les esprits de la solitude et de l'alcool, les Marocains marginaux d'Europe entendent de nouveau les voix des djinns (Zillinger 2013). Ils leur soufflent :

« vous cachez notre existence, vous ne nous représentez plus, ce qui fait de vous autant des victimes du conformisme européen que [de] l'islam rationalisé des salafistes. »

Bibliographie

- Amine, Larbi. 2014. Edmund Burke III : Le concept « Islam marocain » est l'invention d'ethnologues français entre 1900 et 1925. Lemag.ma, 22/10/2014. http://www.lemag.ma/Edmund-Burke-III-Le-concept-Islam-marocain-est-l-invention-d-ethnologues-francais-entre-1900-et-1925_a86632.html, consulté le 22/08/2015.
- Ben Bouchta, Zoubir. 2007. Lalla J'mila. Tanger : International Centre for Performance Studies.
- Ben-Ami, Issachar. 1990. Culte des saints et pèlerinages judéo-musulmans au Maroc. Paris : Maisonneuve et Larose.
- Burke III, Edmund. 2014. The Ethnographic State : France and the Invention of Moroccan Islam. Oakland : University of California Press.
- Ceballos Lopéz, Leopoldo. 2009. Historia de Tanger : Memoria de la ciudad internacional. Córdoba : Editorial Almuzara.
- Chambost, Pauline. 2014. D'où sont originaires les jihadistes marocains ? TELQUEL.ma, 02/12/2014. http://telquel.ma/2014/12/02/dou-originares-les-jihadistes-marocains_1424924, consulté le 02/12/2014.
- Daadoudi, Mohamed. 2008. Rituals of power and the Islamist challenge : Maintaining the Makhzen in Morocco. Thèse de troisième cycle en philosophie. Norman : The University of Oklahoma.
- España, Alberto. 1954. La Pequeña historia de Tánger : Recuerdos, impresiones y anécdotas de una gran ciudad. Tanger : Distribuciones Ibérica.
- Gilson Miller, Susan. 2001. Apportioning Sacred Space in a Moroccan City : the case of Tangier, 1860-1912. *City & Society* 13(1), pp. 57-83.
- Haller, Dieter. 2016. Tanger : der Hafen, die Geister, die Lust. Eine Ethnographie. Bielefeld : Transcript.
- Kohn, Eduardo. 2013. How forests think : Toward an anthropology beyond the human. Berkeley : University of California Press.
- Rhani, Zakaria / Aziz Hlaoua. 2014. Soufisme et culte des saints au Maroc. In Brigitte Maréchal / Felice Dassetto (éds.), Hamadcha du Maroc : Rituels musicaux, mystiques et de possession. Louvain : Presses Universitaires de Louvain, pp. 18-31.
- Smihi, Moumen. 2006. Ecrire sur le cinéma : Idées clandestines I. Tanger : Slaïki Frères.

Tafersiti Zarouila, Rachid. 2012. *Tanger : Réalités: d'un Mythe ... Le mythe résiste*. Tanger : Zarouila.

Vermeren, Pierre. 2006. Lyautey, le « Marocain ». *Le Journal Online*, 15/05/2006. <http://ldh-toulon.net/Lyautey-le-Marocain-par-Pierre.html>, consulté le 22/08/2015.

Viveiros de Castro, Eduardo. 2004. *Exchanging Perspectives : The Transformation of Objects into Subjects in Amerindian Ontologies*. *Common Knowledge* 10(3), pp. 463-484.

Westermarck, Edward. 1968. *Ritual and Belief in Morocco*. New Hyde Park : University Books.

Zillinger, Martin. 2013. *Die Trance, das Blut, die Kamera : Trance-Medien und Neue Medien im marokkanischen Sufismus*. Bielefeld : transcript.

Zuber, Helene. 2006. *Die stille Revolution*. In *Der Spiegel* (2), pp. 107-109. <http://www.spiegel.de/spiegel/print/d-45280059.html>, consulté le 15/05/2015.

Note

¹ Texte traduit par l'équipe du Romanisches Seminar, Ruhr-Universität Bochum : Jürgen Niemeyer, Bénicia Bizenga, Lyliane Dinh, Scott Dupont, Audrey Hocheder, Elodie Léonard, Martine Komono, Sophie Pembele.

Le passé et le présent de Tanger vus d'ici et d'ailleurs

Mimoun Hillali

Introduction

Tanger est une ville que se disputent la légende et l'histoire, la romance et la réalité. Même le passé et le présent s'y mêlent, et présentent des bilans hétéroclites, censés qualifier la ville pour accéder au statut de métropole à l'avenir. Cité des écrits retentissants et des cris étouffés, Tanger était, et demeure encore, une destination attractive pour les uns et répulsive pour les autres. Dans tous les cas, elle ne laisse personne indifférent. Calme et effervescente à la fois, la ville du détroit séduit les passionnés des récits fabuleux et désillusionne les migrants en quête d'une vie meilleure. En conséquence, des écrits courtisans côtoient des récits peu flatteurs. Nombreux sont les voyageurs, en quête de sensations fortes, qui y viennent dans l'espoir de discerner les mystères d'une cité envoûtante ou d'y rechercher le filon fantastique qui mènerait à la célébrité. Après tout, n'est-ce pas là la fonction première du tourisme : nourrir l'imaginaire ?

Jadis point de départ et d'arrivée de conquérants et d'aventuriers, Tanger est aujourd'hui le point de convergence de nombreux mouvements de populations (tourisme d'agrément, migration économique, exode rural...). Tête de pont entre deux continents et deux mers, la ville était, et est toujours connue pour sa position de carrefour où se croisent de nombreux flux terrestres et maritimes. Au fil du temps, la cité du détroit a fini par se forger une réputation mythique de ville cosmopolite. Espace citadin, propice aux transitions manquées et aux rencontres réussies, Tanger incarne une destination de rêve pour les artistes et les écrivains. Elle attire même les utopistes à la recherche de spiritualité enivrante ou d'inspiration fertile. À côté de ce beau monde inoffensif, du moins en apparence, nombre d'entrepreneurs et d'affairistes, scrupuleux et véreux confondus, sont constamment à l'assaut de fortunes qui fascinent par leur côté alléchant.

D'un autre côté, la perle du détroit, comme la surnomment avec fierté les Tangérois, constitue un refuge paisible pour les petites gens qui, eux, rêvent tout simplement de vivre dans la dignité à l'abri des regards des parvenus qui aiment à s'afficher pour épater. C'est aussi un point de chute pour de nombreux déracinés leurrés par des espoirs chimériques. Ces oubliés du pouvoir ou victimes du sort aspirent à une vie normale qui échappe aux verdicts des sentences apprêtées ou des jugements rapides. Mais ces vies marginales, entre dociles et rebelles, semblent déranger les projets des ambitions légitimes et les visées des arrivismes hardis. Alors, à force d'évoluer en cercles richement fermés, certaines actions et entreprises s'emploient à élargir les poches de pauvreté, futur terreau des extrémismes qui se manifestent avec ou sans violence.

Après des décennies de vie excentrée, à cause d'une prospérité artificielle, l'économie tangéroise chute en 1956, suite à la perte de son statut international et de son credo financier. À l'aube de l'indépendance, elle s'ouvre et ouvre à un exode rural soutenu son espace urbain, autrefois réservé à une élite cosmopolite en majorité étrangère. Rapidement, la ville se métamorphose au point de se méconnaître. Défigurée par l'explosion d'un habitat périurbain précaire, ruralisant selon les nostalgiques de la période internationale, victime de son passé au cosmopolitisme aliénant, aux dires des nationalistes, la ville, naguère haut lieu du nationalisme intellectuel, est sujette à des critiques inconditionnelles ou plutôt conditionnées. C'est que Tanger, ville aux multiples facettes, se présente sous différents angles et permet à chacun d'y percevoir tout juste ce qu'il a envie de voir.

Si Tanger m'était contée...

Grâce à sa situation privilégiée, de porte terrestre et maritime du Maroc, Tanger demeure fidèle à sa réputation de ville attractive. Erigée à la croisée des routes intercontinentales entre l'Afrique et l'Europe, riveraine d'une « autoroute » maritime notoire, le détroit de Gibraltar, qui relie l'Atlantique à la Méditerranée, Tanger veille sur les mobilités de tout genre. Ville portuaire de renommée, sa réputation¹ a longtemps dépassé celle du Maroc, à cause ou grâce à son histoire mouvementée.

Conquise et libérée, prise et reprise, elle a même connu, en 429, un bref passage des Vandales sans guerre ni occupation ! Pour l'anecdote, une anecdote qui en dit long sur les relations Nord-Sud, en 1661, la princesse portugaise, Catherine de Bragança, épousa le roi d'Angleterre et Tanger fut offerte, en dot, à la couronne britannique.

Mais de son passé glorieux, exceptionnellement riche, les observateurs et voyageurs de passage ne retiennent que sa période internationale (1923-1956). Il est vrai qu'au plan géopolitique, ce fameux « tiers de siècle », à la fois insolite et célèbre, avait diffusé partout dans le monde l'image d'une ville ouverte, tolérante et libérale, à une époque où les idéologies expansionnistes avaient vidé la notion de bon voisinage en Europe de son essence pacifique et de son sens altruiste. Preuve s'il en est que la ville du détroit a été mondialisée avant l'heure. Car les frères ennemis, venus d'Europe et d'ailleurs, ont réappris, une fois installés à Tanger, à vivre ou plutôt à revivre en harmonie, profitant d'une accalmie circonstanciée de tolérance et de paix. Ils y découvrent les bienfaits de la cohabitation, malgré l'existence latente d'un espionnage à la fois toléré et réfuté. Une pratique qui sème le doute mais qui chérit aussi l'anonymat.

Pour mieux comprendre, revisitons rapidement l'histoire de la ville à la manière des visites expéditives que proposent certains guides tangérois en charge du tourisme. Tout a commencé à la fin du XVIII^e siècle lorsque le sultan Mohammed ben Abdallah (1757-1790) a décidé de regrouper à Tanger les consuls étrangers, jusque-là éparpillés dans les grandes villes du Maroc. Ce qui fait dire à un grand connaisseur de la ville :

« Le XIX^e siècle, qui vit l'apogée de l'expansion extra-européenne des puissances, vit par la même occasion la rapide ascension de Tanger. Aussi, cette ville s'occidentalisa de très bonne heure. Avant tout protectorat et toute sphère d'influence, elle devenait la seule porte de l'empire chérifien ouverte sur l'Europe, choisie par les nations comme base de leurs actions dans le Maghreb. Ce port devint le siège de leur rayonnement politique en même temps que le centre de pénétration commerciale voyant s'établir dans ce dessein légations et comptoirs »
(De Nesry 1956).

Mais déjà en 1856, sur les 1497 étrangers installés au Maroc, 965, soit 64,5%, ont choisi de vivre à Tanger. Rattrapée par l'histoire, à la signature du traité de protectorat en 1912, Tanger continue à faire l'objet d'une lutte d'influence, sourde mais acharnée, entre les mêmes prétendants : France, Angleterre, Espagne, Allemagne... Finalement, le salut de ces antagonistes est venu des montagnes du Rif. Face au danger matérialisé par la guerre du Rif (1921-1926), les frères ennemis optent pour le moindre mal et octroient à la ville, en 1923, un statut international unique en son genre. Gérée de manière collégiale, la nouvelle zone « mondialisée » tourne le dos au Maroc et devient une enclave internationale dans un Rif sous domination espagnole, devenu lui-même enclave dans un Maghreb occupé par la France. La ville s'ouvre alors sur le monde occidental, 36 ans durant, avant de redevenir marocaine en 1956.

Avec une belle médina, un style architectural hybride et une touche socioéconomique occidentale, elle offre au tourisme un cadre où l'exotisme a quelque chose d'attrayant et de rassurant à la fois. Autrefois espace traditionnel fermé, côté rue, et ouvert, côté cour, l'histoire a voulu que ce noyau urbain où règne pudeur et tradition soit exposé aux regards « impudiques » de la mixité internationale. Ayant porté très tôt le flambeau de la modernité, une modernité aux couleurs coloniales, la ville du détroit, pionnière dans tous les domaines, a bouleversé les habitudes et croyances en s'ouvrant à l'Occident, et en ouvrant une nouvelle page dans l'histoire urbaine du Maroc. Et malgré l'opposition d'une majorité de Marocains à cette occidentalisation de fait, une minorité enviait Tanger et rêvait de voir s'étendre son modèle à l'ensemble du Maroc. D'ailleurs, une grande partie des survivants de cette époque s'en souvient avec nostalgie.

Réalité des mythes fondateurs de Tanger cosmopolite

Malgré l'aspect colonial des faits, Tanger a eu la primauté de la modernité et du cosmopolitisme introduits au Maroc, à une époque (milieu du XIX^e siècle) où la présence des étrangers sur le territoire marocain, notamment les Européens, était intolérable ou du moins très mal vue. Au cours de son évolution à la fois rapide et précoce, Tanger a été la première ville du royaume à recevoir des équipements

modernes (assainissement, électricité, automobile, poste et téléphone...), avant que le protectorat n'en ait permis l'extension, souvent très timide, au reste du Maroc, en privilégiant la partie nord-ouest (cf. le Maroc utile cher à Lyautey). Il faut aussi rappeler, pour souligner l'importance de cette ouverture en avance sur son temps, que les légations et les consulats étrangers, tout comme les représentations commerciales, ont essaimé à l'intérieur de la médina (300 Européens en 1834). Mais le développement urbain extra-muros n'a commencé à déborder l'enceinte médinoise qu'au début du XX^e siècle. C'est dire que Tanger a évolué au gré des facteurs exogènes, dont l'empreinte perdure encore de nos jours et semble produire périodiquement des effets rétroactifs spontanés ou provoqués. À présent, le temps des nostalgies s'estompe peu à peu, faisant émerger des actions notables dans certains domaines et des réactions regrettables dans d'autres.

Durant la période du protectorat (1912-1956), Tanger a fait preuve d'ouverture à une époque où le protectionnisme primait partout. L'entrepreneur honnête ne pouvait rien faire sans l'appui discret du gentleman dont la fortune était bâtie sur des fonds impalpables. Mais ce précurseur enclin au gain facile ne pouvait, lui non plus, entreprendre quoi que ce soit sans la bénédiction du promoteur probe qui se refuse pourtant à tout compromis ! Et c'est grâce à cette magie propre à Tanger que la majorité de ces acteurs y a trouvé son compte, et, par-dessus tout, des comptes bien approvisionnés et une douce manière de vivre. Il faut dire que les malheurs de l'Europe (effets de la crise de 1929, guerre civile en Espagne en 1936, Seconde Guerre mondiale 1940-1945) ont fait de la zone internationale de Tanger une destination sûre et neutre pour les personnes, les capitaux et les biens précieux. Et de l'autochtone tangérois ou « tangérisé », un gentil « indigène », dont le statut oscillait entre subordonné reconnu et colonisé ignoré. « Du moment que le statut colonial c'est pour le colonisé le Paradis terrestre, quel colonisateur ne voudrait être colonisé ? »² Est-ce pour cette raison que la colonie de Tanger a toujours subi localement et alternativement la domination du plus fort ?

Par la suite, la ville s'est métamorphosée et s'est construite une réputation bien faite, ou surfaite, de cité prospère ; l'épanouissement du négoce prend son envol après 1945, dans un contexte

paradoxalement rassurant mais aléatoire à cause de la Guerre froide naissante. Entre-temps, les capitaux étrangers, notamment l'or, ont afflué en masse à la recherche d'un refuge sûr ou d'un moment de transition avant de s'envoler vers d'autres destinations jugées plus rentables.

« Les transactions sont orales et les cours se déterminent dans les cafés et les terrasses du petit Socco. La ville participe à cette honnêteté puisque jusqu'à la fin du statut, les lingots d'or sont transportés d'une banque à l'autre sur des brouettes à travers la foule du Socco, sans que jamais un vol ne soit à déplorer » (Bonjean 1967 : 31).

Le mouvement de l'or à Tanger, après la Seconde Guerre mondiale, illustre clairement ce constat, malgré la très courte durée de cette légendaire magnificence.

Mouvement de l'or à Tanger entre 1947 et 1956 (en kilogrammes)

Années	Entrées	Sorties	Stocks
1947-1948	7.204	2.187	5.017
1949	15.010	8.695	11.332
1950	28.395	8.065	31.662
1951	24.212	6.420	49.454
1952	7.971	7.319	50.106
1953	15.319	13.035	52.390
1954	252	11.868	40.774
1955	32	10.143	30.663
1956	129	24.412	700

Source : Bonjean (1967 : 35).

Pour mieux comprendre les données figurant sur ce tableau, il est nécessaire de rappeler certains faits. La création de l'entrepôt des métaux précieux et des pierres précieuses permettant à l'or de circuler librement entre Tanger et le reste du monde ne date que d'octobre 1947.³ Brusquement,

« [c]ette animation tombe rapidement à partir de 1953, avec la baisse mondiale du cours de l'or, liée au refus des Etats-Unis d'augmenter le métal, à l'amélioration des économies des grands pays occidentaux... et à l'apparition des lingots russes... » (Bonjean 1967 : 34).

À cela s'ajoute l'activisme des nationalistes marocains luttant pour l'indépendance au début des années 1950. Dans une ville, où toutes les nationalités et toutes les devises circulent en liberté, le tourisme a tous les atouts pour s'épanouir. Visites de famille, tourisme d'affaires et facilités de change ont fait de Tanger, entre 1946 et 1952, un haut lieu de tourisme et d'affaires.

Durant la première moitié du XX^e siècle, la ville a, sur le plan économique, joué le rôle de coffre-fort mondial. Sans plus. L'importance des mouvements de capitaux et l'épanouissement du secteur des services, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, ont permis la constitution d'une richesse fabuleuse et d'une classe aisée dépensière. Devenu refuge des capitaux dans une ville-refuge, le foncier va commander au destin urbain de Tanger. Son statut économique, financier et fiscal (1925-1956), très avantageux à tous égards, a donné naissance à une économie artificielle basée sur la spéculation, et où seuls le foncier et l'immobilier ont pu avoir un enracinement économique et physique « tangérois ». Et c'est la ruée vers un paradis artificiel nommé Tanger.

« À la veille de l'indépendance du Maroc, Tanger est devenue une ville de plus de 150.000 habitants environ, par le fait de sa prospérité mais aussi par celui du phénomène général de l'augmentation démographique rapide de la population marocaine. Celle-ci est estimée pour la zone internationale à 95.000 Musulmans et 15.000 Israélites. Les étrangers représentent plus du tiers de cette population, avec 40.000 personnes environ se répartissant comme suit : 30.000 Espagnols, 7.000 Français, 2.500 Italiens, 1.300 Anglais, 600 Portugais, 600 Belges, 300 Américains et 200 Hollandais » (Bonjean 1967 : 39).

À l'indépendance, Tanger subit le contrecoup d'un reflux financier massif causé par l'exode des personnes aisées et des biens. En conséquence, le pouvoir d'achat et son corollaire, la consommation, baissent notablement, entraînant dans leur chute une activité

commerciale jusque-là florissante. La ville s'épanouit durant la deuxième moitié du XX^e siècle.

Il faut rappeler que la croissance urbaine y est passée par trois phases dans le temps et dans l'espace : cohabitation des styles (XIX^e siècle), juxtaposition des quartiers entre 1912 et 1956 et éclatement, après l'indépendance. À Tanger, l'immobilier, animé par l'argent facile, a toujours joué un rôle primordial et il est, par voie de conséquence, le premier secteur à souffrir dès l'amorce d'une crise nationale ou internationale.

Pourcentage d'étrangers en 1960 et taux d'accroissement annuel entre 1960 et 1971

Quartiers du centre	Population étrangère %	Croissance 1960-1971
Médina	20,9	- 0,3% / an
Centre Socco	75,7	- 2,7% / an
Ville moderne	43,0	0,3% / an
Hasnona	27,0	1,8% / an
Emsallah	29,0	0,4% / an
San Francisco	63,0	0,6% / an
Plage	50,4	- 0,7% / an
Dradeb	4,6	2,3% / an
Marshan	19,0	2,9% / an
Périphérie	13,6	5,0% / an

Source : Martin-Hillali (1987 : 30).

Tanger la privilégiée, Tanger la victime !

Après 1956, Tanger entre dans une période de crise et souffre des conséquences d'un passé colonial particulier et d'une nouvelle politique dont la boussole peine à indiquer le nord. Le retrait de l'administration internationale et le départ brusque des populations et des capitaux étrangers vont bouleverser la donne. Et c'est la crise. Les années 1960 ont vu naître une série de mesures d'urgence (charte

royale 1957, zone franche commerciale 1964, zone d'aménagement touristique prioritaire 1965, zone industrielle 1967...) pour juguler ladite crise. Le lancement de ces actions de grande envergure n'a pas produit les effets escomptés pour diverses raisons : insuffisance de fonds, manque d'infrastructures de base, besoin de cadres compétents... Plus grave, l'image de « ville riche » a survécu à la défunte période internationale et a retenti au-delà de son aire de rayonnement habituel. Paradoxalement, à la diminution de la fortune de la ville répond un afflux de migrants attirés par les lumières miroitantes de la ville. Ce chassé-croisé, constitué de biens et de personnes, reflète le paradoxe d'une ville autrefois riche et d'un arrière-pays pauvre et répulsif.

À partir de 2000, Tanger et le Nord du Maroc ont commencé à remonter la pente, grâce à la nouvelle politique du roi Mohamed VI. De nouveau, la boussole étatique, longtemps démagnétisée, se remet à indiquer le Nord. Les activités socioéconomiques se réorganisent selon les critères d'un développement régional prometteur, en faisant une grande place aux équipements structurants de l'espace et aux grands chantiers (cas de Tanger Med). Tanger et sa région s'éveillent et éveillent l'appétit des investisseurs et promoteurs nationaux et étrangers (cf. l'usine Renault). Et parallèlement aux affaires, nombreux sont ceux qui viennent ou reviennent (écrivains, artistes, retraités...) y résider pour tenter de revivre, ne serait-ce que dans leurs têtes, le mythe des années folles de Tanger.

La fièvre spéculative qui s'est emparée du secteur de l'immobilier au début des années 2000, n'a pas épargné le patrimoine bâti hérité de la période du protectorat, ni d'ailleurs les anciennes demeures (cf. villas coloniales) de la période internationale. En plus de la construction de terrains restés jusque-là nus, la ville s'est densifiée de l'intérieur au détriment des espaces verts et publics. La disponibilité de liquidités importantes (cf. argent facile) et la rareté de perspectives d'investissement hors immobilier ont rendu prohibitifs les prix des terrains et des logements dans le centre-ville et sur le front de mer. C'est ce qui explique, bien qu'en partie seulement, que la périphérie sud de la ville a connu et connaît toujours un essaimage urbain impressionnant. Du fait que ces transformations importantes n'ont pas

été accompagnées d'équipements structurants de l'espace et d'infrastructures de base, la précarité et l'anarchie ont fini par prendre le dessus, rendant toute « planification de rattrapage » sinon impossible, du moins coûteuse. Destinée à être métropole, la ville tente aujourd'hui de mettre les bouchées doubles pour être à la hauteur des exigences du XXI^e siècle.

Population légale des grandes villes du Maroc 2004 et 2014

Villes	Recensement	Recensement			TAAM*
	2004	2014		2014/2004	
	Population	Marocains	Etrangers		Population
Casablanca	3.032.116	3.335.481	24.337	3.359.818	1,03 %
Fès	950.240	1.108.557	3.515	1.112.072	1,59 %
Tanger	687.667	924.807	5.145	947.952	3,26 %
Marrakech	826.634	922.758	6.092	928.850	1,17 %
Salé	760.186	888.087	2.316	890.403	1,59 %
Meknès	538.343	630.887	1.192	632.079	1,62 %
Rabat	625.336	564.936	12.891	577.827	- 0,79 %

* Taux d'accroissement annuel moyen.

Source : Haut Commissariat au Plan 2014.

Fidèle à son image de cité renommée, Tanger a enregistré entre 2004 et 2014, le plus important taux d'accroissement urbain annuel de tout le Maroc. Devenue un immense chantier permanent, la ville fait sa mue. Il y a apparemment trois manières d'intervenir dans l'espace urbain ancien, connues des architectes et des urbanistes par les trois « R » de l'urbanisme : restauration, réhabilitation et rénovation.

La restauration est une opération très délicate et sensible. Elle nécessite l'intervention d'experts, de spécialistes, d'artistes et d'artisans spécialisés dans la sauvegarde, capables de restituer dans sa forme et configuration originelles un monument historique. Cette opération concerne les remparts qui surplombent le port de Tanger et la partie nord-est de la kasbah. L'opération consiste à remettre en l'état les bâtiments anciens, si possible sans modification, ou en reconstituant, à

partir du modèle ancien, une copie conforme à l'original. Cette démarche vise en premier lieu à sauvegarder l'existant en le consolidant, et à opérer, en cas de besoin extrême, le minimum de modifications « acceptables » sans porter atteinte à l'esprit artistique et historique de l'œuvre.

La réhabilitation, quant à elle, est une opération indispensable pour assurer la continuité et la fonctionnalité d'un monument ou d'une construction de valeur patrimoniale particulière. Plus souple, elle se veut une action de sauvegarde utile. Une vingtaine de demeures cossues et de riads de la médina et de la kasbah, ont subi des transformations adaptées pour servir de maisons d'hôtes ou de restaurants classés. En 2015, on dénombre onze maisons d'hôtes dans la médina et neuf dans la kasbah, sur les 26 unités que compte la ville de Tanger, sans parler des restaurants, allant de la cuisine gastronomique à la gargote populaire, qui essaient dans les ruelles et impasses de cet espace historique.

La rénovation, appelée aussi « opération bulldozer », concerne les constructions d'un intérêt historique faible ou sans touche artistique. Elle concerne les bâtiments situés dans l'enceinte du port et les balnéaires de la baie de Tanger. Il faut dire que les amoureux des œuvres du passé voient dans toute chose ancienne un legs à protéger. Et c'est à ce niveau que la création d'un organisme spécialisé, sorte d'observatoire du patrimoine historique et culturel, s'avère nécessaire. D'ailleurs, un centre d'interprétariat du patrimoine de la médina, lancé en 2013 pour un montant de six millions de dirhams, est à même de revaloriser l'héritage médinois de Tanger.

Conclusion

À propos de Tanger ! Il n'y a pas une seule ville, mais des Tanger pour qui sait voir. La physionomie et la configuration des quartiers, tout comme la toponymie et l'odonymie des différents tissus urbains et périurbains, ne rendent pas compte seulement d'entités multiples et différentes, mais elles racontent aussi l'histoire d'une ville condensée par ci et éclatée par là. Une ville qui s'est développée à la manière d'un immense puzzle, malgré les aspérités peu favorables de la topographie.

Au fil du temps, l'enchaînement des constructions a fini par créer un enchevêtrement urbain où l'anarchie le dispute à la planification. Ce mélange de styles, de conceptions et de formes, a donné lieu à l'émergence d'une ville au contour socioculturel et économique insaisissable. Cela fait que les visiteurs étrangers, dopés par les récits d'une littérature qui mêle poésie et sensualité, y viennent déjà saoulés par des représentations idéalisées. Certes les temps ont changé et ont fait subir à la ville des modifications profondes, mais sans toutefois entamer son image de ville illustre. L'image exotique mise en avant par l'orientalisme de Delacroix ou de Matisse et l'imaginaire véhiculé par des productions littéraires fabuleuses, aux récits extravagants, incitent à se mettre avec ou sans lucidité en quête de sensations fortes. Nombreux sont ceux qui se laissent bercer par les bienveillances du particularisme citadin tangérois. D'autres se font piéger par les mirages d'une légende où labeur et désœuvrement s'entrelacent dans un élan d'amour impossible béni par le refus de l'effort purement matériel.

La politique des grands chantiers et des investissements socioéconomiques de grande envergure (autoroutes, zones industrielles, parcs éoliens, aménagements portuaires, ligne à grande vitesse...) redonne confiance au Tangérois, au citoyen du Nord... et au-delà au Marocain où qu'il soit. Elle permet de renouer avec le développement, de créer des opportunités d'investissement et générer des emplois notamment dans le tourisme, l'immobilier, l'industrie et les services, dans une ville qui s'apprête à franchir le seuil du million d'habitants dans un avenir proche. Aujourd'hui, ces secteurs dynamiques se réorganisent et s'améliorent malgré la crise mondiale de 2008 et les conséquences néfastes du fameux Printemps arabe. La volonté de requalifier Tanger en vue d'en faire une métropole en bonne et due forme saute aux yeux – une détermination axée sur la qualité et la diversité des infrastructures qui promet un avenir meilleur à la ville.

Bibliographie

Bonjean, Jacques. 1967. Tanger. Paris : Fondation des Sciences Politiques, Centre d'étude des relations internationales.

De Nesry, Carlos. 1959. Le juif de Tanger et le Maroc. Tanger : Éditions Internationales de Tanger.

Christophe, Sylvère. 2008. La politique en citations : De Babylone à Michel Serre, 600 auteurs, 2500 citations. Oroër : auto-édition.

Haut Commissariat au Plan. 2014. Recensement général de la population et de l'habitat. Rabat.

Hillali, Mimoun. 1996. Le cosmopolitisme à Tanger : mythe et réalité. Horizons Maghrébins (numéro thématique « Tanger au miroir d'elle-même ») 12 (31/32), pp. 42-48.

Martin-Hillali, Francine. 1987. Le Centre de Tanger : bi ou multipolarité. Thèse de troisième cycle en géographie. Tours : Université François Rabelais.

Notes

¹ Au XIX^e siècle, quatre villes marocaines sont connues en Europe : Tanger, Fès, Salé (grâce ou à cause de ses pirates) et Marrakech, qui a donné son nom à l'ensemble du pays : Maroc, de l'espagnol Marruecos.

² Etiemble, Etienne. 1909. Parlez-vous français. Paris : Éditions Gallimard. Cité par Christophe 2008 : 159.

³ Il est à noter que « [l]es cessions à Tanger se font de gré à gré par l'intermédiaire de courtiers spécialisés : Tanger est le reflet de l'animation mondiale de l'or » (Bonjean 1967 : 34).

Tanger : est-elle toujours une « île » ?

Mohamed Refass

En 1962, P. Mas publia un article dans la Revue de Géographie du Maroc sous le titre « Tanger est-elle une île ? » pour décrire une ville en crise, encore très peu amarrée à l'économie nationale et au commerce extérieur effondré, au sortir du statut international. Ce dernier auquel la ville avait été soumise pendant une trentaine d'années, ainsi que l'excentricité de la région par rapport au territoire marocain, avait contribué à créer une situation d'isolat économique dont les empreintes ont longuement marqué la mentalité locale. Après plus d'un demi-siècle d'efforts entrepris par l'Etat marocain, visant le développement de Tanger et sa réintégration dans l'espace et l'économie nationaux, quelle place tient la ville aujourd'hui dans l'organisation de l'espace régional et national ?

Tanger sous le régime international : « l'insularisation »

La mise en place du régime international à Tanger est le résultat d'un long processus qui a été amorcé dès le milieu du XIX^e siècle. Il s'agit d'abord de la décision du Makhzen d'ériger la ville en siège des représentations consulaires. L'installation des missions étrangères, essentiellement européennes, est allée de pair avec la promotion de la rade de Tanger en tant que principal port du pays. La présence des missions consulaires va aboutir progressivement, dans un premier temps, à la mainmise de ces représentations étrangères sur un certain nombre de services urbains (hygiène, santé, travaux publics).

A la conférence d'Algésiras (1906), suscitée par les rivalités franco-allemandes, le Maroc est placé sous un véritable protectorat international, avec prépondérance de la France, préparant ainsi l'intervention militaire de cette dernière. Néanmoins, Tanger se trouvait au centre de grandes rivalités entre puissances coloniales, attisées par le caractère stratégique de la ville. De ce fait elle sera exclue des zones de protectorat espagnol et français, et son sort sera réglé plus tard par le traité de 1923¹ qui instaura le régime international.

Cette situation va aboutir à la rupture de l'ancrage de la ville dans l'espace national. La ligne de chemin de fer Tanger-Fès dont la réalisation est déclarée comme prioritaire par l'accord franco-allemand de 1911 sera retardée par la France jusqu'à l'achèvement de la ligne Fès-Casablanca. Ceci contribuera au délaissement du port de Tanger au profit de celui de Casablanca dont l'équipement sera amorcé dès 1907, avec l'occupation militaire de la Chaouia par la France. La part de Tanger dans le trafic maritime du Maroc ne cessera alors de reculer, passant de 16% en 1903 à 5% en 1955. Une autre conséquence de ce régime auquel est soumise Tanger et sa zone résidait dans l'importance de la population d'origine européenne qui représentait entre 20 et plus de 25% de la population totale donnant à la ville un caractère particulièrement cosmopolite.

De l'instauration du régime international à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, Tanger connaîtra une période d'hibernation. En témoigne le taux d'accroissement moyen annuel de la population de l'ordre de 3,2% enregistré entre 1927 et 1941, assez modeste en comparaison avec plus de 6% entre 1941 et 1952. En effet, après un court épisode d'intégration dans la zone espagnole pendant la Seconde Guerre Mondiale, la ville internationale va vivre un boom économique. Dans un monde d'après-guerre où les pays européens en particulier étaient soumis à des restrictions économiques, Tanger bénéficia d'atouts en matière de liberté des changes et d'avantages fiscaux. Elle faisait ainsi figure de havre de liberté au voisinage d'une Europe meurtrie par la guerre, et où triomphait le protectionnisme. Cet environnement favorisa le développement d'une économie de spéculation basée sur le commerce des changes, la contrebande et la domiciliation de sociétés écrans. On assista alors à une timide reprise des activités portuaires. Néanmoins, en raison du régime douanier trop libéral, l'industrie aura du mal à se développer, malgré l'apparition de quelques industries alimentaires.

Cependant, tout cet essor économique enregistré à Tanger durant l'après-guerre restait artificiel, sans grandes attaches avec l'ensemble du pays, et à la merci des milieux d'affaires étrangers ; les tangérois ne jouant le plus souvent que le rôle de courtiers ou d'intermédiaires. C'est ce que révéla la fin du régime international.

« Quand les masques sont tombés, il s'est révélé que... nombre de banquiers de Tanger n'étaient que des employés supérieurs de groupes suisses, français, anglais, américains, alors qu'ils étaient tenus pour leurs correspondants, voire leurs homologues » (Vernay 1968 : 33).

Le choc de l'indépendance et les efforts de réintégration

L'indépendance du Maroc étant officiellement acquise à partir du 2 mars 1956, la conférence réunie à Fédala (actuelle Mohammedia) et à Tanger, du 8 au 29 octobre 1956, abroge tous les actes, accords et conventions concernant le régime international, tout en affirmant « la haute sollicitude de sa Majesté à l'égard des intérêts privés nés sous ledit régime », dans un souci d'assurer une réintégration très douce de l'ancienne zone internationale. C'est ce même souci qui présida à la promulgation de la « Charte Royale », le 26 août 1957, qui maintint la liberté de change et du commerce extérieur en vigueur à Tanger. Elle prévoyait en outre la création d'un port franc. Cependant, elle stipule l'éventualité de modifications qui pourraient être dictées par les nécessités de sauvegarde de l'intérêt général.

Effectivement, deux ans plus tard, le dahir du 17 octobre 1959 abrogeait la charte royale de Tanger et annonçait l'intégration totale de la ville qui devait prendre effet en avril 1960, la privant ainsi des privilèges dont elle bénéficiait, en particulier la liberté des changes, ce qui eut pour conséquence de plonger la ville dans une crise aigüe. Celle-ci se manifeste tout d'abord dans la disparition de nombreuses sociétés financières (40 sur une cinquantaine), de cambistes, dont le reste sombre dans l'illégalité, et de sociétés constituées à Tanger (450 sur 500 sociétés). L'activité portuaire connaît un net recul ; de 238.000 tonnes en 1959, son trafic passe à moins de 200.000 tonnes en 1962.

Le départ de la nombreuse colonie étrangère accentue encore les difficultés économiques de la ville. D'une façon générale, on note un net recul démographique. La population totale de Tanger passe de 164.000 habitants vers 1952 à 141.000 seulement au recensement de 1960. Bien entendu les populations juive et étrangère sont les plus affectées : baisse de près de 60% pour la première et de près de 20% pour la seconde. Ces difficultés vont aussi engendrer l'effondrement du commerce et de l'immobilier.

Le contexte économique national au début des années soixante, marqué par de grandes difficultés, ne permettait pas à l'Etat de prendre des mesures rapides et efficaces pour la réintégration de Tanger.

Néanmoins, les deux options majeures qui furent prises allaient guider l'action publique en faveur de la ville : faire de Tanger la « porte du Maroc » et lui assurer un certain nombre de privilèges pour attirer les investissements.

- S'agissant de la première option, elle se concrétise par l'aménagement et l'extension du port. D'une façon générale, les travaux achevés en 1963 permettent le doublement des postes d'amarrage, et le triplement des terre-pleins, donnant au port une capacité de trafic de l'ordre de 480.000 tonnes par an. Les travaux ultérieurs porteront sur la construction, puis l'extension du môle n°2 au sud-est du port (1978), la création d'une nouvelle gare maritime (1971) équipée pour le transbordement rapide des passagers et des voitures et l'aménagement des deux anciens postes de transbordement attenants à la grande jetée. Des mesures sont prises pour stimuler le trafic (importation de céréales, exportation d'agrumes du Rharb, ...). Mais c'est surtout le développement du trafic passager qui allait connaître la progression la plus importante, érigeant Tanger au rang de principale porte d'entrée maritime du Maroc. C'est ainsi que le nombre de passagers a triplé en l'espace de dix ans, entre 1962 et 1972.

Cet accroissement va de pair avec les efforts de développement du tourisme. En effet, le premier plan triennal (1965-1967) opta pour le tourisme comme objectif prioritaire de la politique économique du Maroc, et plaça Tanger et la côte méditerranéenne parmi les « Zones d'aménagement prioritaires ». L'aéroport de Tanger-Boukhalef, racheté à Air France, est agrandi en 1965-66. La liaison ferroviaire avec le reste du pays est renforcée par la mise en service, en 1961, d'une rame automotrice rapide, alors que l'entrée en service de nouveaux car-ferries permet d'intensifier les liaisons entre les deux rives du détroit. Le but recherché est d'attirer le surplus de touristes des côtes d'Andalousie. Dans cette perspective, on développe l'infrastructure hôtelière de Tanger qui dispose, dès 1965, de 28 hôtels classés totalisant 2.000 lits environ, soit 14% de la capacité hôtelière du pays (Bonjean 1967 : 53).

- La deuxième option se traduit par des mesures d'incitation en faveur de l'investissement, notamment industriel. Dès 1960, un arrêté ministériel (11 avril) faisait bénéficier toutes les industries qui s'implanteraient à Tanger des mêmes avantages accordés par le code des investissements aux industries de base : exonération des droits de douane sur les matières premières et les biens d'équipement, réductions sur les droits d'enregistrement des mutations immobilières et sur la patente, taux d'intérêt avantageux accordés par la Banque Nationale pour le Développement Economique (BNDE), et surtout prime d'équipement exceptionnelle de 20% à la valeur des investissements, contre seulement 15% pour les autres régions. La taxe urbaine et l'impôt sur les bénéfices professionnels sont réduits de moitié (Dahir du 16 novembre 1963).

Parallèlement, la zone franche industrielle annoncée dès 1964 sera abandonnée au profit d'une zone industrielle ordinaire dont la première tranche est réalisée en 1974 à Moghogha, sur la route de Tétouan, dans le cadre d'un programme de zones industrielles prioritaires au niveau national. Cependant, dans le code des investissements industriels promulgué en 1983, Tanger et Tétouan ne jouissent plus des meilleurs avantages. Néanmoins, les investissements industriels y bénéficient d'une réduction de 50% sur l'impôt sur les bénéfices professionnels pendant une durée de dix ans, de l'exonération sur les droits de timbre et d'enregistrement lors de la constitution de sociétés, de la prise en charge par l'Etat d'une partie des frais d'équipement des terrains industriels ... etc. De même, la zone franche commerciale créée au port de Tanger s'est transformée de facto en zone franche industrielle dédiée en grande partie à l'industrie de confection.² Plus tard, en 1992, une zone bancaire off-shore sera instituée. L'objectif est de créer une place financière internationale dont on espère recueillir des retombées au niveau du financement du développement économique de l'ensemble du pays.

Au total, à l'orée du XXI^e siècle, l'élan pris par Tanger fera d'elle un incontestable pôle industriel et régional. Sa population ne cessera d'augmenter ; de 141.714 habitants en 1960, elle passe à 497.147 en 1994 et près de 700.000 en 2004. Si l'industrie est essentiellement représentée par le textile et la confection, elle place néanmoins la ville

parmi les principaux centres industriels du pays en termes de main d'œuvre. Sa part dans l'emploi industriel total est passée de 2,5% en 1958 à 6% en 1980. Elle est devenue, ainsi, la deuxième ville industrielle du Maroc au vu des effectifs de main d'œuvre. En effet, le textile, le tapis et la confection regroupent 71% de la main-d'œuvre industrielle de la ville en 1980, contre 32% au niveau national.

Mais c'est surtout à travers ses services que Tanger manifeste son rayonnement au niveau régional. Par ailleurs, si le tourisme reste limité, la ville bénéficie d'un tourisme de passage favorisé par son rôle de principal port de voyageurs. De nombreux résidents marocains à l'étranger originaires d'autres régions du Maroc, y ont d'ailleurs investi dans l'immobilier pour avoir un pied à terre lors des retours périodiques et éventuellement en vue de s'y installer en cas de retour définitif. Avec le début du XXI^e siècle, la ville va connaître de profondes mutations qui visent à la positionner progressivement en plateforme internationale.

Tanger, plateforme internationale

Dans un nouveau contexte international marqué par la globalisation, Tanger dispose de l'avantage de sa position géographique renforcé par celui qu'elle peut tirer de l'accord de libre-échange signé par le Maroc avec l'Union Européenne. Dès 1999, la zone franche industrielle « Tanger Free Zone » accolée à l'aéroport est mise en service. Elle inaugure un grand tournant dans l'orientation internationale de l'économie tangéroise. Dédiée aux activités orientées vers l'export, elle regroupe plus de 450 entreprises, dont 200 entreprises industrielles, en grande partie dans le secteur de la sous-traitance automobile. Aujourd'hui presque saturée, elle emploie plus de 35.000 personnes et réalise un chiffre d'affaires à l'export de 12 milliards de dirhams.

Mais l'action stratégique phare est sans conteste la relocalisation et la réalisation du complexe portuaire Tanger Med. Le projet de port d'éclatement prévu à l'origine sur la côte atlantique au sud de la ville est délaissé au profit du site sur le détroit de Gibraltar, à l'Est de Ksar Seghir. Ce choix parie sur le captage d'une partie du trafic de transbordement de conteneurs passant par le détroit de Gibraltar et sur la proximité de l'Europe. Réalisé dans le cadre d'un partenariat public-

privé, le port à conteneurs aura à la fin des travaux d'extension en cours une capacité de 8,2 millions d'EVP (équivalent vingt pieds). Outre quatre terminaux à conteneurs déjà opérationnels, il dispose d'un terminal à hydrocarbure, d'un terminal ferroviaire, d'un terminal de marchandises diverses, d'un terminal dédié à l'embarquement des véhicules produits dans la zone industrielle Renault Tanger Med, et des quais d'embarquement de passagers et de transports internationaux routiers (TIR).

Autour du port s'articule une zone d'activités industrielles, où est implantée actuellement l'usine Renault. Cette zone est appelée à accueillir d'autres établissements, comme il est prévu de développer une zone franche commerciale et logistique. L'ensemble du complexe est placé sous l'autorité de l'Agence Spéciale Tanger Méditerranée (TMSA). Parallèlement, on assiste au développement d'une zone industrielle à Gzenaya, au sud de la ville. Lancée par la Caisse de Dépôt et de Gestion (CDG) dans la commune de Boukhalef, elle compte trois tranches d'une superficie de 129 hectares répartis en 1.299 lots dont 415 pour l'industrie.

Ce regain de dynamisme économique se traduit par un accroissement de la population à un rythme nettement au dessus de la moyenne nationale (3,6% par an entre 2004 et 2014, contre 2,2% pour l'ensemble de la population urbaine du Maroc) et un étalement urbain que le projet « Grand Tanger », récemment mis en œuvre, tente d'accompagner sur le plan urbanistique.

Après plus d'un demi-siècle de la fin du régime international, Tanger a réussi à se faire une place de choix parmi les grandes métropoles marocaines. Elle est ainsi devenue le premier port du pays, avec un trafic de plus de 39 millions de tonnes en 2014 dépassant Casablanca (25 millions de tonnes), et le premier port à conteneurs avec près de 3 millions d'EVP. Cependant, le gros de ce trafic concerne les activités de transbordement qui font de Tanger l'un des plus importants ports d'éclatement en Méditerranée ; le trafic import-export à destination du Maroc est à peine 108.000 EVP.

De même le complexe portuaire tangérois, Tanger Med et Tanger ville, reste toujours, et de loin le principal port de voyageurs, avec

respectivement 2.600.000 et 1.440.000 passagers, et des T.I.R. et véhicules (respectivement 220.182 et 233.475 en 2014).

Tanger a aussi consolidé sa place en tant que principal centre industriel du Nord du Maroc et deuxième centre industriel du pays. En même temps on assiste à la diversification de sa production. Si le textile et la confection sont toujours dominants avec 46% de l'emploi industriel permanent, sa part diminue en faveur des industries électriques, électroniques et mécaniques qui progressent, grâce notamment à l'implantation de l'industrie automobile. Ces secteurs représentent aujourd'hui un peu plus de 40% de l'emploi industriel permanent du Grand Tanger. Par ailleurs 77% de la production industrielle est destinée à l'exportation, avec une forte contribution du secteur automobile.

En somme, l'évolution amorcée depuis une décennie a non seulement consolidé la place de Tanger en tant que principal pôle économique dans le nord du Maroc, mais aussi contribué à lui donner une nouvelle impulsion pour aspirer à jouer un rôle de plateforme internationale sur la rive sud de la méditerranée.

Conclusion

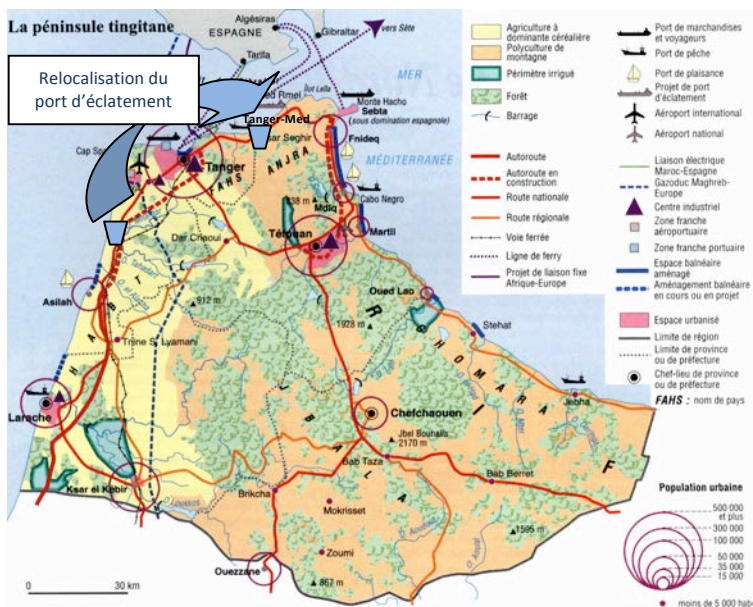
Tanger : est-elle toujours une « île » ? Ce qui est certain c'est qu'au-delà des vicissitudes historiques, la géographie a souvent été déterminante dans le rôle joué par Tanger en tant que « pont » entre le Maroc et la rive nord de la Méditerranée. Ce rôle s'épanouit chaque fois que les conditions historiques lui sont favorables ; l'Histoire est pour ainsi dire à la poursuite de la Géographie ! En ce sens qu'elle valorise la position géographique exceptionnelle de la ville.

Si l'épisode du régime international l'avait privé de son ancrage à l'espace national, la confinant dans une situation d'isolat, les efforts menés depuis par l'Etat en font aujourd'hui une ville bien intégrée au Maroc où elle se positionne en tant que grand pôle de développement économique régional et importante plateforme dans l'appui de l'intégration du Maroc dans l'économie globale.

Néanmoins, les réminiscences de la période internationale, renforcées certainement par la position géographique de la ville et l'orientation

extravertie de son économie, restent palpables au niveau de la culture locale et contribuent à façonner l'image de la ville. Chez certains Tangérois de souche, la ville est quelque part une île !

La péninsule tingitane et ses nouvelles infrastructures



Source : D'après Refass / Ragala 2002.

Bibliographie

Bonjean, Jacques. 1967. Tanger / Paris : Etudes Maghrébines 8. Fondation nationale des sciences politiques, Centre d'étude des relations internationales, pp. 5-67.

Mas, Pierre. 1962. Tanger, une île ? Revue de Géographie du Maroc 1(2), pp. 153-155.

Refass, Mohammed / Rachid Ragala (dirs.) 2002. Atlas du Maroc. Paris : Les Editions du Jaguar.

Refass, Mohammed. 1998. Armature urbaine et partition régionale : le cas de la péninsule tingitane. In Berriane Mohamed (éd.), Le développement du Maroc septentrional : point de vue de géographes. Gotha : Justus Perthes Verlag Gotha, pp. 217-232.

Refass, Mohammed. 1996. L'organisation urbaine de la péninsule tingitane. Rabat : Université Mohammed V, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

Vernay, Alain. 1968. Les paradis fiscaux. Paris : Édition du Seuil.

Notes

¹ Le traité n'entrera en vigueur que le 1 juin 1927.

² Zone transférée en 2015 à Tanger Free Zone dans le cadre du projet de reconversion du port Tanger-Ville.

La réémergence d'un carrefour interrégional : Tanger et ses infrastructures dans les réseaux transnationaux de commerce et de transport

Steffen Wippel

Introduction

Au cours des dernières années, Tanger a connu des importants efforts de développement économique et urbain, y inclus l'évolution vers un noyau de transport et de logistique qui relie avec plusieurs parties du monde. Le chapitre suivant va se concentrer sur le développement des infrastructures de transport et leurs dimensions régionales les plus larges. Par ailleurs, cette étude répond à la nécessité d'analyser les importants processus de « régionalisation » et de « mondialisation » économiques non pas seulement à l'échelle des Etats territoriaux, mais aussi à travers une perspective sous-nationale et locale.

Du point de vue de la recherche urbaine, aujourd'hui aucune ville – indépendamment de sa taille, de sa localisation et de son importance – n'est pas intégrée dans ces processus (voir p.ex. Marcuse / van Kempen 2000). L'agglomération nord-marocaine en est un exemple significatif. Toutefois, ces processus font partie, dans un même temps, des (ré)orientations régionales plus larges du Royaume entier, en particulier dans le contexte euro-méditerranéen, un aspect qui sera abordé à la fin du chapitre.

Développer Tanger

Dans le passé déjà, la ville du Détroit était réputée comme un lieu où des régions et des cultures se rencontraient, notamment aux temps de la Zone Internationale de 1923 à 1956.¹ La ville était aussi un lieu symbolique pour l'intégration maghrébine où des syndicalistes et des partis indépendantistes se sont rassemblés vers la fin des années 1950 pour demander l'unité des pays nord-africains.² Mais malgré l'importance politique et symbolique de réintégrer Tanger dans l'Etat-nation postcolonial, le feu Roi Hassan II (1961-1999) a négligé les parties septentrionales du pays, surtout pour ses réserves et sa méfiance

politiques. Mais dans les années 1990 déjà, de nouveaux projets ont été envisagés, et l'Agence de Développement du Nord a été créée en 1996, afin de promouvoir l'avancement économique et social des provinces septentrionales.

C'était essentiellement après l'accession au trône de Mohammad VI en 1999, que les autorités étatiques ont tourné leur attention vers l'essor économique et urbain de la ville. Aujourd'hui, Tanger est développée de manière volontariste comme un nœud (un « hub ») d'échanges et de trafic, et elle est devenue à nouveau un symbole de l'ouverture du royaume. Un système multimodal de transports est en train de connecter Tanger aux réseaux infrastructurels et aux flux des biens interrégionaux. La vision « Tanger Métropole » annoncée en 2013 vise à compléter ces infrastructures sur le plan local (voirie, transports publics, espaces verts, équipements sociaux, culturels et sportifs, délogement des industries nuisibles et polluantes etc.).

Tout d'abord, les efforts se sont dirigés vers la construction d'un immense nouveau port, principalement dédié au transbordement des conteneurs, mais ils ont aussi inclus l'établissement des infrastructures complémentaires de transport et de communication. De même, beaucoup de constructions majeures sont en train de devenir, à l'intérieur et à l'extérieur de la ville : elles comprennent des zones franches et logistiques, des villes nouvelles, des complexes résidentiels et touristiques ainsi que des centres commerciaux.

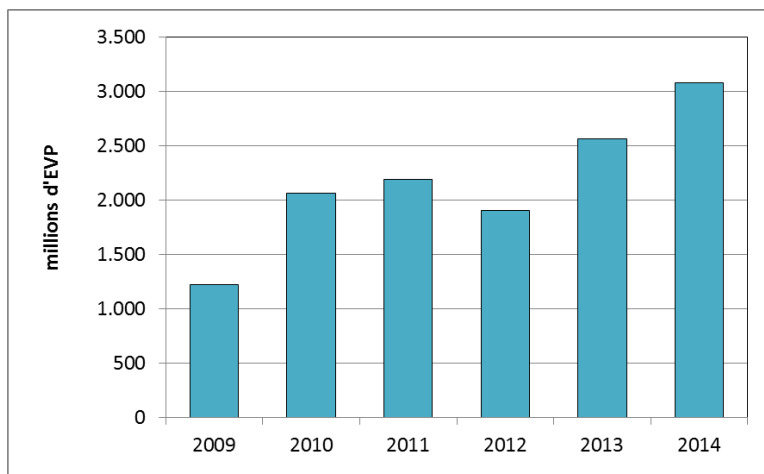
Infrastructure portuaire

Le port est le projet le plus important dans le cadre des ambitions courantes à développer Tanger. Quand les Anglais prirent possession de la ville au XVII^e siècle, ils construisaient le premier môle important. Mais seulement depuis la fin du XIX^e siècle, de nouvelles installations portuaires éprouvent une expansion accrue et continue. Le port n'était pas seulement important pour le commerce avec les pouvoirs européens, mais en 1914 le premier service maritime régulier fut établi d'abord à partir d'Oran, puis de Marseille via Tanger à Dakar – une ligne qui existait jusqu'aux années 1960 (Wippel 2012a : passim). Ainsi, on a considéré Tanger déjà dans les années 1920 comme un carrefour du monde (voir p.ex. TALIM 2012³).

Après son intégration dans le Maroc indépendant, la première zone franche du pays, orientée essentiellement vers le secteur du textile et de la confection, fut implantée dans l'espace portuaire afin de compenser la perte du statut international. Dans les années 1990, on discutait l'élargissement de cette zone, mais à l'intérieur de la ville l'espace était assez limitée. En 1997, le feu Hassan II annonçait la construction d'un port en eau profonde, qu'on proposait initialement à l'ouest de Tanger, à la côte atlantique. Cinq ans plus tard, son héritier déclarait que les travaux vont commencer à l'est de la ville. C'est ici, au passage entre l'Atlantique et la Méditerranée, que 20% des transports mondiaux de conteneurs transitent. Depuis 2004, l'Agence Spéciale Tanger Méditerranée (TMSA) est responsable pour le développement et la gestion du nouveau port et de son complexe industriel.

La première étape du port ouvrait en 2007. Le port dispose d'une capacité annuelle d'environ trois millions d'équivalents vingt pieds (EVP). Tanger Med II, actuellement en construction va augmenter cette capacité à plus de huit millions dans un avenir proche. Le complexe comprend aussi un port à fret et des terminaux pétrolier, ferroviaire, roulier et ferry (avec une capacité finale de sept millions de passagers et deux millions de véhicules). Les volumes échangés ont rapidement augmenté. En 2014, le port a manutentionné 42 millions de tonnes de marchandises, ce qui a fait de lui le premier port au niveau national, bien en avant de Casablanca (25 millions de tonnes). Après avoir subi des importantes pertes en 2012, le trafic des conteneurs seul a atteint 3,1 millions EVP en 2014 (voir diagramme). En même temps, sa part dans le trafic total du port s'est diminuée de 95% à 75% ; 97% en sont du transbordement pur entre navires. Ainsi, dans son septième année d'existence, Tanger Med se place déjà au 55^e rang parmi les ports à conteneurs du monde ; il est le 8^e port dans la Méditerranée, le sixième dans le monde arabe et le troisième en toute l'Afrique (Container International / Lloyd's List 2014). Ensemble, Tanger Med et Algésiras, de l'autre côté du Détroit, forment un pôle portuaire de 7,7 millions d'EVP, ce qui correspond de loin à la première place en Méditerranée.⁴

Evolution du trafic des conteneurs au port Tanger Med (2015)



Source: https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_plus_grands_ports_%C3%A0_conteneurs (consulté le 15/02/2016).

Les plus grands amateurs à conteneurs, comme la danoise Mærsk ou l'allemande Eurogate génèrent la plus grande partie du trafic et sont impliqués dans la gestion des terminaux. Ils forment un réseau avec d'autres ports à travers le monde opérés par les mêmes acteurs globaux. L'ouverture de Tanger Med a poussé le Maroc dans l'index de la connectivité maritime mondial publié par la CNUCED de la place 78 (en 2004) à 16 (2014). Plus de 50 routes maritimes connectent Tanger régulièrement à plus de 150 ports à conteneurs autour du globe. Ces liens sont multirégionaux : ils se concentrent sur des ports subsahariens, nord-européens et méditerranéens ; mais il y a aussi d'importantes liaisons avec l'Asie orientale et l'hémisphère occidental (en particulier l'Amérique latine), et le Moyen-Orient et la région du Golfe sont en train de gagner d'importance (voir tableau). D'ailleurs, les importantes « autoroutes de la mer », programmées par l'UE afin de connecter la Mer Baltique et la Mer Noire via l'Atlantique et la Méditerranée, passent devant Tanger. En plus, en 2014, presque 2,2 millions de passagers ont transité via Tanger Med. Pour la plupart il s'agit des résidents marocains à l'étranger qui retournent pour leurs vacances d'été, la plus grande partie d'entre eux en voitures.

Liaisons maritimes du terminal à conteneurs du port Tanger Med (2015)

Régions	Sous-régions	Nombre des ports desservis	En %	Liaisons hebdomadaires*	En %
Afrique		37	27%	118	26%
	Afrique du Nord (Maroc inclu)	7	5%	19	4%
	Afrique subsaharienne	30	22%	99	22%
Amériques		32	23%	82	18%
	Amérique du Nord	12	9%	19	4%
	Amérique latine	20	15%	63	14%
Asie		24	18%	70	15%
	Moyen-Orient (= Péninsule arabe)	7	5%	26	6%
	Reste de l'Asie	17	12%	44	10%
Europe		44	32%	186	41%
	Atlantique / Mer du Nord	19	14%	83	18%
	Méditerranée / Mer Noire	25	18%	103	22%
Total		137	100%	456	100%
- Méditerranée (avec Mer Noire)		29	21%	116	25%
- Moyen-Orient/Afrique du Nord (= Monde arabe)		16	12%	49	11%

Source : Calcul de l'auteur selon TMAP (2015) ; sans ferries ni ro-ro.

* Importations et exportations.

Le port intra-muros a seulement gardé les services des ferries à grande vitesse pour l'Andalousie et le port de pêche, actuellement en reconstruction (ouverture prévue pour 2016). En revanche, on réaménage aujourd'hui l'enceinte de l'ancien port et sa zone franche afin d'accueillir des navires de croisière et des bateaux de plaisance et on le reconvertit en zone haut de gamme aux fins touristiques, commerciales, culturelles et résidentielles.

Le complexe Tanger Med comporte également une plateforme industrielle intégrée : la Tanger Free Zone (TFZ) au sud de la ville

s'est considérablement agrandie et a attiré un grand nombre d'entreprises internationales, surtout européennes. De plus, d'autres zones industrielles et logistiques ont été établies ces dernières années, comme la Zone Franche Logistique du port Tanger Med et la Tanger Automotive City (TAC) destinée à la production pour l'exportation et dominée par Renault, tandis que des projets complémentaires sur la péninsule tingitane sont actuellement en construction.

Infrastructure routière

Des grandes routes vers et de Tanger ont aussi été considérablement développées au cours des dernières années. Pour longtemps, seulement une route nationale médiocrement entretenue et régulièrement embouteillée liait la ville aux centres urbains majeurs du Maroc le long de la côte atlantique. Au milieu des années 1990 on a commencé à construire l'autoroute à partir de Rabat ; depuis qu'elle a atteint Tanger en 2005, la ville est connectée au réseau autoroutier national croissant qui maintenant s'étend vers Agadir dans le Sud et Oujda à l'Est. Cela est complété par de nouvelles autoroutes et voies rapides dans le rectangle formé par Tanger, le port, Tétouan et la frontière avec l'enclave de Ceuta (Sebta). Ces sections font aussi partie de la nouvelle Rocade Méditerranéenne qui suit la côte vers l'est du pays. Il est prévu de construire une autre route à double voie pour Fès à travers le Rif occidental dans le cadre de l'imminente phase du programme autoroutier marocain.

Tout d'abord, cette nouvelle infrastructure routière fortement améliorée fait partie de l'aménagement national. Elle est intégrée en même temps dans des programmes transnationaux, financés par divers organisations et bailleurs de fonds internationaux et régionaux, et contribue à la formation d'un réseau de transport multirégional.

Ainsi, l'autoroute Nord-Sud forme l'extrémité septentrionale de la transcontinentale « Tanger–Dakar » (Wippel 2012a : 1235-1297). A l'origine, l'idée d'une liaison routière entre le Maroc et l'Afrique occidentale émergeait sous domination coloniale. Depuis le début des années 1970, cet axe ouest-saharienne était inclus dans des projets consécutifs pour un réseau panafricain de routes. Mais pour longtemps, c'étaient particulièrement des conflits internationaux qui entravaient sa

réalisation. Avec l'ouverture de la frontière avec la Mauritanie en 2002 et du dernier tronçon de la route entre Nouadhibou et Nouakchott en 2006, la circulation des véhicules, des hommes et des marchandises s'est augmentée considérablement. Aujourd'hui des firmes logistiques à Tanger Med offrent même l'expédition par route vers la Mauritanie. Plus au sud, on a également revitalisé plusieurs projets de continuation, comme la route côtière qui reliera Dakar à Lagos et la « Transsahélienne » vers le Tchad. Cependant, la situation politique actuelle n'est pas toujours favorable à leur finalisation. Avant tout pour les Etats côtiers, des liaisons maritimes vont toujours fortement rivaliser le transport routier quant aux coûts, le temps et la sécurité.

Vers l'est, l'autoroute et la rocade relie avec un autre axe panafricain qui longe la rive méridionale de la Méditerranée vers Le Caire. En même temps, la route Tanger-Dakar coïncide partiellement avec la section atlantique d'une route transmaghrébine conçue depuis la fin des années 1980. Les derniers tronçons de cet axe régional vont ouvrir prochainement en Algérie et en Tunisie, mais la route risque d'être ineffective si la frontière maroco-algérienne reste encore fermée.

Vers le Nord, de bonnes liaisons existent en direction des grandes économies européennes. Le programme du « Réseau transeuropéen de transport »⁵ améliore encore ces connexions. Les ministres de transport de la Méditerranéenne occidentale (Groupe 5+5) et l'Union pour la Méditerranée ont déclaré l'intérêt commun d'un « corridor euro-maghrébin de transport de marchandises ». Ainsi, les autoroutes qui partent de la péninsule tingitane sont explicitement conçues pour servir le développement des échanges commerciaux et humains entre l'Europe et le Maroc.

Infrastructure ferroviaire

La construction des chemins de fer démarrait tard au Maroc. Le traité franco-allemand de 1911 donna la priorité à la première liaison à voie normale entre Tanger et l'ancienne capitale de Fès. Finalement, une ligne interzonale liait les deux villes depuis 1927. C'était seulement en 2010, qu'un raccourci a amélioré la connexion de Tanger au centre démographique et économique du pays et qu'on a sensiblement augmenté la cadence des trains. En 2009, Tanger Med fut également

raccordé à cette ligne principale. Des schémas d'aménagement récents ont proposé d'autres nouvelles lignes dans le triangle entre Tanger, Tétouan et Ceuta. Un projet majeur est l'établissement des lignes à grande vitesse (voir Lahlou dans ce volume). On s'est décidé de construire la relation Tanger–Casablanca (avec un temps de trajet de 1 : 30 heures) comme première ligne. Les travaux ont commencé en 2011, cofinancé par des fonds européens et arabes. Mais après des délais, le premier tronçon n'ouvrira probablement qu'en 2018. On espère de pouvoir prolonger le réseau à grande vitesse vers Agadir et Oujda d'ici deux décennies.

Dans une perspective régionale, plusieurs schémas ferroviaires recourent à nouveau avec le programme national. Dans le passé, tout d'abord pour des raisons politiques, des trains rapides trans-maghrébins ne couraient que de manière intermittente. Depuis 1990, avec le support de la jeune Union du Maghreb Arabe, le projet d'un TGV maghrébin (Casablanca-Tunis en 10 heures) a été développé. Comme pour les routes, aujourd'hui des projets nationaux pour des lignes à grande vitesse avancent, mais ont également besoin de la réouverture des frontières pour les raccorder. En direction méridionale, un chemin de fer régional semble assez improbable. Depuis l'époque coloniale, des projets ferroviaires à travers la partie occidentale du Sahara ont été toujours moins éminents que des tracés qui devraient traverser l'Algérie vers le Sud (Wippel 2012a : 442-460). Jusqu'ici on n'a même jamais réalisé l'extension de la ligne nationale vers Agadir et Laâyoune, proposée depuis les années 1980 (ibid. : 1290). Côté européenne, des programmes espagnols et européens ont déjà contribué à l'amélioration des connexions vers le Nord, y inclus le projet d'une ligne à grande vitesse depuis Algésiras. L'extension du réseau transeuropéen de transport vers les pays voisins comprend la liaison ferroviaire vers Rabat aussi bien qu'un axe maroco-égyptien qui parachèvera la partie méridionale d'un réseau circumméditerranéen.

Dans ce contexte, il faut aussi mentionner la « liaison fixe » à travers le Détroit de Gibraltar (Wippel 2000 et 2012a : 1291-1294). Plusieurs idées de construire une telle connexion – tunnel ou pont routier ou ferroviaire – ont été ventilées depuis le XIX^e siècle. Depuis 1979, les

gouvernements espagnol et marocain ont commencé à préparer des études de faisabilité. En 1986, ils ont décidé en faveur d'un tunnel ferroviaire entre Tarifa et Tanger, et depuis, ils ont entamé des prospections géophysiques. Le projet s'intègre à la fois dans divers programmes euro-méditerranéens, africains et onusiens. Des scénarios optimistes prévoient une circulation potentielle de neuf million de passagers et de huit millions de tonnes de marchandises pour 2025. Toutes les mesures d'aménagement mettraient Tanger à seulement trois heures de train de Madrid. Vers le Sud, la zone d'influence commerciale devait inclure jusqu'à 23 pays africains (voir aussi SNED / SECEG 2007, avec cartes). Cependant, il y a un large scepticisme quant à la viabilité (particulièrement financière) d'un tel projet dans un avenir prévisible.

Infrastructure aéroportuaire

Tanger était aussi une ancienne escale sur la fameuse route aéro postale entre la France et Dakar et puis l'Amérique latine dans les années 1920 et 30. Aujourd'hui par contre, son aéroport est d'une importance mineure dans le système national des aéroports et a du mal à attirer des liaisons durables. Le nouveau terminal inauguré en 2008 offre une capacité s'élevant jusqu'à 1,5 millions des passagers. Leur nombre effectif s'était considérablement augmenté de 250.000 au début de la dernière décennie à 850.000 en 2012, ce qui lui permet d'occuper la quatrième position au Maroc. Cependant ce chiffre est retombé à 766.000 jusqu'en 2014. La bonne quinzaine de destinations internationales régulièrement desservies en 2015 se trouve presque entièrement en Europe. Avec les transformations actuellement en cours, on venait de discuter soit une autre extension de l'aéroport actuel, soit son transfert vers un site plus central dans la péninsule tingitane. Néanmoins, cette dernière proposition ne semble plus d'actualité aujourd'hui.

Infrastructures énergétiques

Des infrastructures énergétiques transnationales qui montrent des effets régionaux coupent également à travers la péninsule et contribuent aux ambitions marocaines de devenir un important « hub énergétique »

(Wippel 2000). C'est tout d'abord le « Gazoduc Maghreb-Europe » qui depuis 1996 lie des champs gazifères algériens de Hassi R'mel via le Nord marocain et le Détroit de Gibraltar à l'Espagne et au Portugal. Deuxièmement, depuis les années 1990, une « interconnexion électrique » fournit du courant de l'Espagne au Maroc, et au cours de la dernière décennie on a triplé la capacité de transmission avec l'Algérie.

Les deux systèmes énergétiques ont également reçu des fonds européens (et arabes) et renouent avec des réseaux européens plus larges. Pour la ligne électrique, on vient d'aborder son intégration dans des réseaux à haute tension maghrébins, panarabes et pan-méditerranéens, tandis que la réalisation des projets de grande portée basés sur l'énergie solaire saharienne s'est montrée incalculable. En outre, depuis la dernière décennie un groupe de travail avec la Mauritanie et le Sénégal étudie la liaison des réseaux électriques nationaux et prépare une interconnexion avec le « Système d'échanges d'énergie électrique Ouest Africain ». Par contre, la construction d'un gazoduc de raccordement transsaharien depuis les champs nigériens via l'Algérie, conçu depuis 2002, tarde grâce aux perturbations dans les zones traversées (voir aussi Wippel 2012a : 1162-1163, 1276).

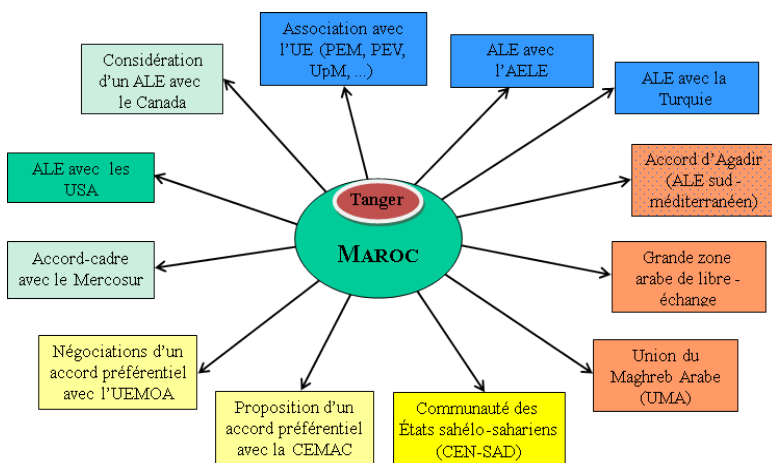
Le développement de Tanger et les orientations régionales du Maroc

Ainsi, dans l'ensemble, la ville portuaire de Tanger est en cours de se développer en un majeur hub à conteneurs en Afrique, dans la Méditerranée et dans la région Moyen Orient / Afrique du Nord. Les réaménagements de grandes parties de la ville permettent, à elles aussi, de s'orienter de plus en plus vers le monde des affaires et du tourisme international. En particulier, un réseau d'autres infrastructures de transport est en train de sensiblement améliorer les connexions terrestres du Nord marocain avec l'Europe, le Maghreb et l'Afrique subsaharienne. Avec cela, Tanger est en train de se développer en porte et interface entre l'intérieur et l'extérieur du pays. La ville est devenue une plaque tournante entre les divers réseaux régionaux et transrégionaux des flux matériaux et humains, qui comprennent à la

fois commerce, transports, voyages et migrations formels et informels (voir aussi Péraldi et Abouddahab dans ce volume).

D'une part, ces évolutions locales s'insèrent bien sûr dans les stratégies géoéconomiques des grands acteurs globaux, en particulier dans le commerce maritime. Mais en même temps, elles reflètent les (ré)orientations régionales du Royaume entier et des processus de régionalisation inter- et transnationaux plus larges en cours (Wippel 2012a : passim et 2012b). En premier lieu cela concerne les relations transméditerranéennes du Maroc qui se sont institutionnalisées et approfondies de plus en plus depuis les années 1960. Les relations avec l'Europe élargie restent toujours les plus développées, comme partenaire à la recherche d'un « statut avancé » avec l'UE, complété par des accords avec l'Association européenne de libre-échange (AELE) et la Turquie. En effet, c'était notamment l'essor des relations euro-méditerranéennes qui a amené le gouvernement à redécouvrir la « façade méditerranéenne » (Zaïm 1990) du Maroc depuis les années 1990.

Le régionalisme multidirectionnel marocain



ALE : Accord de libre-échange.

Source : Steffen Wippel.

Parallèlement, depuis la deuxième moitié des années 1990, le Maroc s'est efforcé à défricher des marchés complémentaires non-européens afin d'améliorer stratégiquement sa position géoéconomique comme interface, passerelle et plateforme entre plusieurs régions mondiales. En conséquence, depuis la dernière décennie, il vient de développer un vrai régionalisme « multidirectionnel » basé sur des accords bi- et multilatéraux qui souvent chevauchent et se recourent : cela pose des défis particuliers, mais montre aussi qu'il est difficile de positionner le Maroc – et donc Tanger – exclusivement dans une seule région mondiale. Sans aller dans les détails, on peut mentionner l'Accord d'Agadir pour le libre-échange parmi quelques pays sud-méditerranéens, comme prélude à la future zone pan-euro-méditerranéenne de libre-échange. S'y ajoutent les affiliations à la Grande Zone Arabe de Libre-échange, à l'Union du Maghreb Arabe, de fait largement ineffective, comme la Communauté des États Sahélo-sahariens et les négociations – pérennes – d'un accord préférentiel avec l'UEMOA (ou éventuellement la CEDEAO) et la CEMAC⁶ dans le cadre de l'actuelle diplomatie économique marocaine orientée vers l'Afrique subsaharienne (voir aussi Wippel 2015 ; Institut Amadeus 2014). A travers l'Atlantique, le Maroc a signé un accord de libre-échange avec les Etats-Unis et discute des arrangements similaires avec le Canada et le Mercosur.

Cela va de pair avec les liaisons qui se dessinent à partir de Tanger aussi bien qu'avec le commerce extérieur du Maroc. Ici, l'UE respectivement la future zone économique pan-euro-méditerranéenne en attirent toujours deux-tiers des échanges, parallèlement à une part croissante de l'Afrique au Sud du Sahara (6% des exportations en 2013).⁷ Cette image devient encore plus claire – et relativise la prédominance européenne – si nous prenons en compte l'importance relative de chaque partenaire dans les échanges mondiaux. Les intensités relatives du commerce marocain qu'on peut calculer à partir de cette base⁸ montrent un bloc commercial assez cohérent autour du Maroc qui s'étend de l'Europe occidentale jusqu'en Afrique centrale avec des amplifications vers quelques pays latino-américains et moyen-orientaux (voir cartes dans Wippel 2012a : 1034-1035 et 2015 : 182).

Ce sont en particulier ces échanges (d'une perspective soit nationale, soit locale) qui montrent que les espaces qui émergent de ces liaisons coïncident rarement avec les régions mondiales (masses continentaux, aires civilisationnelles, blocs politico-économiques) conventionnellement imaginées et d'ordinaire incontestées dans le grand public, y inclus dans les aires politiques et académiques.⁹ En fait, les divers liens socioéconomiques et infrastructurels ne forment souvent même pas des espaces régionaux homogènes, mais s'étendent plutôt en réseaux à caractère translocal qui ressemblent aux rhizomes ou archipels (cp. Veltz 1996), avec certains lieux – villes ou plutôt des parties particulières comme des ports internationaux – comme des « nœuds ». De plus, un territoire ou un lieu spécifique développe son contexte géographique (économique, politique, social) particulier à lui ou peut être considéré – dans une autre perspective – comme se situant à l'interface de plusieurs larges régions existantes.

Finalement, ces interconnexions régionales et transrégionales redoublent les rhétoriques importantes promues par les parties intéressées

- sur Tanger comme point de transit interrégional et porte de l'Afrique et vers le monde ;
- sur le Maroc comme pont et carrefour culturel et économique entre différentes régions mondiales ;
- aussi bien que sur les liens intercontinentaux euro-africains émergents qui se tissent à travers ces deux lieux.

Cependant, il ne faut pas oublier que Tanger est toujours une ville « en devenir » et que beaucoup des infrastructures qui servent à son raccordement (trans-)national et (trans-)régional sont toujours en construction ou en planification et parfois sujettes à des farouches discussions (voir Lahlou dans ce volume). Tandis que le port a considérablement renforcé les liens maritimes au croisement de la Méditerranée et de l'Atlantique, notamment ses liens terrestres avec l'hinterland marocain et plus vers le Sud et l'Est restent toujours sous-utilisés et sous-développés.

Bibliographie

Container International / Lloyd's List. 2014. One Hundred Ports : The World's Busiest Container Terminals. London. http://europe.nxtbook.com/nxteu/informa/ci_top100ports2014, consulté le 10/02/2015 (accès limité).

Institut Amadeus. 2014. Etude Partenariat Maroc-Afrique : 15 recommandations pour un co-développement responsable et durable. Rabat.

Lewis, Martin W. / Kären Wigen. 1997. The Myth of Continents : A Critique of Metageography. Berkeley / Los Angeles / London : University of California Press.

Marcuse, Peter / Ronald van Kempen (éds.). 2000. Globalizing Cities : A New Spatial Order ? London / Cambridge : Blackwell.

SNED / SECEG (Société Nationale d'Etudes du Détroit / Sociedad Española de Estudios para la Comunicación Fija a través del Estrecho de Gibraltar). 2007. Le projet de tunnel ferroviaire sous le Détroit de Gibraltar. Sans lieu. http://www.sned.gov.ma/telecharger/BROCHURE_FR_Nov07.pdf, consulté le 25/11/2015.

Tafersiti Zarouila, Rachid. 2012. Tanger : Réalités d'un mythe Le mythe résiste. Tanger : Zarouila.

TALIM Director's Blog. 2012. Tangier's Long Transition : Interzone to Moroccan City, 21/07/2012. <http://avuncularamerican.typepad.com/talimblog/interzone/page/4/>, consulté le 23/11/2015.

TMPA (Tanger Med Port Authority). 2015. Maritime Connections, January 2015. Oued R'mel. <http://www.tmpa.ma/wp-content/uploads/2015/03/Livret-connexions-maritimes-Janvier-2015.pdf>, consulté le 19/09/2015.

Veltz, Pierre. 1996. Mondialisation, villes et territoires : l'économie d'archipel. Paris : Presses Universitaires de France.

Wippel, Steffen. 2015. Etudes régionales et études des régions : La revitalisation des relations économiques transsahariennes et ses dimensions conceptuelles. In Dieter Haller / Achim Lichtenberger / Helmut Reifeld (éds.), « Mer sans eau » : Le Sahara, espace liant l'Afrique subsaharienne à la Méditerranée. [Rabat] : Konrad-Adenauer-Stiftung, pp. 171-192.

—. 2012a. Wirtschaft, Politik und Raum : Territoriale und regionale Prozesse in der westlichen Sahara. Berlin / Tübingen : Hans Schiler.

—. 2012b. Marokko in globalen und regionalen grenzüberschreitenden Handelsströmen. In Ingo Breuer / Jörg Gertel (éds.), Alltagsmobilitäten : Aufbruch marokkanischer Lebenswelten. Bielefeld : transcript, pp. 241-265.

—. 2000. Die „feste Verbindung“ mit Europa : Infrastrukturprojekte über die Straße von Gibraltar und ihre symbolische Bedeutung für die regionalen Zugehörigkeiten Marokkos. *asiens afrika lateinamerika* 28(6), pp. 631-676.

—. Zaïm, Fouad. 1990. Le Maroc et son espace méditerranéen : Histoire économique et sociale. Rabat : Confluence.

Notes

¹ Pour une vue d'ensemble exhaustive de la ville, dont ce chapitre a largement bénéficié, voir Tafersiti Zarouila (2012).

² En 1957, des syndicalistes de quatre pays maghrébins se sont rencontrés à Tanger afin de démontrer leur unité et solidarité ; l'année suivante, sur la légendaire « Conférence de l'Unité », les trois partis indépendantistes nord-africains se sont réunis pour supporter la guerre de libération algérienne et de demander une fédération maghrébine.

³ Avec la carte « Tangier transportation web ».

<http://avuncularamerican.typepad.com/.a/6a00e54f782d8388330177438061d9970d-popup>, consulté le 16/03/2013.

⁴ Comparé au volume actuel, Tanger Med seul occuperait la première place dans la Méditerranée et en Afrique (et la seizième dans le monde) après la finalisation de la phase II.

⁵ Il s'y agit, en particulier, des corridors (multimodaux, routiers et ferroviaires) « atlantique » et « méditerranéen » d'Algésiras jusqu'au Havre et Mannheim et vers la frontière ukrainienne.

⁶ UEMOA : Union Economique et Monétaire Ouest Africaine ; CEDEAO : Communauté Economique des États de l'Afrique de l'Ouest ; CEMAC : Communauté Économique et Monétaire de l'Afrique Centrale.

⁷ S'y ajoutent des importants investissements marocains en Afrique subsaharienne.

⁸ C'est le quotient de la part d'un partenaire dans le commerce national et de la part de ce partenaire dans le commerce mondial.

⁹ Pour ces « metageographies » mentalement fixées et sédimentées voir Lewis / Wigen (1997).

Tanger Métropole : Le nouveau pôle industriel du pays

Ali Boulerbah

La présente étude porte sur l'analyse des dynamiques du tissu industriel de l'agglomération urbaine de Tanger et des formes d'industrialisation dans le cadre du grand projet « Tanger Métropole ». L'évolution récente de l'histoire de Tanger montre qu'elle affirme ses fonctions de commandement au niveau économique, social et urbanistique dans une sphère régionale en transformation. Ainsi,

« Tanger est une ville inventive, cosmopolite (...), extravertie (...), regardant beaucoup vers son avant-pays (l'Espagne, Gibraltar, l'Europe) » (Troin 2002 : 257).

et elle se développe en fonction de son intégration dans l'économie régionale mondialisée.

Le changement socio-économique de la ville de Tanger a commencé au début du 21^e siècle. La création des zones franches d'exportation, le lancement du projet gigantesque du port « Tanger-Méditerranée » au sud du détroit de Gibraltar, l'instauration d'une politique volontariste d'aménagement et d'équipement de la zone d'implantation du port, par un réseau d'infrastructure de base : réseau routier, ferroviaire, des zones franches d'activité économique pour l'exportation, de logistique et d'orientation, construction de terminaux à conteneurs dans le port, construction de l'usine Renault-Nissan à la commune de Melloussa, le lancement du grand projet ferroviaire TGV..., sont des projets de qualité qui caractérisent cette période. Tanger devient le point fort de la stratégie territoriale de développement du pays, elle accueille progressivement des grosses unités multinationales : unités des industries aéronautiques, automobiles, les nouvelles technologies de communication et d'information, alimentaires... Elle est devenue le deuxième pôle industriel au pays après le centre Casablanca.

Notre approche du travail est basée sur une problématique territoriale, c'est-à-dire, d'analyser la typologie d'organisation et la répartition des sites de la production industrielle dans l'agglomération de Tanger ; d'apprécier la politique d'aménagement des zones industrielles et des

zones franches d'exportation dans le cadre du projet « Tanger Métropole » entre 2013 et 2017, qui vise de placer la ville en tant qu'agglomération urbaine attractive des investissements productifs au niveau national et mondial.¹

Les zones industrielles et la répartition géographique de l'espace productif industriel à Tanger

L'analyse de la répartition industrielle à Tanger explique que les aires de la production industrielle restent assez dispersées au sein de la ville. Depuis les années soixante et soixante-dix, les axes routiers de liaison entre le centre et les différents quartiers de la ville influençaient directement l'installation des activités industrielles. L'exemple typique caractérisé de cette époque était la construction des unités de textile Tismar, Satfilage et Ingetex et de la zone industrielle de Moghgha installée sur la route de Tétouan. Au fur et à mesure, les investisseurs industriels, étrangers et nationaux, veulent bénéficier progressivement des économies externes développées dans la ville de Tanger, notamment avec les nouvelles orientations axées sur l'ouverture aux pays étrangers.

En effet, au cours des trente dernières années, la ville de Tanger a connu beaucoup de changements au niveau de l'implantation des infrastructures de base et à l'échelle de l'aménagement des zones industrielles. Déjà, le géographe français Jean-François Troin (2002 : 257) écrit :

« les efforts de développement industriel ont porté leurs fruits : grâce aux avantages fiscaux accordés par l'Etat, une industrie de textile et d'habillement s'est enracinée, faisant de Tanger le deuxième centre textile du Maroc. Mais très spécialisée, dépendante des marchés extérieurs, dirigée de Casablanca et de l'étranger, cette industrie tangéroise demeure fragile »,

essentiellement pour les industries implantées au cours des années 80 et 90 du dernier siècle.

Mais aujourd'hui, la ville de Tanger est en train de devenir le nouveau pôle industriel au Maroc par excellence, de se positionner en tant que vecteur de développement socio-économique, de renforcer sa structure industrielle au niveau local et régional et d'assurer un équilibre

territorial à l'échelle nationale. Avec l'intervention de secteur public dans le domaine de l'équipement de terrains en usage industriel, Tanger a connu une attractivité importante des investisseurs nationaux et étrangers, spécialement avec la création des nouvelles zones industrielles et des zones franches.² Les industries installées à Tanger se répartissent selon le modèle de la distribution des zones d'activités industrielles les plus importantes à la ville:

- La zone industrielle de la route de Tétouan ;
- le quartier industriel de Moghogha ;
- le quartier industriel Moulay Ismail ;
- le quartier industriel à la route de Rabat ;
- la Zone industrielle de Gzenaya ;
- la Zone Franche d'exportation aéroportuaire.

Ces espaces de la production industrielle offrent beaucoup d'opportunités au développement du tissu industriel. Au cours de ces dernières années, les unités industrielles s'accroissent numériquement, à près de 500 unités qui s'installent dans ces zones industrielles aménagées. Plus de 50% de ces unités exportent leurs productions vers les marchés extérieurs.

La zone industrielle de la route de Tétouan dominée par des industries de textile et de confection

La genèse de la zone industrielle de la route de Tétouan date de 1975.³ Elle s'installe sur une superficie de 140 ha, équipée par les pouvoirs publics, notamment par

« le service des domaines pour l'acquisition des terrains, le service de l'urbanisme relevant alors du ministère des travaux publics pour la réalisation des infrastructures de base, le R.A.D.E. pour les travaux d'adduction en eau et électricité et enfin, l'ONCF pour la connexion de la zone au réseau ferroviaire » (Sefrioui 2003 : 174).⁴

Elle est parmi les zones dynamiques de la production industrielle à Tanger; elle accapare un nombre important des capitaux étrangers, spécialement des capitaux allemands depuis les années 1980, qui s'investissent dans la création des unités de la confection pour l'exportation vers le marché extérieur, spécialement, européen. Cette zone abrite actuellement plus de 120 unités industrielles de branches

différentes : industries de confection pour l'exportation, textile, agro-alimentaire, chimique et para-chimique. Parmi les grosses unités installées dans cette zone, on trouve les entreprises majeures suivantes : Electrochimie Africaine (industrie chimique), Jacob Delafon (produits sanitaires), Norprotex (confection pour l'exportation), La Vache Qui Rit (industrie alimentaire) et l'usine Hyundai. Au niveau social, cette zone emploie près de 30.000 personnes avec la prédominance (plus de 60%) de la main-d'œuvre féminine.

Le quartier industriel de Moghogha

Ce quartier industriel date du début des années soixante. Situé sur une superficie de 75 hectares (ha), limitrophe de la baie touristique de Tanger et du « nouveau centre de la ville ». Actuellement, ce quartier industriel est totalement occupé par des unités de petites et moyennes tailles de confection et de textile comme: Manurif, Eurovet, Sogitex, Artifil et Gogenod... . Aux alentours de ce quartier industriel, des nouveaux projets urbains se développent dans un quartier nommé « New Center de Tanger », autour de la gare ferroviaire, qui se caractérise par les grandes constructions des buildings, des salles des cinémas, des supermarchés et des bureaux. L'une des caractéristiques industrielles du quartier de Moghogha est la prépondérance des industries de consommation et des fabricants des produits textiles pour le marché national ou pour le marché étranger.

Le quartier industriel Moulay Ismail

Le quartier industriel Moulay Ismail est attaché au centre-ville entre l'avenue Moulay Ismail au sud et l'avenue Lisbonne au nord. L'industrialisation de ce quartier a commencé aux années soixante, spécialement avec l'arrivée des capitaux arabes syriens. Ils ont créés des grandes unités de textile, comme Tismar (750 emplois)⁵ et Tarimex (500 emplois). Actuellement, les unités industrielles implantées dans ce quartier se caractérisèrent également par des branches comme l'industrie de confection (Solinge, 1.000 emplois ; New Line – Karame, 120 emplois ; Codersa, 450 emplois) et l'industrie alimentaire (Minoterie de Tanger, 120 emplois). Le nouvel aménagement urbain de ce quartier influence directement le secteur industriel, puisqu'on

trouve beaucoup des fermetures ou des déplacements de ces unités vers des zones industrielles aménagées.

Le quartier industriel à la route de Rabat

Ce petit quartier fut développé depuis les années soixante, sur une superficie de 15 hectares. Les premières installations étaient des capitaux syriens : l'unité Ingitex était représentative de cette période ; actuellement, la société Delphi est en train d'acheter cette usine. La « Brasserie du Maroc » était créée dans ce site, en 1967,⁶ pour améliorer le niveau productif du quartier. Mais au début du XXI^e siècle, ce quartier a connu des grandes constructions urbaines ainsi l'aménagement de l'espace. Leur morphologie urbanistique est totalement changée, notamment avec l'établissement du supermarché Marjane et les constructions des immeubles d'habitat destiné à la classe sociale moyenne.

La Zone industrielle de Gzenaya aménagée pour l'ouverture sur le marché extérieur

Le site de cette zone est sur la commune de Gzenaya-Boukhalf de la préfecture Tanger-Asilah, à 12 km du centre de la ville de Tanger sur la route nationale Tanger-Rabat, limitrophe de l'aéroport international Ibn Batouta. En effet,

« l'aménagement de cette zone industrielle Gzenaya est assuré par la caisse de Dépôt et de Gestion. Il est précisé que la Compagnie Générale Immobilière (C.G.I.) filiale de la Caisse de Dépôt et de gestion (C.D.G.) assure la maîtrise d'ouvrage déléguée » (Caisse de Dépôt et de Gestion 1996 : 9).

Au début, cette nouvelle zone industrielle était aménagée sur un terrain de 129 hectares, destinée à recevoir des établissements industriels non-polluants des productions semi-finies, de consommation et d'équipement, portant des caractéristiques d'une industrie insalubre. Le lancement de la commercialisation de la première tranche date de 1999 sur une superficie de 40 hectares bruts, envisagée de créer près de 40.000 emplois permanents, la création de 66 unités de production industrielle sur 116 lots et une somme d'investissement autour de 698 millions de dirhams. Le tissu industriel installé à la zone de Gzenaya est caractérisé par une industrie de consommation finale. La

classification des secteurs productifs est la suivante: Les industries de textile et de confection accaparent une somme d'investissement est de l'ordre de 52,5 millions de dirhams, soit 76% des investissements localisés dans la zone de Gzenaya, tandis que les autres secteurs se répartissent de 9% pour les industries mécaniques et métallurgiques, 5,4% pour les industries chimiques et para-chimiques et 4,1% des investissements destinés aux industries électriques et électroniques. La zone industrielle de Gzenaya se développe en fonction de son site géographique limitrophe de l'aéroport et de la route nationale n°1, en liaison de l'autoroute vers le port Tanger-Méditerranée et vers la métropole Casablanca.

La Zone Franche industrielle aéroportuaire dynamisée en fonction de ses attractivités des capitaux étrangers

Dans le but de diversifier des terrains à usage industriels, les pouvoirs publics ont établi une zone franche d'exportation installée à l'aéroport international Ibn Batouta de Tanger. Elle est réalisée sur un terrain aménagé d'une surface générale de 345 hectares. Son site est délimité au Nord par l'aéroport, à l'Est par la route nationale reliant Tanger à Rabat et Casablanca, à l'Ouest et au Sud par des terrains de la commune Gzenaya. La zone franche aéroportuaire est régie par la loi n°19-94 relative aux zones franches d'exportation. En effet, la création de la société « Tanger Free Zone » par le décret n°2-98-99 (du 4 février 1998) a pour objectif l'aménagement, la promotion et la gestion de la zone franche aéroportuaire. L'actionnaire de ladite société comprend les principales sociétés d'investissement, les banques et les assurances marocaines à savoir :

- La Société Nationale d'Investissement (S.N.I.) à hauteur de 30% ;
- la Banque Commerciale du Maroc (B.C.M.) à hauteur 20% ;
- la Banque Marocaine du Commerce Extérieur (B.M.C.E.) à hauteur de 15% ;
- la Royale Marocaine d'Assurance (R.M.A.) à hauteur de 15% ;
- la Compagnie Africaine d'Assurance (C.A.A.) à hauteur de 10% ;
- et la caisse Interprofessionnelle Marocaine de Retraite (C.I.M.R.) à hauteur de 10%.

Les entreprises tributaires en zone franche d'exportation sont en général divisées en deux types : le premier est de la zone industrielle sous douane et le deuxième type est d'ordre logistique.

La situation des sociétés tributaires dans la zone franche d'exportation de Tanger en 2011

Secteurs d'activités	Nombre d'unités	Valeur d'investissement en milliers de dirham	Superficie en m ²	Emplois créés
Textile et cuir	43	456.878	180.000	9.566
Industrie mécanique, électrique et électronique	40	1.043.872	215.051	7.899
Industrie chimique et parachimique	19	180.300	48.100	2.210
Agro-industrie	5	643.250	69.500	574
Services	48	590.200	305.794	1.270
Total	155	2.914.500	818.445	21.519

Source : Document fourni par la société Tanger Free Zone.

Cette zone franche d'exportation se caractérise par une forte attractivité des investissements étrangers, on y trouve des capitaux des nationalités différentes : Japon, Allemagne, Belgique, Espagne, France, Angleterre, Pays Bas, Portugal, Suisse, pays du Golf, Etats Unis... Parmi les sociétés multinationales implantées dans la zone, Zayaki produit de câblage automobile et la société Automotive Wiring Systems Morocco – Volkswagen produit des câblages électriques, employant respectivement plus de 3.000 et 1.550 personnes. En plus, on y trouve Artenova (céramique, 204 personnes), Great Mode SARL (confection de vêtements, 255 effectifs), Sofaceb (accessoires de luxe, 60 personnes), Weam Fashion (confection, 1.220 effectifs) et Larinor (confection, 450 personnes) ... Par contre, les unités ABL Sursum, Atlas Productions, Dion Aéronautique, DL Aérotechnologie et Souria représentent le secteur aéronautique en pleine expansion.

La diversification des investissements tributaires dans la zone franche d'exportation clarifie le modèle industriel extraverti, basé sur l'attractivité des capitaux étrangers. Ainsi, le développement de cette zone profite de sa localisation favorable à côté de l'aéroport international Ibn Batouta, ouvert sur le marché extérieur.

Le développement récent du corridor urbain-industriel entre Tanger et le complexe portuaire Tanger Med

En dehors des zones industrielles dans l'agglomération tangéroise, la formation du corridor urbain-industriel entre la ville Tanger et la zone franche industrielle de Melloussa depuis le début du XXI^e siècle, en liaison avec le projet du complexe portuaire Tanger-Méditerranée, est un facteur crucial pour renforcer le système de la production industrielle moderne, axé sur les établissements de plusieurs zones franches. Le projet portuaire entré en service en 2007, a été planifié pour recevoir les grands navires porte-conteneurs ; de même qu'il consiste à consolider l'ancrage du pays dans l'espace euro-méditerranéen, il s'articule autour l'établissement des zones d'activité économiques et des infrastructures de base : réseau routier, ferroviaire...

Le port Tanger Med 1 a été réalisé en eau profonde, développant les activités conteneurs, céréales, marchandises, passagers, TIR... Ce projet vise la réalisation :

- D'une zone franche logistique de 98 ha à Oued R'mel, destinée à l'entreposage des marchandises et à une transformation légère / contrôle de qualité ;
- des zones franches industrielles situées dans la métropole Tanger qui cibleront des industries de production à vocation export ;
- des infrastructures de connexion qui comportent :
 - une liaison autoroutière reliant l'autoroute du nord Casablanca-Tanger au complexe port et zones franches
 - et une connexion ferroviaire entre le complexe portuaire et zones franches.

Par ailleurs, ce projet a pour objectif de :

- Favoriser la pénétration des entreprises productives en mettant à leur disposition un port performant à l'échelle d'import-export ;
- Créer des emplois en faveur des jeunes diplômés qualifiés ;
- Capter des nouvelles sources de revenus pour l'activité portuaire ;
- Renforcer les multiples fonctions de la région : porte d'accès au pays, favoriser un développement du secteur industriel, commercial et touristique ;

- Equilibrer une politique territoriale par l'amélioration de la compétitivité de la région Tanger-Tétouan-Al Hoceïma ;
- Développer le trafic du Transport International Routier (TIR) en liaison avec les pays d'Europe ;
- Attirer une partie du trafic de transbordement de céréales et de conteneurs.

Le port TangerMed 1 vise 5 millions de tonnes de transbordement par an et à accompagner les accords de libre-échange et accords préférentiels signés entre le Maroc et les pays de l'Union Européenne. Avec 3 millions de « boîtes » par an, il arrive à saturation, mais le doublement du port s'achèvera, selon les prévisions, à la fin 2016. La construction du nouveau port Tanger Med 2 encourage l'amélioration du trafic de transbordement :

« A l'horizon 2015 – 2016, les extensions de Tanger – Med 2 terminées, Tanger – Med port aura donc une capacité de traitement de plus de 8 millions de conteneurs EVP, de 10 millions de tonnes d'hydrocarbures et une capacité d'accueil de 7 millions de passagers, de 700.000 camions et 2 millions de véhicules » (Vedie 2014 : 133).

L'importance de ce projet est centralisée autour de la construction du projet d'industrie automobile Renault-Nissan (avec un investissement de 1,1 milliard euros) à la commune de Melloussa sur une surface de 300 ha de zone franche, avec une extension de 300 ha à la commune Jouamâa. Cette usine Renault produit près de 200.000 véhicules par an dont 80-90% destinés aux marchés extérieurs et crée plus de 6.000 emplois directs permanents et 30.000 indirects.

La diversification des activités des ports Tanger Med 1 et Tanger Med 2 valorise la capacité productive de cette région et renforce le corridor urbain qui est en train de s'installer entre la métropole Tanger et le port Tanger Med comme vers la ville de Tétouan.

Conclusion

Toutes ces transformations structurelles vont faire de la métropole Tanger le nouveau pôle industriel du Maroc. Les grands projets industriels créés autour les zones industrielles – parmi elles la Zone franche de Gzenaya (350 ha), Tanger Free Zone (500 ha), Zones

franches Melloussa 1 (300 ha) et Melloussa 2 (300 ha), Ville Chrafate à la commune Jouamâa (avec possibilité d'extension de l'usine Renault-Nissan dans cette commune), Tanger Med 1 à la commune Kasr El Majaz (avec une zone franche de 250 ha) et Tanger Med 2 à la commune Ksar Esghir (avec une autre zone franche de 250 ha) – permettent d'y installer les grandes unités industrielles modernes de type d'industries automobile ou aéronautique. Ces activités se basent sur une main-d'œuvre qualifiée, spécialement sur des ingénieurs. Ainsi, les grandes orientations de développement de la ville de Tanger se caractérisent par la stratégie 2013-2017 intitulée « Tanger Métropole » qui vise des volets économique, sociale, urbanistique et culturel.

Bibliographie

- Caisse de Dépôt et de Gestion. 1996. Zone industrielle. Cahiers des charges. Gzenaya. Province de Tanger. Industrie et habitat. Document officiel. Rabat.
- Courlet, Claude (dir.). 2006. Territoire et développement économique au Maroc : Le cas des systèmes productifs localisés. Paris : L'Harmattan.
- Harriri, Madini Abdelhafid. 2008. Contribution à l'étude des zones franches de Tanger : Quels apports pour la région ? Tanger : Slaiki Frères.
- Sefroui, Fouad. 2003. Entreprise Maroc : Performances et seuils de vulnérabilité du système productif industriel à l'heure de la globalisation. Rabat / Paris : INAU / L'Harmattan.
- Tellier, Julien. 2006. Les recompositions territoriales dans le Maroc du Nord : Dynamiques urbaines dans la péninsule tingitane et gouvernance des services de base à Tanger et à Tétouan (Maroc). L'inclusion des quartiers pauvres à travers l'accès aux transports et à l'eau potable. Thèse de doctorat en géographie. Aix-en-Provence / Marseille : Université Aix-Marseille I – Université de Provence.
- Troin, Jean-François (dir.). 2002. Maroc : régions, pays, territoires. Paris / Casablanca : Tarik / URBAMA.
- Vedie, Henri-Louis. 2014. Maroc : émergence et développement global, Une volonté plus forte que les crises. Paris : ESKA.
- World Bank. 2015. Competitive Cities for Jobs and Growth : What, Who, and How, The World Bank Group : Washington, D.C.
http://www-wds.worldbank.org/external/default/WDSContentServer/WDSP/IB/2015/12/08/090224b083c371d5/2_0/Rendered/PDF/Competitive0ci000what0who00and0how.pdf, consulté le 02/02/2016.

Notes

¹ Un nouveau rapport de la Banque Mondiale (World Bank 2015) figure les facteurs principaux qui favorisent la compétitivité de 750 villes à l'échelle mondiale. Ce rapport prend Tanger comme un exemple prééminent d'une ville compétitive à l'échelle mondiale, grâce aux efforts de développement des infrastructures de base et la croissance des investissements étrangers et nationaux, essentiellement depuis les dernières années avec l'établissement des ports Tanger Med 1 et 2 et la construction de l'usine Renault-Nissan.

² Dans ce sens, le rapport bi-pôle exprime que « l'activité industrielle est considérée comme un créneau de développement susceptible de cimenter sa structure économique et par conséquent celle de la région » (Etude du bipôle Tanger - Tétouan 2002, cité par Tellier 2006 : 168).

³ Cette zone industrielle est constituée sous l'égide de la politique de la décentralisation industrielle menée au Maroc au profit des villes les moins industrialisées.

⁴ R.A.I.D. : Régie Autonomie de la distribution de l'eau ; ONCF : Office National des Chemins de Fer du Maroc.

⁵ Cette unité vient d'être vendue pour la construction des grands bâtiments par le promoteur immobilier Châabi.

⁶ Cette unité est toujours en activité.

Reconfiguration territoriale et innovation marketing : Illustration par le cas de la ville de Tanger

Mostafa Abakouy

L'attractivité et le rayonnement d'une ville se mesurent par le degré de satisfaction des résidents qui y habitent, des investisseurs qui y entreprennent et des touristes qui la visitent. En analysant le cas de Tanger, trois constats majeurs se dégagent (Laghzaoui / Abakouy 2014 : 1-29) :

1. Vis-à-vis des habitants : à force de voir leur ville grandir, prendre de l'ampleur et « maquiller » son paraître, les tangérois manquent de confort et de bien-être.
2. Vis-à-vis des investisseurs : après son âge d'or entre 1923 et 1956 sous le statut d'une ville internationale, Tanger allait vivre, à partir de 1960, une funeste « parenthèse » où les entrepreneurs commencèrent à désertir la cité. Mais depuis l'accession au trône du roi Mohammed VI, l'investissement y rejaillit intensivement.
3. Vis-à-vis des touristes : chaque fois que Tanger souhaite construire son image de marque, elle bute sur des stéréotypes et des prismes négatifs.

Pourtant, la ville est aujourd'hui déjà le deuxième pôle économique du pays, le port à conteneurs Tanger Med qu'elle abrite est devenu le deuxième port de transbordement en Afrique (Abjiou 2014) et les investissements européens, asiatiques et arabes y sont fortement présents. Bref, Tanger connaît un « bain de jouvence ». Mais, a-t-elle droit aux mêmes erreurs du passé ? Comment se projette-t-elle dans le futur ?

L'objectif de cet article est d'étudier la reconfiguration de la ville de Tanger et d'imaginer des recettes de nature à accompagner sa dynamique. Par souci de compromis et d'équilibre entre les différentes variables qui font contraste dans cette mouvance, nous nous sommes attelé à recouper la reconfiguration de la ville et les innovations marketing les plus appropriées. Notre démarche d'approche a consisté

également à interroger le terrain en obtenant toutes sortes de témoignage, éclairage, appréciation, perception, représentation, etc. auprès des acteurs locaux (Mairie, CRI, ONG, agences de développement, délégations professionnelles, associations, société civile, industriels, touristes, citoyens, étudiants, etc.). Les principaux enseignements auxquels nous sommes arrivés se traduisent par la nécessité d'innover pour que la ville de Tanger attire davantage et retrouve son lustre du passé. De telles innovations sont dictées par de nouveaux contextes international, national et local.

Reconfigurations territoriales et défis tangérois

Les différentes études liées aux territoires à l'échelle internationale constatent qu'ils évoluent de façon tellement rapide et brusque qu'il est légitime de parler de révolutions spatiales (Gayet 2013) que nous reprendrons brièvement ci-dessous. A ces révolutions spatiales internationales s'ajoutent de nouveaux défis à relever par la cité tangéroise, en lien essentiellement avec la régionalisation avancée et la métropolisation de la ville.

Reconfigurations spatiales

Les territoires sont aujourd'hui frappés par une dynamique qui touche pratiquement à tous les domaines. Nous les regroupons dans les révolutions territoriale, sociologique, politique, économique, environnementale, démographique et Internet.

Révolution territoriale : D'abord, la métropolisation des villes leur donne un nouveau visage, caractérisé par la complexité des espaces urbains, dont la gestion exige des modes spécifiques, particulièrement ceux qui ont fait leur preuve dans la culture d'entreprise comme le marketing ou la stratégie, en vue de répondre aux impératifs de l'autonomie financière et décisionnelle. Ensuite, on note que des villes deviennent des « portes d'entrée » pour tout le pays (c'est le cas de Tanger pour le Maroc), voire pour tout un groupe de pays (c'est le cas de Rotterdam pour les pays de l'Europe du nord). Ce nouveau rôle des villes les invite à être plus citoyennes et plus responsables en vue d'être des « locomotives » du pays. Par ailleurs, des villes arrivent même à transcender leur nation en brillant plus dans leur domaine de

prédilection ce qui livre les villes à une concurrence féroce intra et inter pays. On peut dire par exemple que Marrakech est plus touristique que le Maroc. Enfin, la mondialisation a pu jouer un rôle fondamental en rapprochement entre les territoires. Elle a, en effet, créé un effet de « raccourci » spatio-temporel des territoires, dans la mesure où les délais sont de plus en plus réduits et les espaces de plus en plus rapprochés.

Révolution sociologique : Au fil des années, le comportement des individus évolue, opérant ainsi des changements radicaux. Après avoir été des consommateurs collectifs, leur consommation est devenue individuelle ; après s'être identifiés à la nation, ils s'identifient à leur territoire de proximité ; de la recherche de la simplicité, ils préfèrent faire complexe ; de la recherche d'une vie stable, ils courent derrière des changements permanents ; de l'expression par les mots, ils communiquent via les images, etc. Depuis l'avènement de la mondialisation, ils se veulent internationaux, exigeants, experts, citoyens, ... mais, ils sont aussi plus stressés, plus pressés et « caméléons » (Dubois 1996). Ils interpellent ainsi les responsables de l'attractivité territoriale à concevoir des prestations « one to one ».

Révolution politique : Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, les européens furent persuadés de créer le premier regroupement (CEE), fondé à six, mais élargi périodiquement pour devenir l'UE à 27 après la dislocation de l'ex URSS. L'intégration économique des européens a fourni une matière à réflexion sur l'intégration politique, ce qui peut se traduire par l'uniformisation des stratégies et politiques territoriales de plusieurs pays (Hermand 2014). Parallèlement à cette uniformisation des politiques des nations, émerge une nouvelle démocratie participative, où la logique « bottom up » se substitue à l'approche « top down » (Foin 2012), incitant les marketers territoriaux à bien repérer et répondre aux attentes exprimées par les usagers des prestations territoriales, plutôt que de les leur imposer.

Révolution économique : Depuis la mise en œuvre de l'Organisation Mondiale de Commerce (OMC) en 1995, tout porte à croire qu'on est à l'ère de la mondialisation, que les frontières entre pays sont brisées et que le globe est devenu un simple « village planétaire ». Mais, dans la réalité des faits, nous assistons à la constitution de blocs économiques

créant ainsi une triadisation de l'économie mondiale (Ohmae 1985) où les riches de la planète se taillent la part du lion des échanges internationaux. Cette nouvelle configuration de l'économie mondiale nous pousse à parler beaucoup plus d'un commerce régional que d'un commerce planétaire. L'écart qui sépare les pays riches des pays pauvres a poussé de nouvelles puissances économiques à émerger et durcir la concurrence entre les territoires (Mainet 2011), laquelle concurrence amènerait ceux-ci à faire l'objet d'une innovation permanente à même d'attirer des capitaux, des compétences et des touristes. Dans cet espace d'hyper-compétition entre territoires, les cycles de crise deviennent plus récurrents (Tchiko 2010).

Révolution écologique : Depuis l'avènement de l'ère industrielle, les territoires commencent à souffrir de la pollution atmosphérique (INERIS 2009), à laquelle viendra une série d'autres pollutions : pollution sonore terrestre et sous marine, pollution visuelle sous l'effet d'affichage publicitaire sauvage, d'immeubles et d'autres installations qui poussent de façon hasardeuse et entravent de voir les horizons et de se contempler des paysages naturels, pollution en termes d'encombrement de l'espace urbain sous l'effet de constructions de masse, d'occupation d'espaces publics et de peuplement dense, etc. Toutes ces sources de pollution affectent négativement la qualité de vie des citoyens. Pire encore, elles altéreront même la qualité de vie des générations futures. D'où la vogue de la conscience du développement durable qui consiste à garantir aux générations futures au moins les conditions d'aujourd'hui.

Révolution démographique : D'après les statistiques de l'ONU (La Banque mondiale 2007), plus de la moitié de la population mondiale vit en villes et en 2050 nous serons plus de deux tiers de citoyens. C'est dire une concentration des efforts, de temps et de la réflexion sur les espaces urbains. Une telle tendance créerait de nouveaux défis pour les territoires et les inviterait à chercher de nouvelles solutions.

Révolution internet : Selon l'agence « we are social »,¹

« [s]ur les 3,025 milliards d'internautes à travers le monde, 2,060 milliards sont actifs sur les réseaux sociaux, soit 68% des internautes et 28% de la population mondiale. »

En vue de suivre la tendance, les territoires deviendront bon gré mal gré de plus en plus « numériques » et « intelligents ».

Défis pour le territoire tangérois

Les différentes révolutions ci-haut ont exercé un effet inéluctable sur la cité tangéroise. Elles l'ont incitée à s'inscrire dans une nouvelle dynamique et à relever, par conséquent, de nouveaux défis. Il s'agit notamment de la régionalisation avancée et la métropolisation de la ville.

L'annonce de la régionalisation avancée au Maroc depuis 2011 rappelle clairement aux régions marocaines que leur prospérité relèverait désormais de leur responsabilité interne et que leurs attitudes et conduites s'inscriraient dans la logique du « privé », qui a toujours fonctionné sous une optique d'efficacité et d'efficience. Cependant, le défi majeur et direct de la ville de Tanger demeure sa métropolisation sur laquelle elle s'est engagée depuis 2013, dont l'aboutissement est fixé à l'horizon 2017. Le projet « Tanger Métropole » est multidimensionnel engendrant aussi bien l'aménagement territorial, les travaux d'infrastructure, la rénovation des sites touristiques, la valorisation du patrimoine historique et culturel, l'amélioration des services publics, l'établissement d'espaces verts, que la gouvernance locale.

Défi 1 : Aménagement territorial – L'enjeu de l'aménagement territorial est d'assurer une mobilité urbaine et de surmonter les difficultés d'engrenage dont souffre la population tangéroise, quoique les aménagistes experts insistent sur un aménagement proactif et non réactif.

Défi 2 : Travaux d'infrastructure – Dans l'immédiat, Tanger est appelée à assurer à sa population simultanément un transport collectif en quantité et en confort nécessaires, un raccordement suffisant et satisfaisant à l'eau et à l'électricité et un accès optimal au foncier, soit pour les constructions, soit pour l'installation des entreprises.

Défi 3 : Rénovation des sites touristiques – La zone de Tanger regorge de sites touristiques. Mais faute d'un entretien systématique et d'une rénovation prospective, elle se prive d'un manque à gagner en visiteurs

qui se rendent dans des endroits par rapport auxquels Tanger possède a priori plus d'avantages compétitifs.

Défi 4 : Valorisation du patrimoine historique et culturel – Jouissant d'un passé glorieux, Tanger devrait garder une vraie longueur d'avance sur beaucoup de villes de la région méditerranéenne.

Malheureusement, faute d'une valorisation du patrimoine touristique et culturel, Tanger n'arrive pas à afficher une identité noble et forte. Elle est aussi appelée urgemment à dépasser les stéréotypes qu'on lui colle à tort en la considérant seulement comme une ville du trafic, de source de clandestinité ou un cercle de criminalité.

Défi 5 : Amélioration des services publics – Mal cotée comparativement aux autres grandes villes marocaines (Agoumi 2011), Tanger prévoit investir massivement dans deux de ses maillons faibles, en l'occurrence la santé (par la création d'un CHU et d'une faculté de médecine et de pharmacie) et l'éducation (par la multiplication des établissements scolaires et universitaires et l'augmentation des effectifs d'enseignants et encadrants).

Défi 6 : Espaces verts – Le boom immobilier des années 2000 a dépossédé Tanger d'espaces verts. Elle a toujours une chance d'en garder un peu dans ses environs, mais aussi elle doit élaborer un plan de récupération des espaces occupés illégalement par des habitants, des établissements de restauration ou des magasins commerciaux.

Défi 7 : Gouvernance locale – Comme n'importe quelle autre ville, Tanger fonctionne naturellement avec des acteurs de toutes cultures et de divers horizons. En grandissant (HCP 2015), sa gouvernance devient de plus en plus complexe. Seules la concertation, la citoyenneté et la vision à long terme lui confèreraient les conditions de succès.

Ce sont là autant de défis face auxquels se retrouve Tanger d'aujourd'hui. Certainement, pour pouvoir les relever et rayonner comme elle l'a été par le passé, elle doit s'efforcer d'attirer autrement. Dit autrement, seule l'innovation marketing lui servirait de feuille de route pour son attractivité durable.

Innovation marketing au service de l'attractivité territoriale de Tanger

Tout au long du fil marketing d'entreprise, on se rend compte qu'il est facilement transposable au marketing des territoires dans la mesure où ceux-ci, pour être « marketés », obéissent à la même démarche que celui-là, en termes d'état d'esprit, de techniques de séduction, de la recherche de la compétitivité, de la nécessité de la créativité, du recours impératif à l'information, de la recherche des performances, etc. Mais, contrairement au marketing d'entreprise, le marketing territorial repose sur des instruments qui lui sont spécifiques. En situant le marketing territorial par rapport au marketing d'entreprise, on s'aperçoit que, d'abord, le premier emprunte au deuxième la même philosophie, mais il n'en sera jamais une pure photographie. Ensuite, il adopte les mêmes raisonnements, mais il utilise ses propres instruments. Enfin, il s'inspire de ses universalités, mais il garde à l'esprit ses propres spécificités. Ce paragraphe n'a pas l'ambition de chercher la signification du marketing territorial ni de développer sa démarche. Il se veut un rappel pour les marketers territoriaux de Tanger que leur succès est fonction du degré de créativité des uns et des autres. En vue d'y parvenir, celle-ci est fondée simultanément sur des techniques et sur un état d'esprit.

Innovation marketing de Tanger fondée sur des techniques

Les techniques de l'innovation marketing que nous conseillons aux intéressés du fait territorial tangérois, soit ont fait leur preuve dans d'autres espaces, soit sont dédiées spécifiquement à la ville de Tanger. Nous estimons qu'elles sont si pertinentes que nous les qualifions de clefs (inspirées entre autre de Meyronin 2012).

Clef 1 : Savoir communiquer son identité – Certes, Tanger a une identité forte et dominante, fondée sur un passé glorieux, mais cette identité est peu connue et nécessite, donc, d'être mise en valeur. Ce sentiment de fierté qu'ont les tangérois doit être communiqué et défendu sur la base d'une identité bien connue. Une identité vivante et en perpétuel devenir et se comprend dans le mouvement entre passé, présent et futur. Une identité qui sera portée par des générations différentes.

Clef 2 : Savoir choisir des célébrités territoriales – Il s’agit de faire appel à des personnalités célèbres associées au territoire (il est difficile de dissocier Tanger d’Ibn Batouta), des personnalités qui ont marqué leur territoire, qu’elles relèvent de la culture, du sport, de la science, de l’économie ou du commerce. Des fois, des personnages fictifs, sont mobilisés pour communiquer l’image d’une ville (le cas d’Hercule à Tanger par exemple).

Clef 3 : Savoir obtenir des labels – Il s’agit de titres octroyés en signe de reconnaissance de l’effort fourni par une ville dans un domaine donné (le cas de Tanger pour sa musique de Jazz).

Clef 4 : Savoir courir derrière les activités sportives – Les activités sportives étant appréciées de par le monde, les villes se sont livrées à une concurrence féroce pour l’organisation des événements sportifs périodiques tout en opérant un ciblage d’un sport les distinguant les unes des autres.

Clef 5 : Savoir capitaliser un savoir-faire – En vue de renforcer la compétitivité territoriale dans des domaines à forte innovation, les pays se sont lancés dans des pôles de compétitivité. L’installation de ceux-ci repositionne autrement les régions. Ainsi, placent-elles leur compétition d’emblée sur la scène internationale au lieu de concurrencer uniquement à l’échelle nationale. La vision extravertie d’un territoire tend, ainsi, à raccourcir le processus d’apprentissage systématique.

Clef 6 : Savoir orienter la communication territoriale – Ayant reconnu le poids des régions dans le développement politico-économique et socioculturel des nations, les spécialistes ont su exploiter un nouveau terrain de la communication (Megard / Deljarrie 2003). Au Maroc, le discours royal du 09 mars 2011 sur la régionalisation avancée, différentes communications ont été établies en vue de faire connaître les sources de complémentarité et de cohésion inter-régions. N’a-t-on pas qualifié Tanger de perle du détroit ? Mais il faut dire que ces images collées aux territoires (régions ou villes) ne sont pas encore le fruit d’un service ou d’une structure des communes dédiée spécialement pour vanter leurs mérites et vertus. D’autant plus que les

discours publicitaires s'adressent assez souvent aux investisseurs et touristes et manquent de proximité vis-à-vis des résidents.

Clef 7 : Créer et savoir entretenir un dispositif culturel – La culture d'un territoire se présente soit comme un patrimoine hérité (Graham 2002), un événement associé à des dates précises ou est mouvante en se projetant dans l'avenir (Greffé 2006). Elle se traduit par des fêtes, des festivals, des événements sportifs, la création contemporaine, etc. Parce qu'elle permet de redonner confiance aux citoyens et de les rendre fiers de leur territoire, la culture fleurit même en période de crises économiques. En témoignent les concerts Tanjazz, Touiza (en langage amazigh un regroupement solidaire à tour de rôle, essentiellement pour les activités agricoles), théâtre universitaire ou le festival de film de Tanger, etc.

Clef 8 : Savoir s'inspirer des bonnes pratiques – A la recherche d'une image de marque internationale (Kapferer 2007), les territoires se détachent de plus en plus de leur logique ancienne ancrée dans leur propre espace pour en explorer d'autres.

Clef 9 : Savoir se projeter dans le post-modernisme – Il faut remarquer que de nouvelles configurations urbaines planent à l'horizon, surtout au niveau de quelques friches et zones industrielles ou portuaires délaissées, qui se voient attribuer de nouveaux rôles tels que le shopping, les loisirs ou la culture (Davezies 2004). En témoigne, par exemple, l'ancien port de Tanger qui se projette à l'horizon 2016 comme plutôt un port de plaisance, de loisir, de shopping et de la culture.

Clef 10 : Créer une structure de marketing urbain – Enfin, il faut dire que toutes les options ci-haut ne seraient pertinentes que si les territoires sont dotés de structures dédiées au marketing territorial, lesquelles structures développeraient un réflexe de répondre (et satisfaire) aux attentes des usagers du service public local.

Innovation marketing de Tanger fondée sur un état d'esprit

Nous entendons par cet état d'esprit l'adoption de nouveaux comportements, attitudes et conduites. Ils sont résumés dans les quintessences suivantes.

Inviter à coproduire – Il s'agit d'inviter les citoyens à prendre part à la coproduction de l'offre territoriale, de sa communication et la contribution au rayonnement de l'image de leur territoire.

Oser le réseautage avec d'autres villes – Il s'agit des relations avec, soit des villes nationales, soit étrangères, entretenues sur des thématiques bien définies (gastronomie, lumière, technologie, art, diaspora, patrimoine, développement durable, ...). Le but, selon Meyronin (2012),

« est de constituer une plateforme d'échanges et de partage de bonnes pratiques au travers de forums, de groupes de travail, de projets collectifs, de publications ... ».

Mais son objet est aussi de contribuer au dialogue des villes avec les institutions européennes. Une telle « coopération contribuerait au rayonnement du territoire à une échelle supra régionale » (ibid.).

Avoir la conscience du durable – Pour des soucis de pérennisation, les villes prennent conscience de plus en plus du développement durable (Ingallina / Park 2005).

Repenser le Partenariat Public-Privé – Pour des soucis d'innovation et de renouvellement des territoires (Cova / Cova 2001), les entreprises seules ou les collectivités territoriales seules ne peuvent pas fonctionner à merveille; elles sont appelées ainsi à chercher des terrains de convergence en redéfinissant le partenariat public-privé.

Etre un vrai « villeiste » – Au même titre qu'on souhaite de tout un chacun de se comporter en citoyen veillant sur l'intérêt général, on invite tout tangerois à s'identifier à sa ville et de se comporter en « villeiste ».

Elaborer une stratégie territoriale inclusive – De par la mixité de la population de Tanger et le déséquilibre que pourrait créer le processus de métropolisation de la ville, on désire l'élaboration d'une stratégie inclusive en vue d'y vivre en symbiose et cohésion sociale nécessaires.

Croire au génie d'un think tank – Nous désirons voir s'établir à Tanger un think tank dédié à l'attractivité de la ville, seul gage de produire et surtout de renouveler les idées.

Conclusion

L'analyse de l'articulation entre les reconfigurations territoriales et l'innovation marketing du territoire tangerois fait ressortir sept « lois » :

- La mouvance territoriale inspire le marketer.
- La dynamique territoriale interpelle le marketer à innover.
- Le positionnement de la ville de Tanger sur la scène internationale invite le marketer territorial à faire l'objet d'une innovation radicale plutôt que d'une innovation incrémentale.
- Le marketer influe sur le territoire.
- L'innovation marketing invite le territoire à se rénover.
- L'interface Territoire-Marketing s'inscrit dans un cercle vicieux.
- L'attractivité de Tanger n'est pas seulement une question instrumentale, mais aussi une attitude mentale.

Bibliographie

- Abjiou, Ali. 2014. TangerMed : Deuxième en Afrique. *L'Economiste* 4363, 22/09/2014. <http://www.leconomiste.com/article/959407-tangermed-deuxieme-en-afrique>, consulté le 25/06/2016.
- Agoumi, Fadel. 2011. Classement des villes marocaines. *Supplément à La Vie Economique*, 24/06/2011.
- La Banque mondiale (dir.). 2007. Selon un rapport de l'ONU, plus de la moitié de la population mondiale vit désormais en ville. La Banque mondiale. <http://www.banquemondiale.org/fr/news/feature/2007/07/11/more-than-half-the-world-is-now-urban-un-report-says>, consulté le 18/01/2016.
- Cova, Veronique / Bernard Cova. 2001. *Alternatives marketing : Réponses marketing aux nouveaux consommateurs*. Paris : Dunod.
- Davezies, Laurent. 2004. Développement local : le déménagement des Français. La dissociation des lieux de production et de consommation. *Futuribles* 295, pp. 43-56.
- Dubois, Bernard. 1996. Marketing situationnel pour consommateur caméléon. *Revue Française de Gestion* (septembre-octobre), pp. 83-89.
- Foin, Michèle. 2012. La démocratie participative comme source d'inspiration. *La Gazette des Communes*, 16/04/2012, p. 36.
- Gayet, Joël. 2013. Place marketing 2013 : tendances et nouvelles pratiques du marketing territorial. Aix-en-Provence : Place Marketing Forum (14 et 15 octobre).
- Greffé, Xavier. 2006. *La mobilisation des actifs culturels de la France : De l'attractivité culturelle du territoire... ..à la nation culturellement créative*.

rapport de synthèse sur l'attractivité culturelle. Document de travail du DEPS (Département des Etudes, de la Prospective et des Statistiques) n° 1270. Paris : Ministère de la culture et de la communication.

HCP (Haut Commissariat au Plan). 2015. Recensement général de la population et de l'habitat de 2014. Bulletin officiel 6354, 23/04/2015, pp. 4026-4074.

Hermand, Marie-Hélène. 2014. Le discours euro régional : Indices convergents de légitimation d'un espace institutionnel. In *Mots les langages du politique* (dir.), Regards sur le post-colonialisme linguistique. Lyon : ENS Edition, pp. 71-86.

INERIS (Institut National de l'Environnement industriel et des risques). 2009. Interactions entre pollution atmosphérique et changement climatique. Rapport d'étude, 23/06/2009. Sans lieu. <http://www.lefigaro.fr/assets/pdf/ineris-rapport.pdf>, consulté le 18/01/2016.

Ingallina, Patrizia / Park, Jungyoon. 2005. City marketing et espace de consommation : les nouveaux enjeux de l'attractivité urbaine. *Revue Urbanisme* (Dossier « La ville marketing ») 344 (septembre-octobre), pp. 64-67.

Kapferer, Jean-Noël. 2007. *Les marques : capital de l'entreprise*. Paris : Groupe Eyrolles.

Laghzaoui, Fadoua / Abakouy, Mostafa. 2014. Marketing territorial de Tanger entre gestation d'hier : manifestations d'aujourd'hui et mutations de demain. *Revista de Estudios Fronterizos del Estrecho de Gibraltar (REFEG)* (1), pp. 1-29.

Mainet, Hélène. 2011. Les petites villes françaises en quête d'identité : Ambiguïté du positionnement ou image tactiquement combinée ? *Mots. Les langages du politique* 97. <http://mots.revues.org/20514>, consulté le 18/01/2016.

Megard, Dominique / Deljarrie Bernard. 2003. *La communication des collectivités locales*. Paris : LGDJ / Dexia.

Meyronin, Benoît. 2012. *Marketing territorial: Enjeux et pratiques*. Paris : Vuibert.

Ohmae, Kenichi. 1985. *Triad power: the coming shape of global competition*. New York : Free Press.

Tchiko, Faouzi. 2010. *Analyse des crises des pays émergents : Proposition d'un modèle explicatif*. Thèse de Doctorat ès sciences économiques, Faculté des sciences économiques et de gestion. Tlemcen : Université Abou Bakr Belkaid.

Note

¹ <http://wearesocial.sg>, consulté le 18/01/2016

Le Maroc et la Ligne à Grande Vitesse

Mehdi Lahlou

Introduction

Retenu au cours de l'hiver 2007, lors de la visite d'Etat effectuée par l'ancien président français Nicolas Sarkozy, le principe d'une Ligne à Grande Vitesse (LGV) reliant les deux pôles industriels du Maroc, Casablanca et Tanger, va passer à exécution quelques années plus tard, malgré une forte opposition de la société civile. Souvent présentée comme « un cadeau du Maroc » à la France ou, au mieux, comme un lot de consolation suite à l'abandon par les autorités marocaines de leur projet d'achat de l'avion français, le Rafale, la réalisation de la LGV avec du matériel fourni par Alstom va être décidée sans études préalables de faisabilité économique, financière ou environnementale. Devant être financée par un budget de 33 milliards de dirhams (soit l'équivalent de 3 milliards d'euros), la LGV reliera directement (sur 220 km) les villes de Tanger et Kénitra, puis sur un peu plus de 100 km, elle fera la jonction avec Rabat, Mohammedia et Casablanca. Le gain en temps prévu serait de près de trois heures entre la ville du Détroit et la métropole économique marocaine.

Dans un pays où la voie ferrée n'est doublée que sur moins de 400 km, où la vitesse moyenne des trains est très faible (elle serait comprise entre 50 et 60 km/h), où les retards de trains et les incidents de sécurité sont de plus en plus fréquents, où l'Office national des chemins de fer (ONCF) peine à trouver les ressources nécessaires pour financer la modernisation et l'extension du réseau ferré « traditionnel », de nombreuses questions méritent d'être posées au sujet de la LGV dont les responsables politiques ont décidé de doter le Maroc, et notamment :

- Quelle est l'opportunité d'une telle ligne dans un pays où la plupart des régions ne sont pas encore desservies par le chemin de fer et où de très nombreuses autres, surtout en montagne, sont toujours enclavées, sans accès aucun y compris au réseau de routes nationales ?

- Pourquoi une telle option a-t-elle été retenue dans la précipitation et sans études préalables sérieuses ?
- Pourquoi n'y a-t-il pas eu d'appel d'offres international pour le choix de l'équipement de la ligne en locomotives/rames ? Cela n'a-t-il pas empêché le Maroc de réduire le coût de réalisation d'un tel projet et de diversifier ses sources de financement ?
- Quel est l'impact de la LGV sur les territoires traversés et sur l'économie marocaine de façon globale ? Et, également, qu'elle a été la réaction de la société civile marocaine, face à un chantier qu'elle a jugé, pour le moins, non opportun ?

C'est, entre autres, à ces questions que ce texte tentera de répondre.

La LGV – une opportunité essentiellement politique !

Fraîchement élu, en mai 2007, à la présidence de la République française, Nicolas Sarkozy – qui venait de proposer la création d'une Union pour la Méditerranée dont l'un des objectifs était de montrer l'ascendance de la France sur l'espace méditerranéen, notamment sa partie sud – allait décider au début du mois de juillet de la même année d'effectuer une « visite de travail » de quelques heures dans les trois pays du Maghreb (Maroc, Algérie, Tunisie). Or, si les deux derniers pays ont accepté sans condition de le recevoir, le roi du Maroc a refusé le principe d'une telle visite éclair, (1) parce qu'il figurait en troisième position dans l'ordre retenu par le nouveau président, or, la « tradition » en cours depuis de longues années voulait que le Maroc soit le premier pays, hors de l'Union européenne, à recevoir tout nouveau chef d'Etat en France, (2) parce que le Royaume du Maroc ne peut apparaître en raison d'une très courte visite, non décidée d'un commun accord, comme un accessoire diplomatique dans la démarche du pouvoir nouvellement installé à Paris.

Cet « incident diplomatique » entre deux pays liés par de très forts liens économiques, commerciaux et politiques sera d'autant plus mal pris par la présidence française qu'il sera suivi par un autre, qui sera aussi très ressenti en France, et qui consistera dans l'annonce par le Maroc, la veille de la visite d'Etat de N. Sarkozy programmée au mois d'octobre 2007, de surseoir à l'achat de 16 Rafales de l'avionneur Dassault – qui n'avaient alors trouvé aucun acheteur à l'international –

et leur remplacement par 32 F16 américains. Il s'est dit à ce moment-là¹ que le président a failli annuler sa visite au Maroc.

Pour éviter que se développe un problème lourd de conséquences pour les deux pays, les autorités marocaines vont proposer aux Français de les doter d'une ligne de chemin de fer à grande vitesse inspirée du TGV français, réalisée sous la supervision de la Société nationale de chemins de fer française (SNCF) et dont le matériel roulant serait fourni par Alstom, groupe industriel également français : autrement dit, quelque chose qui ressemble à un chantier franco-français réalisé en terre marocaine. D'un coût global initial estimé à 20 milliards de dirhams marocains (soit l'équivalent de près de 1,8 milliard d'euros) la LGV marocaine est dès le départ apparue comme une espèce de « lot de consolation » (certains parleront de cadeau) fait par le Maroc à N. Sarkozy et à la France pour se faire pardonner les « ratages » de l'été et de l'automne 2007.

La convention-cadre entérinant l'accord pour la réalisation de la LGV sera signée le 22 octobre 2007 à Marrakech, en présence des deux chefs d'Etat marocain et français. Les péripéties politico-diplomatiques présentées ci-haut vont fortement marquer ce projet, aussi bien quant à son financement que quant au lancement de ses travaux de réalisation et à leur échéancier. Le Maroc n'ayant pas la possibilité, à travers les ressources propres de l'ONCF – et même celles du budget de l'Etat – de mobiliser des moyens financiers à même de couvrir les besoins d'un projet de cette importance, le président français va mettre à contribution à ce propos l'Agence française de développement (AFD) comme il va s'impliquer personnellement et directement auprès des responsables saoudiens, koweïtiens et émiratis pour compléter le tour de table financier de la LGV. Le Maroc contribuant pour sa part pour 5,5 milliards de dirhams (soit près de 500 millions d'euros et donc un peu plus que le quart des ressources financières totales exigées à l'origine par le projet).

L'accélération des événements pour faire correspondre la signature du projet avec la première visite d'Etat de N. Sarkozy au Maroc et la volonté réciproque de le rendre rapidement irrévocable n'a pas permis de réaliser les études économiques, financières, techniques et environnementales nécessaires dans les meilleures conditions de

crédibilité et de fiabilité, pourtant absolument obligatoires pour ce genre de chantiers de grande envergure. Cela va se traduire (voir ci-après) par un dépassement important aussi bien des délais de réalisation que des coûts. Une telle situation a aussi induit, par exemple, le refus de l'Allemagne de contribuer au financement du projet pour absence de mise à concurrence – puisque tous les marchés y afférents ont été signés de gré à gré entre entités et organismes marocains et français pertinents. Et c'est aussi pour la même raison que la Commission européenne ne s'y est pas intéressée.

Consistance et financement du projet

Dans son édition du 7 juin 2011, *La Vie Economique* (hebdomadaire économique de Casablanca, très proche des milieux d'affaires) annonçait que les premiers travaux de réalisation effective du projet allaient commencer en juillet 2011, que les études d'avant-projet « étaient achevées » et que celles portant sur l'exécution, soit les études topographiques, géotechniques et de stabilisation technique des sols étaient en cours sous la supervision de 60 ingénieurs marocains et français qui y « travaillaient à plein temps ». Un tracé propre, d'une ligne nouvelle de 200 km, au départ de Tanger était alors programmé pour rejoindre – à la fin de l'année 2015 – le réseau actuel sur le tronçon Kénitra-Casablanca. Il devait être alors possible aux Marocains de parcourir la distance séparant Casablanca de Tanger en 2 heures 10 minutes au lieu de 4 heures 45 minutes et celle séparant Rabat de Tanger en 1 heure 20 au lieu de 3 heures 45 minutes antérieurement, grâce à des trains qui circuleraient – lorsque toutes les infrastructures seront mises en place – à une vitesse moyenne de 320 km/h.

A ce niveau, il faut relever toutefois les excès d'euphorie de certains commentateurs et journalistes, surtout marocains, soutiens déclarés et inconditionnels du projet. En ce sens, si la vitesse moyenne sur la LGV doit être de 320 km/h, le trajet entre Tanger et Casablanca (soit quelque 350 km) serait parcouru en un peu plus d'une heure alors que celui entre Tanger et Rabat le serait en 40 minutes. Mais cet élément n'en est qu'un parmi d'autres qui indiquent que rien de très évident ni

de convenablement étudié n'était connu lorsque le Maroc a accepté l'offre française de réaliser « son » TGV.

Nonobstant, le ministre marocain de l'équipement, qui avait signé en octobre 2007 – en présence du roi Mohamed VI et du président français N. Sarkozy – la Convention cadre de la LGV avec son collègue français de l'environnement, n'avait pas hésité à soutenir alors que ce projet « fait partie des grands chantiers initiés par le Royaume depuis plusieurs années et s'inscrit dans une vision à long terme » (2015 / 2030, avec une ligne « maghrébine » qui relierait Casablanca à Tunis, via Alger, et une ligne « atlantique » qui irait de Tanger à Agadir : voir encadré 2 ci-après).

« Sa réalisation est basée sur les études qui ont prouvé sa rentabilité économique qui se situerait [...] entre 8% et 8,5% contre environ 4,5% dans les pays européens. Ceci sans parler des gains induits par le projet, en l'occurrence le gain de temps, la réduction des émissions de CO2 et la baisse des accidents de la circulation, dont tout le monde connaît le coût économique et social ».²

S'agissant du financement, une fois la Convention cadre du projet signée (voir ci-haut), Marocains et Français vont s'atteler à trouver les ressources financières et les montages adéquats pour le réaliser.

Dans ce cadre, et pour faire apparaître la LGV comme une composante d'un plan global de restructuration et de modernisation de l'ONCF, deux signatures ont eu lieu en présence du roi du Maroc à Tanger au mois d'octobre 2010. Une première concerne un « contrat-programme » entre l'Etat et l'ONCF et la seconde a intéressé une convention entre l'ONCF et le Fonds Hassan II pour le développement économique et social. Ces deux conventions portaient sur la réalisation effective de la LGV ainsi que sur le renforcement et la modernisation du réseau ferroviaire national dans son ensemble. A ce sujet, l'ONCF s'est engagé à investir durant la période 2010-2015, un montant total de 33 milliards de dirhams, dont 20 milliards de dirhams pour le projet de la LGV. La moitié de cette dernière somme devant être consacrée aux études et aux infrastructures, 5,6 milliards de dirhams iraient aux équipements ferroviaires et les 4,4 milliards restant à l'acquisition du matériel roulant.

Pour ce qui porte sur la LGV proprement dite, la France s'est engagée à financer le projet à hauteur de 50%. Ainsi, selon les données de l'Agence française de développement (l'AFD ou le bras financier de l'Etat français) la contribution française se ferait à travers un prêt de la Réserve Pays Emergents pour 625 millions d'euros, un prêt de l'AFD à taux bonifié (1%) de 220 millions d'euros et une subvention / don de 75 millions d'euros. Les autres financements extérieurs, pour la mobilisation desquels la France a joué un rôle de dynamiteur, proviennent de prêts de fonds arabes (Arabie Saoudite, Emirats arabes unis et Koweït notamment) pour 380 millions d'euros. Et, en 2012, le roi Abdallah d'Arabie Saoudite avait annoncé un don de 200 millions d'euros pour aider le Maroc à réaliser le même projet. L'Etat marocain lui-même s'étant engagé à y contribuer à concurrence de 500 millions d'euros.³

Ici, il faut relever cependant que l'ONCF et le gouvernement marocain peinent à mobiliser les ressources pour lesquelles ils se sont engagés, et ce d'autant plus que les surcoûts occasionnés par les retards très importants enregistrés dans la réalisation du projet (voir ci-après) vont en alourdir substantiellement la facture finale. Et c'est pour faire face à cela que la Loi de Finances adoptée par le parlement marocain pour l'année 2016 a retenu l'augmentation de 14 à 20 % de la taxe sur la valeur ajoutée (TVA) voulue par le gouvernement sur les billets de train (cela représente plus de 100 millions d'euros au cours des cinq années à venir) de même que l'ONCF a obtenu à travers la même Loi de Finances l'exonération des droits d'importation sur les équipements qu'il achète à l'étranger (soit, également, plus de 100 millions d'euros au cours de la même période). Aussi, c'est à travers les billets de train qu'ils achètent (qui subiront une augmentation générale de 5 à 6%) ainsi qu'à travers les exonérations fiscales accordées à l'ONCF que les Marocains boucleront le financement de la LGV.⁴

Pour ce qui est des retards dans la réalisation du projet, il est apparu depuis de longs mois que la mise en circulation de la première rame de la LGV, annoncée en 2007 pour fin 2015, ne se ferait pas avant fin 2018 et même bien après. C'est ainsi que l'actuel ministre marocain de l'équipement (qui est membre du *Parti de la Justice et du Développement*, dont beaucoup de responsables soutenaient avant

2011 et leur entrée au gouvernement que la LGV, dont le Maroc n'avait aucun besoin, était un cadeau à la France) a justifié les retards constatés dans l'exécution des travaux d'infrastructures par des raisons d'ordre réglementaire et juridictionnel en lien avec des procédures d'expropriation des terrains « plus longues et difficiles que prévu » ainsi que les contraintes géologiques du terrain qui ont nécessité des « adaptations des études avant le lancement des consultations pour le choix des entreprises devant réaliser les travaux ». ⁵ Autant dire que les études techniques d'exécution dont il était question en 2011 (voir ci-haut) ont été pour le moins hâtives, ce qui en dit bien long aussi sur les études de faisabilité économique, financière et environnementale pertinentes. Pour le reste, au-delà de toute autre considération en lien avec des retards somme toute normaux quand il s'agit de projets importants, un indicateur du caractère impulsif et de précipitation qui a marqué le lancement de la LGV marocaine (impulsivité et précipitation qui font au demeurant partie des caractéristiques notoires de l'ancien président français) est à trouver du côté des commandes fermes de 14 rames de TGV passées dès 2010 auprès de la société Alstom.

A ce propos on sait que le coût du matériel roulant de la LGV s'élevait à l'origine à 400 millions de dirhams (pour 14 rames), soit un coût de plus de 28 millions de dirhams par rame. Or, deux rames ont déjà été livrées par Alstom à l'ONCF au cours de l'été 2015. Si elles doivent rester longtemps sans utilisation, la société ferroviaire nationale marocaine subirait une double perte, une en rapport avec le montant de l'achat d'un équipement qui ne servirait à rien pendant de nombreuses années et une seconde en rapport avec ses frais d'entretien et d'amortissement. En outre, Alstom continue à sortir de ses usines les rames que l'ONCF lui a commandées sans tenir compte des retards dans la réalisation des infrastructures. Or, comme ces retards sont totalement imputables à la partie marocaine, rien n'empêche le constructeur français de facturer à sa guise les retards indirects qu'il subirait lui-même en rapport avec son échéancier initial de production et de livraison des rames à la partie marocaine. A moins que des clauses suspensives ou prudentielles n'aient été prévues par le Maroc dans sa relation avec Alstom, ce qui semble loin d'être le cas vu les

circonstances des accords TGV passés entre Marocains et Français entre 2007 et 2010.

Les retombées du projet

Dans une note succincte présentée sur son Site-Web, l'ONCF se charge de promouvoir la LGV et d'en présenter les retombées les plus marquantes pour l'économie et la société marocaines. Mais, ces retombées sont ainsi présentées, sans référence à aucune analyse, étude de terrain ou rapport qui aurait été réalisé dans les règles de l'art pour conclure au besoin (ou non) que le Maroc avait de s'offrir 200 km d'une voie ferrée qui serait parcourue, lorsqu'elle aura été réalisée, à une vitesse moyenne de 320 km/h.

Retombées pour les voyageurs, et comme argument majeur un temps de parcours réduit de plus de moitié

Le temps de trajet entre Tanger, Rabat et Casablanca se réduira considérablement. Cette vitesse de déplacement est conjuguée à des prestations favorisant l'accessibilité en amont et en aval du voyage, sauf que, s'agissant du nombre possible de voyageurs/an, aucun élément précis, corroboré par des enquêtes terrain effectives n'en a fait l'estimation.

Selon des indiscretions obtenues auprès de responsables de l'AFD à Rabat, N. Sarkozy aurait demandé après 2007 une première étude sur le sujet à deux fonctionnaires de l'administration française, compétents en la matière. Ceux-ci seraient parvenus à la conclusion que très peu de Marocains – étant donné notamment les prix des billets qui devraient être appliqués pour assurer la rentabilité de la ligne – prendraient le TGV entre Tanger et Rabat puis Casablanca. Mais l'ancien président français aurait demandé aux mêmes fonctionnaires de « revoir » leurs données. Ceux-ci auraient alors soutenu que le nombre de clients potentiels de la LGV serait de ... 6 millions au cours des premières années de son exploitation.

Les retombées pour les territoires

L'avènement d'une Ligne à Grande Vitesse « peut » engendrer, selon les promoteurs du projet, de profondes mutations bénéfiques pour les

régions traversées comme l'accroissement de la mobilité des personnes, la recomposition urbaine des territoires desservis, ou encore l'amélioration de l'attractivité des villes traversées. La nouvelle ligne permettra de rapprocher et mettre en synergie les deux régions les plus dynamiques de l'économie marocaine : le pôle historique et économique de Casablanca-Rabat et le pôle émergent – et porte du Maroc sur l'Europe – autour de Tanger. Dans le même sens, l'ONCF soutient, s'agissant des effets possibles sur le développement économique dans une approche régionale, que la mise en service d'une ligne nouvelle à grande vitesse a un impact indéniable sur les activités économiques des villes et régions concernées. Les entreprises régionales peuvent voir leur compétitivité s'améliorer et leur marché s'élargir.

Le projet de la LGV Tanger-Casablanca deviendra (deviendrait !) un argument de poids dans le choix d'implantations ou de délocalisations des entreprises, étrangères et marocaines. Parallèlement, le projet favorisera l'essor du tourisme national à travers le développement des séjours de courte durée. Sauf que là aussi, le train à grande vitesse ne devrait s'arrêter dans aucune gare entre Tanger et Kénitra. D'autant que la seule ville entre ces deux pôles, Larache, ne figure pas sur le tracé alors toutes les autres communes desservies par le train « normal », dont Asilah par exemple ou Souk Laarba, ne présentent aucun intérêt commercial pour la LGV. Aussi, il apparaît très difficile que des territoires, étendus sur 200 km où aucune commune de quelque importance qu'elle soit ne sera raccordée à la future ligne rapide, puissent bénéficier des apports éventuels d'une telle ligne.

Bien évidemment, des personnes fortunées pourraient faire le trajet aller-retour Casablanca-Tanger, et inversement, en une journée, mais cela ne changerait pas grande chose à la configuration territoriale actuelle de la région concernée. On pourrait par ailleurs estimer que le TGV prendrait une part plus ou moins importante du trafic sur l'autoroute Casablanca-Rabat-Tanger, or il apparaît qu'à l'exception de courtes périodes pendant les vacances, et certaines fins de semaine, ce trafic est encore bien limité. Beaucoup de Marocains, en raison notamment de leur faible pouvoir d'achat, préfèrent encore voyager en autocars ou se déplacer avec leurs voitures sur les routes nationales.

Retombées pour l'économie du pays

Le projet de la LGV doit contribuer à la création de l'emploi. Selon l'ONCF, la LGV Tanger-Casablanca a un double impact. Outre les 30 millions de journées de travail (création ou maintien d'emplois liés aux chantiers) créées pendant la phase des travaux, le projet permettra aussi la création de 1.500 emplois directs et de 800 indirects pendant la phase d'exploitation. En outre, le projet emploie actuellement près de 335 ingénieurs, dont 206 ingénieurs marocains. Et au fur et à mesure de son avancement, les ressources humaines qualifiées qu'il intégrera seront amenées à se renforcer pour atteindre 450 ingénieurs à terme (dont 250 ingénieurs marocains).⁶

Sans revenir ici aux modalités de calcul des 1.500 emplois directs et des 800 emplois indirects qui seraient créés pendant la phase d'exploitation de la LGV, on retiendra notamment le coût exorbitant de l'investissement par emploi direct qui s'élèverait à plus de 1,3 million d'euros, soit plus de 13 millions de dirhams. On retiendra aussi que sur les 450 ingénieurs qui viendraient « renforcer les ressources humaines » engagées dans le projet, 200 seront étrangers (principalement français) ce qui, sur le plan financier, serait un facteur de surcoût pour l'ONCF et un motif supplémentaire de sorties de devises dont le pays a toujours grandement besoin. En outre, la présence à terme de 200 ingénieurs français, sur 450, dit le poids que la France gardera sur l'exploitation de la LGV et sur tous les volets de développement de projets de même nature que les autorités marocaines voudraient mettre en œuvre dans le futur.

Retombées pour la sécurité et l'environnement

Selon l'ONCF, « plus sûre que l'automobile, la nouvelle liaison ferroviaire offrira un service de transport rapide et en toute sécurité, et permettra d'éviter 150 tués par an ». Du côté de l'environnement, la Ligne à Grande Vitesse « économise en espace et en énergie et permettra d'éviter 20 000 tonnes d'émission de dioxyde de carbone par an ». ⁷ Tout cela, là aussi, est annoncé sans études sérieuses qui en attesteraient la validité.

Retombées pour le fret ferroviaire

Le développement du nouveau pôle économique Tanger-Tétouan incite de plus en plus à l'augmentation des échanges commerciaux, surtout suite aux effets d'entraînement du port Tanger Med. Le fret ferroviaire est un excellent moyen pour limiter la croissance du trafic routier. Or, très peu de créneaux de circulation disponibles subsistent aujourd'hui sur la ligne actuelle. La création d'une ligne nouvelle permettra de libérer des créneaux de circulation sur la ligne actuelle saturée, au bénéfice des trains de marchandises.⁸

A priori, tous les observateurs conviendraient facilement d'une telle conséquence sur l'avenir du fret ferroviaire dans la zone nord-ouest du Maroc, tellement la voie ferrée en place, héritée de la période coloniale et jusqu'à aujourd'hui non doublée dans sa majeure partie, a vieilli et a besoin, dans tous les cas, de modernisation, en parallèle même à la réalisation de la LGV.

La société civile marocaine et la LGV

Alors que les principaux partis politiques qui faisaient partie en 2007 du gouvernement avaient d'une façon ou d'une autre apporté leur soutien à la LGV – considérée comme une opportunité de développement pour la région nord du Maroc, comme une avancée pour la modernisation du réseau ferré marocain et comme un facteur d'amélioration de l'image internationale du pays – plusieurs autres partis avaient déclaré leur opposition ou de fortes réserves vis-à-vis du projet. Il s'agit notamment du PJD (*Parti de la Justice et du Développement*) et du PSU (*Parti Socialiste Unifié*). Le PJD, parti islamiste encore dans l'opposition en 2007 soutenait alors que le Maroc n'avait pas besoin d'une dépense de prestige comme celle de la LGV, et que, dans tous les cas, cet investissement représentait d'abord un cadeau du roi Mohamed VI au président Sarkozy. Pour le PSU, parti d'opposition de gauche, la LGV est une dépense ostentatoire, décidée dans l'opacité, sans aucun fondement économique, financier ou social.

Mais une telle position et de tels arguments ont été surtout utilisés par la société civile marocaine. Celle-ci, dans la lancée du Mouvement du

20 Février – dont beaucoup d’activistes sont issus du PSU et de la mouvance islamiste et engagés au Maroc début 2011, dans le sillage du « Printemps arabe » – a incité à partir du printemps 2011 un ensemble d’initiatives, auxquelles vont également participer plusieurs autres associations (Cap-Démocratie-Maroc / CAPDEMA, Transparency-Maroc etc.) dans le cadre d’un collectif appelé Stop-TGV. Ce collectif (dont certains des principaux animateurs, Omar Balafrej et Omar Hayani notamment, sont devenus des conseillers communaux à Rabat depuis les élections locales de septembre 2015), va fonder sa critique frontale du projet de LGV sur ses motivations essentiellement politiques, sur l’absence d’études préalables à sa réalisation et sur toutes les réserves énoncées ci-haut et se rapportant aux retombées qui en sont attendues.

Plus concrètement, le collectif Stop-TGV soutient dans les écrits de certains de ses membres et lors de manifestations de rue (dont certaines des plus importantes ont été organisées en mai 2011) que

« [c]e projet de TGV est indécent et une gabegie considérable – dans un pays où – dans les zones rurales, mais aussi dans certaines zones urbaines, les enfants ne vont pas à l’école notamment en raison de l’absence de transports ».

Les initiateurs du collectif estiment, par ailleurs, qu’avec près de 2,5 milliards d’euros, on peut construire 16.000 kilomètres de routes rurales, 25.000 écoles, 16.000 bibliothèques et 25 centres universitaires hospitaliers – une grande ville comme Agadir n’en compte pas un seul. Pour le Collectif, les

« dépenses excessives liées au projet – dans un pays classé en 2007 au 130^{ième} dans l’indice de développement du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) – vont hypothéquer l’avenir financier du pays pour des années ».

« On peut toujours se féliciter de l’impact économique (probable !) d’un tel projet, mais les sommes folles injectées sont intolérables ».⁹

Et, de fait, ce dernier constat mérite une grande attention. Une LGV est une réalisation technique importante, un vecteur de modernisation et un facteur important de développement économique et social à l’échelle des territoires et du pays. Ceci se confirme lorsque

l'opportunité de sa réalisation est confirmée, lorsque le niveau d'intégration des industries et des ressources humaines locales nécessaires à cette réalisation est suffisamment élevé et lorsque les moyens financiers disponibles pour un tel chantier peuvent être mobilisés, sans porter atteinte à la réalisation d'autres investissements et d'autres projets plus sensibles et plus déterminants et sans affecter la souveraineté du pays à l'international. Cela est également vrai lorsque, pour ce faire, la concurrence joue totalement et de façon transparente, pour choisir les meilleurs fournisseurs de matériels et les meilleurs prestataires de services, au meilleur coût possible. Or, pour la LGV marocaine, comme l'ensemble des indices et éléments d'analyse disponibles semble l'indiquer, aucun des critères ci-dessus ne paraît en mesure d'être vérifié, à l'exception d'une volonté politique – on parle en théorie économique aussi de « fait du prince » qui transcende toute autre considération – de garder pour le Maroc les bonnes grâces de la France et pour celle-ci ses immenses intérêts dans l'empire chérifien.

Encadré 1 : Historique du projet

- 2007 : signature à Marrakech, entre le Ministre marocain de l'Équipement et le Ministre français de l'environnement, en présence de l'ancien président français N. Sarkozy et du roi du Maroc, Mohamed VI, du premier protocole d'accord pour la réalisation d'une Ligne ferrée à Grande Vitesse entre les villes de Casablanca et de Tanger ;
- 2010 : signature du contrat définitif du projet ;
- 2010 : commande de 14 rames le 10 décembre 2010 au fournisseur français Alstom ;
- 2011 : fin des études d'avant-projet et validation du tracé définitif ;
- 2011 : coup d'envoi des travaux d'infrastructure le 29 septembre ;
- 2015 : livraison au cours de l'été des deux premières rames sorties des usines d'Alstom à Belfort. La deuxième rame a été débarquée au mois de septembre en présence du président français François Hollande et du roi du Maroc, qui ont inauguré par la même occasion un centre de maintenance TGV, conçu à Tanger en partenariat entre l'ONCF et la SNCF.

La mise en circulation du premier train sur la LGV devait avoir lieu, initialement, en décembre 2015. Toutefois, suite à de nombreux retards en lien avec les procédures d'expropriation (plus complexes que ce qui avait été prévu) et aussi avec des difficultés topographiques et géologiques qui n'avaient pas été anticipées par les études de faisabilité techniques, le Ministère marocain de l'équipement et l'ONCF tablent désormais sur un nouveau échéancier, soit

- 2017 : fin des travaux et démarrage des tests ;
- 2018 : mise en service commerciale de la LGV : La durée du trajet Tanger-Casablanca devrait être alors de 2 heures 10 ;
- 2020 : construction de la deuxième section Kénitra-Casablanca : la durée du trajet Tanger-Casablanca passerait alors à 1 heure 30.

Encadré 2 : Cadre global du projet

Selon les services du Ministère marocain de l'équipement, la ligne à grande vitesse est le premier maillon du projet marocain de LGV visant à doter le pays à l'horizon 2030 de 1.500 km de lignes ferroviaires à grande vitesse. Ce projet de nouvelles lignes comprend deux axes : Casablanca-Oujda en trois heures (ligne maghrébine, 600 km) et Tanger-Casablanca-Agadir en quatre heures (ligne atlantique, 900 km). La liaison Tanger-Kénitra (200 km) est la première étape de ce projet LGV Atlantique marocain.

D'autre part, les études préliminaires à la réalisation du tunnel de Gibraltar en cours permettraient d'envisager une liaison ferroviaire Afrique-Europe rendant possible une liaison LGV Rabat-Madrid en quatre heures et Rabat-Paris en huit heures. La réalisation imaginée au cours des années 1980 par feu le roi Hassan II a été abandonnée depuis de longues années pour des raisons techniques, financières et surtout politiques – l'Europe qui se défend des flux de migration irrégulière venant d'Afrique, et transitant par le Maroc, ne voyant aucun intérêt à rendre fluides des mouvements humains qu'elle met tout en œuvre pour contrôler, surtout depuis le début du XXI^e siècle. A priori le tracé privilégié côté espagnol correspondrait à l'axe Tanger-Algésiras-Antequera-Madrid dont il reste environ 150 km de LGV à accomplir au lieu de se servir de la LGV Cadix-Séville qui est en cours de finalisation puis d'emprunter la première LGV espagnole LGV

Madrid-Séville édifée en 1992 à l'occasion de l'exposition universelle. Cette ligne s'inscrit donc aussi dans la continuité des projets ferroviaires à grande vitesse européens sous le nom de la LGV Transversale (ou Scandinavie-Maroc) qui traverse sept pays en seize heures selon le tracé suivant : Stockholm-Copenhague-Cologne-Bruxelles-Paris-Madrid[-Tanger-Casablanca]. La majeure partie de cet itinéraire est dorénavant achevé sur 3.000 km environ allant de Hambourg à l'encablure de la pointe sud espagnole. Au-delà de l'Allemagne vers la Scandinavie et en dessous de la pointe sud ibérique, les projets de tunnels respectivement des détroits de Fehmarn et de Gibraltar sont constamment évoqués et repoussés au-delà de 2020.

Le partie marocaine de cette ligne a d'abord pour objectif immédiat de relier les deux pôles économiques du pays constitués par les deux hubs maritimes, l'Atlantique Port de Casablanca et le Méditerranéen Tanger Med et leurs zones d'activités adjacentes. Quant à la future ligne dite « maghrébine », elle est destinée à relier Casablanca à Alger, les deux mégapoles du Maghreb, en quatre heures. Elle s'inscrit dans un projet allant de Casablanca à Tripoli en passant par Tunis.¹⁰

Notes

¹ Voir presse française et marocaine, septembre/octobre 2007.

² Voir à ce sujet <http://lavieeco.com/news/economie/tgv-casa-tanger-les-premiers-travaux-commencent-en-juillet-2011-16794.html#89DHHXtvS6BeQeWJ.99>, consulté le 13/06/2016.

³ Voir <http://www.usinenouvelle.com/article/alors-que-les-rames-de-tgv-debarquent-a-tanger-des-discussions-financieres-sont-en-cours-entre-l-oncf-et-alstom-a-propos-du-retard-du-projet.N339148>, consulté le 13/06/16.

⁴ Voir Loi de Finances 2016 (<http://www.ministeredesfinances.ma>).

⁵ Voir dépêche Maghreb Arabe Presse (MAP) en date du 11/02/2015 et <http://www.le360.ma/fr/economie/rabbah-pourquoi-le-tgv-tanger-casa-est-en-retard-32103>, consulté le 13/06/16.

⁶ Selon <http://www.oncf.ma>.

⁷ Pour les deux citations, voir <http://www.oncf.ma>.

⁸ Voir <http://www.tgvmaroc.ma/presentation.php>, consulté le 13/06/16.

⁹ Pour les citations dans ce paragraphe, voir <http://observers.france24.com/fr/20120521-manifestation-projet-tgv-tanger-casablanca-gachis-considerable-maroc-alsom-stop>, consulté le 13/06/16.

¹⁰ Voir aussi <http://lavieeco.com/news/economie/tgv-casa-tanger-les-premiers-travaux-commencent-en-juillet-2011-16794.html#89DHHXtvS6BeQeWJ.99>, consulté le 13/06/16.

Economies criminelles et mondes d'affaire à Tanger

Michel Peraldi

Tanger est une de ces villes périphériques auxquelles est attachée une réputation criminelle. Ici, comme à Marseille, Naples ou Chicago, il semble que cette réputation se soit fabriquée dans les années 1930, à la faveur de films de série B ou de romans noirs évoquant la ville et sa « pègre » en un subtil mélange d'exaltation romantique orientaliste et de désignation stigmatisante.

Tandis que la France et l'Espagne se partagent le Maroc, sous statut de protectorat espagnol dans la frange côtière nord, et français pour l'immense reste du pays, dès 1925 et jusqu'en 1960, Tanger fut placée sous statut de ville internationale. Elle est alors gérée par un Comité de contrôle dont les grandes nations européennes – Espagne, France, Italie, Allemagne et Angleterre – sont membres de droit ; les autorités françaises et espagnoles y ont mandat seulement pour la gestion administrative de la ville. Ce statut très spécial y organise un « cosmopolitisme politique » de type alexandrin qui permet, par le caractère de port franc accordé à la ville, le développement d'un affairisme déjà à dimension internationale. Tanger sera, même après l'indépendance du Maroc, un lieu de refuge et d'activité pour des mondes d'affaires aux limites du banditisme, autant qu'une place marchande et de transit pour des activités franchement criminelles : prostitution, jeux clandestins, drogue, contrebande dans lesquelles sont impliquées quelques grandes figures du banditisme corse. Lucky Luciano, grand patron de la mafia new-yorkaise y aurait eu lui aussi des affaires. Cette période, même révolue, fait mémoire, « capital social » transnational.

La ville tombe en léthargie dès son entrée dans le Maroc indépendant, tenue en ostracisme par le pouvoir royal. Dans les années 1960-1970, la ville retrouve une aura internationale en figurant dans les circuits et lieux d'initiation de la *Beat Generation* américaine, attirée là par quelques écrivains pionniers (Truman Capote, Paul Bowles, William Burroughs, Jack Kerouac) qui y résident plus ou moins longuement,

parfois hébergés par une bourgeoisie américaine installée dans la période internationale, attirés aussi par le cannabis cultivé dans les montagnes du Rif, à une centaine de kilomètres de la ville. Chefchaouen ou Ketama ont été, dans les années 1960, des lieux de pèlerinage pour la *Beat Generation*, à l'égal d'un Katmandou.

Cette culture va rapidement se développer dans les années 1970-1980, bénéficiant d'une part de l'engouement du marché européen pour ce produit, d'autre part de l'arrêt des cultures dans les pays classiquement producteurs – Afghanistan et Liban – qui basculent dans l'état de guerre. Aujourd'hui cette culture occupe de manière quasi absolue les terres cultivables de la région montagneuse comprise entre Chefchaouen à l'Est et Ketama à l'Ouest.¹ Selon un rapport établi à la demande de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT), le Maroc occupe la place de premier producteur mondial de cannabis, fournissant 80% des produits dérivés consommés en Europe (Labrousse / Romero 2002). Ce même rapport rédigé en 2001 estime à 12 milliards d'euros les bénéfices de cette agriculture, dont une très faible partie revient aux agriculteurs.

Dans les années 1980, le cannabis est certainement la première source de devises de cette région nord du Maroc. Difficilement mesurable, son impact dans Tanger est pourtant visible puisque, dès la fin des années 1970, on voit s'édifier des centaines d'immeubles, de villas parfois très luxueuses sans qu'aucune prospérité urbaine ne puisse expliquer ni ce développement ni la fièvre immobilière qui l'accompagne. Certes, le port franc et la perspective d'acheminer sous douane un certain nombre de produits suscitent l'installation d'industriels, certains chassés de Casablanca, la capitale, par ses encombrements et son développement anarchique. C'est le cas notamment de la filiale marocaine d'un grand fabricant français de produits de céramique pour salles de bain, *leader* mondial, dont l'installation va devenir le chef de file de la création d'une première zone industrielle à Tanger. Le développement industriel aujourd'hui manifeste de la ville ne démarre réellement qu'à la fin des années 1980, avec la création de zones franches industrielles où s'installent des entreprises européennes qui y délocalisent tout ou partie de leur production. C'est entre autres le cas d'entreprises du secteur textile, parmi lesquelles de nombreuses entreprises espagnoles, dont le

leader du marché, Zara, l'un des principaux donneurs d'ordre pour les ateliers tangérois.

Dès la mort du roi Hassan II, son fils, Mohammed VI, qui lui succède, décide du lancement d'un grand programme de rénovation et d'aménagement à l'échelle de cette région urbaine. Le fer de lance de ce programme est l'ouverture du port franc nouveau Tanger Med, à 60 kilomètres de Tanger, programmé pour accueillir les plus grands navires porte-containers et drainer une partie du trafic maritime euro-méditerranéen. L'Etat marocain assure la moitié des financements du port et de ses infrastructures directes, le reste est assuré par des capitaux privés en partie étrangers (notamment issus des Emirats arabes unis et de Koweït). L'Etat assure en totalité la construction des dessertes ferroviaires et autoroutières du nouveau port. Une première tranche a été inaugurée en juillet 2007, l'achèvement des travaux étant prévu pour 2010. L'Etat est aussi partie prenante d'une série d'initiatives d'aménagement prises en faveur de toute la zone littorale dont le développement touristique est organisé en partenariat avec de grands groupes immobiliers, espagnols surtout, mais aussi koweïtiens, émiratis ou anglais. Pour montrer, s'il le fallait, sa détermination, le roi a nommé à Tanger un *wali* réputé « à poigne », auréolé de la gloire qui lui revient dans le développement et la prospérité de Marrakech dont il a orchestré la renaissance tout au long des années 1980. Fait hautement symbolique, les riches et célèbres européens, écrivains, artistes, couturiers et acteurs de cinéma qui ont activement contribué à la gentrification de la médina de Marrakech achètent et rénovent des bâtisses aujourd'hui dans la kasbah de Tanger.

Une zone métropolitaine striée de frontières

Partant de l'Atlantique et sur un front méditerranéen d'une centaine de kilomètres, s'étend donc une région urbaine discontinue, ponctuée même de ruralités profondes telles les deux montagnes du Rif. Plus à l'Ouest, Tanger, aujourd'hui ville d'un million d'habitants, constitue le second pôle industriel du pays, après Casablanca grâce notamment à ses zones franches et zones industrielles où se sont délocalisées des entreprises européennes. Tanger est en revanche, même avant la construction de Tanger Med, le premier pôle portuaire du pays pour le

trafic de passagers et qui s'apprête donc, avec sa nouvelle zone portuaire, à devenir le premier port industriel du pays et sans doute l'un des tout premiers de la Méditerranée. Ce nouveau pôle portuaire tisse encore plus de continuité entre Tanger et le second pôle urbain de cette région, Tétouan, ville administrative de 700.000 habitants un peu en retrait dans les terres. Elle était une belle endormie jusqu'à très récemment, seulement réveillée par le dynamisme de son front maritime ouvert à l'urbanisation touristique dans les années 1980.

La troisième pointe du vague triangle que forme ce dispositif urbain est constituée par une ville très particulière qui occupe la presqu'île de Sebta (Ceuta en espagnol), enclave espagnole en terre marocaine. Depuis le renforcement des contrôles et la pression de candidats subsahariens à la migration vers l'Europe, Sebta s'est séparée de ses voisins marocains par un dispositif frontalier très important ; un dispositif à l'israélienne, formé d'un complexe de patrouilles militaires, de mur et de barbelés. Mais cette clôture n'empêche pas l'intensité des liaisons et l'instauration d'une continuité urbaine sans cesse plus visible, à la mexicaine. La ville marocaine mitoyenne de Fnidek est aujourd'hui une extension économique de Sebta ; le souk de la ville n'a quasiment plus d'autre fonction que de commercialiser les produits sortis des supermarchés de la voisine espagnole. En outre, l'espace se raréfie à Sebta, coincée sur sa presqu'île, et des citoyens espagnols font mobilité résidentielle vers le Maroc en nombre sans cesse croissant.

C'est donc un espace de continuités urbaines qui se fabrique là progressivement, selon le principe connu de l'extension / débordement des périphéries les unes sur les autres (Tanger s'étend vers Sebta et Tétouan, qui s'étendent vers Tanger). Mais c'est aussi un espace de discontinuités profondes, une entité métropolitaine striée de frontières culturelles – entre Tanger l'internationale et Tétouan la traditionaliste – politique voire « impériale » entre Sebta et ses voisines, sociales enfin car les contrastes sociaux sont marqués entre l'intérieur des villes, les anciennes médinas lieux d'un habitat toujours populaires, les immenses périphéries bidonvillisées de Tanger et Tétouan, que l'on dit aujourd'hui gagnées à l'islamisme, et les fronts maritimes, de plus en plus « marbellisées », et gagnés à une clientèle touristique encore en grande partie composée de migrants marocains désormais coupés de leur base

familiale et qui cultivent là un hédonisme exacerbé. Adossées à cette zone urbaine maritime, les montagnes sauvages du Rif sont dévolues aujourd'hui pour l'essentiel à la culture du cannabis.

Une métropole transnationale ?

Cette métropole ne forme pas davantage un ensemble économique cohérent et hiérarchisé ni surtout sans zones d'ombres. Outre l'économie du cannabis, cette région a déployé de longue date des réseaux de contrebande. Les habitants de Tétouan bénéficient d'un droit d'entrée de 24 heures à Sebta, ils assurent par ce biais, depuis des décennies, un commerce florissant en liaison avec les principaux marchés et souks urbains et ruraux de la région. Les marchandises en provenance de Sebta, vêtements, parfums, cosmétiques, produits alimentaires, irradient *via* les « professionnels » de la région, tous les centres urbains du Grand Nord marocain, jusqu'à Casablanca. A Tanger même, les réseaux de contrebande sont très actifs depuis longtemps, à partir de l'Espagne, que seuls quatorze kilomètres séparent de Tanger, et aujourd'hui avec le renforcement de la surveillance policière sur le détroit, depuis les zones franches implantées dans la ville elle-même. L'une de ces trois zones est ainsi installée depuis les années 1970 sur le port, en plein centre-ville.² Fermée de murs d'enceinte comme une forteresse, son étanchéité constitue très largement une illusion. Des tonnes de marchandises sont envoyées la nuit depuis les toits terrasses des entrepôts et des ateliers sur la plage qui jouxte la zone et gagnent les marchés et les souks de la région urbaine. L'installation et le développement d'un important tissu d'entreprises de confection délocalisées génère aujourd'hui deux nouvelles formes de contrebande : d'une part, avec la complicité des ouvrières et de certains patrons d'atelier, la sortie clandestine de marchandises déclarées déclassées ou faillies. Des modèles de grandes marques espagnoles, allemandes ou françaises se retrouvent ainsi dans les boutiques du centre-ville de Tanger ou se vendent « par relation » dans les cafés de la ville. D'autre part, on trouve la contrefaçon, qui peut prendre toutes les formes possibles, de l'imitation grossière et sommaire de modèles de grandes marques à la très impeccable copie de ces mêmes modèles, réalisées dans les mêmes tissus et sur les mêmes maquettes,

souvent fournis aux ateliers clandestins par les patrons ou les ouvriers des usines des zones franches.

Tous ces commerces, même s'ils alimentent d'abord le marché local marocain, y compris celui des grandes villes, sont dynamisés par la très forte présence touristique et transitaire, à Tanger même pour le transit, sur toute la côte urbanisée pour le tourisme. Le tourisme, autre industrie locale en plein développement, est aujourd'hui d'abord une industrie immobilière. On vise un tourisme de résidence plus que de passage, et la côte se couvre inexorablement de lotissements pavillonnaires déserts l'hiver. Un chapelet de cités balnéaires s'étend donc désormais sur tout le littoral tétouanais, depuis Sebta jusqu'à Cabo Negro, la plus courue des stations balnéaires de la zone. On attend pour les deux prochaines années l'investissement de grands groupes de tourisme immobilier espagnols et émiratis (Dubai) à l'Ouest (Asilah, Larache) et à l'Est, sur la nouvelle zone portuaire. Cette frénésie immobilière qui n'est pas sans rappeler celle qui a gagné les côtes espagnoles ces trente dernières années, embraye sur la frénésie constructive strictement urbaine que connaît Tanger depuis le développement du commerce de cannabis. Des quelques données qui ressortent des plus récentes affaires, il semble bien que l'immobilier soit là aussi le secteur privilégié dans lequel viennent investir, tant les paysans enrichis par le cannabis que les commerçants et passeurs espagnols et marocains.

C'est le seul point commun de l'ensemble des économies de cette zone que de s'appuyer sur le différentiel frontalier comme ressource : les délocalisations industrielles, la contrebande, le tourisme, et même l'activité portuaire jouent à leur manière du différentiel frontalier. L'économie urbaine est une économie frontalière, elle est aussi une économie largement dominée par des acteurs transnationaux, ne serait-ce que par les relations avec l'enclave espagnole de Sebta. Mais en réalité, ce transnationalisme franchit allègrement le détroit. Une partie des entreprises délocalisées ou filialisées des zones industrielles et des zones franches sont des entreprises à capitaux mixtes, maroco-espagnols ou maroco-français. On retrouve ces mêmes caractéristiques dominantes – transnationalisme et commerce frontalier – dans le trafic de cannabis.

Le cannabis, une économie segmentée et socialement diffuse

Il est bien clair qu'il s'agit d'une activité et d'organisations sur lesquelles on manque cruellement de données empiriques anthropologiques. Très peu de travaux ont été menés au Maroc ou tout au long des routes commerciales du cannabis. De même, on manque de données judiciaires ou policières, tant au Maroc que dans les pays d'Europe concernés. Certes, les chiffres globaux sont connus, on l'a vu. Le Maroc produit donc environ 3.000 tonnes de résine de cannabis par an fournissant ainsi bon an mal an, près de 80% du marché européen. Le produit est cultivé dans des montagnes escarpées, difficiles d'accès, mais surtout dans une région où les alternatives sont difficiles à mettre en place, il y a encore peu, misérable et frondeuse. Une partie des services publics locaux est complice et contribue à la circulation du produit, l'Etat tolère faute d'un véritable projet alternatif. Le produit est transformé sur place, de la fleur à la résine. Mais on trouve aussi des ateliers de transformation éparpillés dans toute la région urbaine, Tanger y compris.

Les consommateurs affirment que plus le produit est fabriqué loin de sa base rurale, plus il est frelaté. L'essentiel du produit passe donc en Espagne, bien qu'il soit possible d'identifier des filières directes vers la France *via* l'Algérie. De nombreuses opérations de saisie dans les ports de Casablanca, Agadir, et même Dakar, sur des bateaux en partance pour l'Europe, témoignent également de la diversification des lieux et modes d'embarquement, et partant, de l'extension et de la démultiplication des dispositifs d'acteurs impliqués dans l'économie du cannabis. A en juger par les quelques saisies effectuées ces dernières années sur le port de Tanger principalement, le mode de passage le plus usité semble celui de chargements dissimulés dans des camions, notamment frigorifiques, dont le transit par Tanger est en grande augmentation, notamment depuis le développement de la filière des fruits et légumes (le Maroc exporte des tomates notamment vers l'Europe). Mais d'importantes saisies ont aussi été opérées dans des camions transportant vers l'Europe des produits de confection élaborés dans les usines sous douanes des zones franches. Ce mode de passage le plus usité s'encastre donc totalement dans la logistique du dispositif industriel transnational euro-marocain. On manque de données

d'enquête, mais il semble *a priori* difficile de penser que cet encastrement puisse se faire sans que les entrepreneurs, transporteurs, fabricants soient au courant, même si, au vu des interpellations et inculpations, on peut se rendre compte que les chauffeurs routiers ont bon dos...

Le second mode de passage, de loin le plus médiatisé, empruntant les routes et les moyens parfois spectaculaires de la contrebande, dans un jeu codé avec les polices douanières marocaines et espagnoles, relève d'une échelle artisanale. Des bateaux très rapides partent donc la nuit des multiples criques et plages de la côte tangéroise pour rejoindre les mêmes criques cachées côté espagnol. C'est un mode de passage qui n'est pas sans rappeler les techniques qu'utilisaient les contrebandiers de cigarettes à Naples jusque dans les années 1980. C'est ce mode de passage qui fait aujourd'hui l'objet du plus grand nombre d'affaires portées devant la justice. L'affaire Bin Louidane en est un exemple parmi d'autres. Durant l'été 2006, la police marocaine arrête celui qui va devenir, dans toute la presse locale et au-delà, le principal protagoniste de l'affaire Bin Louidane. C'est là en fait le surnom, ou mieux le « nom de guerre », que s'est choisi l'homme arrêté et que l'on considère comme l'un des principaux trafiquants de cannabis du Maroc. Fils d'un paysan pauvre du Rif, Mohamed El Kharraz de son vrai nom, débute dans le métier comme modeste muletier dès les années 1980 puis, construisant un réseau d'affaire entre Espagne et Maroc, il apparaît à la fin des années 1990, après un premier passage en prison, comme l'un des plus puissants trafiquant de la région.

Mais la presse ne s'intéresse pas à l'affaire et ne lui donne une grande audience que pour ses implications politiques. Bin Louidane donne en effet son carnet d'adresses aux gendarmes qui l'arrêtent ; un carnet où figure une longue liste de notables influents, dont un ancien commissaire divisionnaire de Tanger devenu chef de la sécurité personnelle du roi et pas moins d'une vingtaine de dignitaires, magistrats ou officiers des douanes, de la police régionale. Tous font aujourd'hui l'objet de poursuites. Pour achever le portrait médiatique du personnage, on lui prête une sympathie pour les groupes islamistes, un journal local fait même état d'entrevues régulières entre Bin Louidane et le chef d'un important mouvement islamiste radical en vacances dans la

région. L'importance médiatique de l'affaire donne à la presse une raison d'abandonner le terrain des approximations, au profit de descriptions minutieuses, presque cliniques de l'affaire. Les minutes du dossier judiciaire paraissent d'ailleurs en feuilleton dans un hebdomadaire marocain.

Bin Louidane possède une flotte de puissants bateaux avec lesquels il traverse la vingtaine de kilomètres du détroit de Gibraltar pour acheminer le produit en Espagne. Ses chargements dépassent rarement quelques centaines de kilos, ce qui donne, par-delà le folklore, une dimension artisanale à son commerce. On l'a vu, les camions frigorifiques et autres acheminent le produit par tonnes. Sur le plan de son organisation, le dispositif mis en place semble bien plus réticulaire et familial que pyramidal et « organisé », au sens clairement mafieux du terme. Impliquant son frère, ses beaux-frères, beau-père, épouse entre autres membre de sa famille, le « clan » Bin Louidane ressemble plus à une petite entreprise familiale qu'à une organisation mafieuse et ce, d'autant plus qu'elle fonctionne par « coups » de transports dont les protagonistes sont rarement les mêmes d'une campagne à l'autre. Chaque montage de coup peut en effet s'effectuer avec des investisseurs, des agriculteurs fournisseurs, des clients et des « marins » différents. La seule compétence du « savoir passer » mobilise l'entreprise.

En un mot, Bin Louidane semble plus un moderne monteur d'opération, jouant pragmatiquement d'opportunité, qu'un chef d'organisation. Qu'il cherche à accumuler de la puissance et de l'influence autant que des richesses, ce qui l'a sans doute perdu, tient moins à une efficience économique qu'à la conquête d'un statut dans une région encore fortement marquée par les traditions rurales chérifiennes. Ben Louidane, contrairement justement à la comparaison facile, apparaît comme un « monteur », un opérateur qui met en relation parfois de vastes réseaux d'acteurs, sans pour autant que ces acteurs, occasionnels et réguliers, ne constituent les membres d'une « organisation ».

Le « dispositif » Bin Louidane, se déploie dans un territoire très fortement transnationalisé, entre la région côtière de Tétouan, Sebta et l'Espagne, Marbella surtout. Car, si le produit est bien cultivé dans le

Rif, préparé dans la région de Tétouan, les financements, les passeurs, la logistique technique sont ancrés d'une part sur la côte espagnole face au Maroc – Marbella, Algeiras et même jusqu'à Cadix, et surtout dans la presqu'île de Sebta. Cette structure transnationale se retrouve au niveau des investissements et des placements financiers du réseau : son patrimoine se compose de fermes agricoles très modernes au Sud de Tanger, où il fait élever des chevaux, une villa, des immeubles de bureaux, une usine de confection, des terrains à bâtir à Tanger, une villa à Tétouan, des terrains et un appartement à Marrakech, des magasins dans un centre commercial très chic à Casablanca, enfin des appartements, villas et terrains en Espagne, à Torremolinos et Marbella.

Ajoutons enfin un troisième étage dans l'économie frontalière, maroco-espagnole du cannabis, celui des petits porteurs et des affaires ponctuelles, littéralement inquantifiable tant il est diffus. Ce sont des migrants originaires des régions productrices qui ramènent en Europe quelques dizaines de kilos à chaque vacances ; ce sont les chauffeurs routiers et chauffeurs de bus réguliers, qui, sûrs de quelques complicités policières gagnées dans la routine du passage ou dans les réseaux familiaux, passent eux aussi quelques kilos à chaque voyage ; ce sont les marins pêcheurs qui déchargent en mer à des bateaux espagnols, pêcheurs eux aussi de l'autre rive, quelques dizaines de kilos régulièrement ; ce sont les marins des bateaux qui assurent les liaisons quotidiennes entre le Maroc, des ports de Tanger et Sebta, et le continent européen ; une économie diffuse, capillaire, mais qui reste cependant locale. Car il lui faut une totale impunité pour s'exercer et donc des complicités – parentales, villageoises, amicales.

Economie socialement diffuse à l'intérieur d'un territoire social transnational, telle apparaît l'économie locale du cannabis. Loin de ces systèmes mafieux que décrivent la plupart des chercheurs italiens, comme les travaux sur les cartels criminels en Amérique du Sud.

Plus globalement, on pourrait dire aussi que l'économie du cannabis prend place dans une « économie de bazar » généralisée, si l'on entend par là non pas une absence d'économie, mais une forme économique basée sur le primat de l'échange sur tout autre relation économique (absence du salariat et de rapport d'exploitation), la réduction de

l'échange à des interactions personnelles, « face à face », enfin des relations personnalisantes, de clientèle fidélisée. Ce sont là rassemblées les traits constitutifs de l'économie de bazar telle que la définit Clifford Geertz (1978) et qui me semble assez précisément ajustée à l'économie tangéroise en général telle que nous pouvons l'observer. Est-ce suffisant pour expliquer l'absence radicale ici de toute violence « guerrière » et de toute organisation criminelle telles que décrites en Italie ou en Amérique du Sud ? Assurément non, mais les données manquent. Du moins faut-il faire l'hypothèse d'une confluence de phénomènes, qui sont, en vrac, l'affairisme et le mercantilisme comme « mentalité » et le bazar comme modèle culturel, le caractère diffus de l'économie qui fonctionne comme un système de régulation et de répartition inégale, (tout le monde touche un peu aux bénéfices des commerces), enfin la quasi totale absence de répression et de surveillance locale, du moins jusqu'à ces dernières années. Un faisceau de phénomènes combinés qui méritent d'être analysés dans leur conjonction pour expliquer la non-émergence sur le mode violent d'une classe moyenne affairiste. Car pour autant, on assiste bien ici aussi à l'émergence sinon d'une « *classe moyenne délinquante* » du moins d'une possibilité promotionnelle offerte à de nombreux acteurs par leur implication informelle dans les commerces transnationaux, criminels ou pas.

L'ensemble de l'affairisme tangérois met en lumière des réseaux d'acteurs très singuliers, au regard de ceux qui sont ailleurs impliqués dans les économies criminelles. L'expression « homme d'affaire » prête à ambiguïté. Car ici, on « est en affaire », bien plus que l'on en fait. Etre en affaire c'est « monter des coups », autre expression très usitée, c'est-à-dire investir un capital plus ou moins conséquent dans une opération, généralement commerciale, dont la légalité ne peut être très souvent que partielle puisqu'elle joue des différentiels frontaliers. Il peut être légal par exemple d'acheter sous douane 5.000 chapeaux de paille fabriqués en Chine, comme il est légal, voire moral, d'en revendre une partie à des grossistes locaux. En revanche, un certain nombre de ces chapeaux, qui se vendent dans les souks locaux, est sorti un beau soir, sous le regard aveugle d'un douanier à qui on a « acheté la route », jeté du haut d'une terrasse d'un entrepôt de la zone franche pour rejoindre, sans avoir payé les taxes, les étalages.

Ces hommes d'affaire peuvent investir aussi bien dans l'hôtellerie que dans le commerce, la contrebande, mettre une partie de leur capital dans des entreprises de transport, autre secteur industriel très florissant de la zone, participer au financement et au montage d'ateliers de confection, comme ils peuvent participer à des coups commerciaux sur de petites quantités de cannabis, leur rôle en la matière consistant à capitaliser l'achat du produit. Ils constituent moins qu'une classe sociale et plus que des individus dispersés, car ils se retrouvent en « cliques », réunis par des sociabilités de circonstance, l'habitude de faire des affaires et une confiance pragmatique : on ne se fait confiance que d'une opération à l'autre sans « capitaliser », en quelque sorte, le crédit de confiance acquis dans l'opération. Seuls quelques hommes d'affaire installés depuis longtemps sur la place bénéficient d'une réputation qui les fait passer, à tort, même si elle les flatte, pour des « chefs ». La confiance, nous a dit l'un d'entre eux, c'est « *jusqu'à la prochaine fois* »...

L'une de ces cliques sur laquelle s'est portée notre enquête est par exemple constituée de personnes de trente à cinquante ans, toutes diplômées, voire de formation universitaire ou technique. C'est bien en ce sens qu'elles constituent une classe moyenne. Le noyau central est constitué de personnes originaires de la même petite ville, auquel viennent s'ajouter des anciens amis qui ont effectué un séjour plus ou moins long en prison pour raisons politiques dans les « années de plomb » marocaines et, plus épisodiquement, des personnes arrimées au groupe seulement par le même goût épicurien pour les lieux nocturnes, l'alcool et la fréquentation des prostituées. Autant de pratiques qui sont, en pays musulman, une manière de marquer une différence idéologique déviante et s'affirmer comme tel. Ces trois cercles de sociabilité, « parochial », affinitaire politique, sociabilités déviantes, impliquent un petit noyau de personnes en affaire qui constitue le cœur stable de la clique. Ils investissent dans des restaurants, des hôtels, des bars, à Tanger ou en Espagne. Ils sont marocains, hollandais, français, espagnols. Autour d'eux gravite une nébuleuse de relations plus ou moins régulièrement associées, la plupart du temps sur un mode festif, qui vont d'universitaires à des membres de partis et organisations politiques, magistrats, notables, élus locaux, entrepreneurs, artistes, etc., sans autre lien que la commune complicité des buveurs dans un monde

où il est interdit de boire, et sans autre dépendance que des réseaux de dettes ponctuelles en permanence effacées puis réécrites.

Des liens faibles donc, selon la définition de M. Granovetter (1973), c'est-à-dire des liens qui n'impliquent pas de dépendance statutaire ce qui, là encore, n'explique pas l'absence de violence. Cependant cela entre dans le paysage social où se compose un système économique, criminel certes, du point de vue étroitement légal, mais encastré dans la société transnationale dont il est une pièce d'une autre manière que ne le sont les organisations criminelles décrites par les chercheurs italiens.

Au point initial de cette recherche, nous concluons par une hypothèse, susceptible de falsification et d'affinement : dans la logique des mondes urbains marocains dont nous analysons l'évolution, ce « moment criminel » dans le cycle capitaliste prend la forme sociale d'une double émergence – celle d'une part d'une classe moyenne urbaine, cosmopolite mais locale, impliquée dans une gamme large d'affaires latérales au cœur criminel des activités. Marginaux et « petits » dans les trafics, ces acteurs sont ainsi capables d'assurer la continuité de leur ancrage sociale et statutaire et, par là même, leurs capacités de promotion sociale, en s'écartant des activités ou des moments du cycle dans lesquels le recours à la violence est sinon nécessaire, du moins condition productive. Ce « monopole » de la violence est en revanche caractéristique de dispositifs et réseaux transnationaux de taille et de dimension capitalistes, notamment parce qu'ils poussent leurs investissements jusqu'au cœur de la machine capitaliste la plus vertueuse, dès l'instant qu'elle prend forme transnationale. Les cours de ces réseaux sont pour l'essentiel en Europe, à distance des lieux de production, mais très proches des centres d'affaires européens.

Bibliographie

Geertz, Clifford. 1979. Suq: The Bazaar Economy in Sefrou. In Clifford Geertz / Hildred Geertz / Lawrence Rosen (dirs.), *Meaning and Order in Moroccan Society*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 123-225.

Granovetter, Mark. 1973. The Strength of Weak Ties. *American Journal of Sociology* 78(6), pp. 1360-1380.

Labrousse, Alain / Lluis Romero. 2002. Maroc : La production de cannabis dans le Rif. *Observatoire français des drogues et toxicomanies*, bulletin mensuel, 13 février, pp. 1-4.

Notes

¹ On y produit environ 48.000 tonnes de plantes et 3.000 tonnes de résine, qui nourrissent environ 100.000 exploitants agricoles lesquels bénéficieraient de 20 millions d'euros sur les 10 milliards que génère le trafic (voir Labrousse / Romero 2002).

² Cette zone franche à l'intérieur du port n'existe plus depuis 2015 (remarque des éditeurs).

Tanger et la question migratoire au Maroc

Mohammed Zakaria Abouddahab

Le Maroc a toujours occupé une place importante dans la trajectoire migratoire des populations, notamment en provenance de l'Afrique subsaharienne. Cependant, avec le durcissement de la politique migratoire européenne ces dernières décennies, le pays connaît une croissance importante des flux migratoires, ce qui engendre plusieurs nouvelles difficultés tant sur le plan juridique que sur le plan socio-économique. En effet, le Maroc doit aujourd'hui gérer des situations diverses soulevées par les conditions des immigrés clandestins et demandeurs d'asile. Est-il suffisamment prêt pour les encadrer et les accueillir ? Quelles mesures et quelle politique à long terme faut-il adopter pour mieux les intégrer ?

Sur un autre plan, l'immigration en général devient un enjeu géopolitique majeur. La crise syrienne, la situation en Libye etc., ont engendré des conséquences souvent dramatiques : des flux migratoires ont été le résultat de l'instabilité quasi chronique dans ces pays. En 2015, des milliers de réfugiés ont, en l'espace de quelques mois, gagné des pays européens, à leur tête l'Allemagne, pour y trouver refuge. Ils viennent non seulement de la Syrie, mais aussi d'Irak, d'Afghanistan ... Si ces mouvements démographiques appellent la compassion de la communauté internationale, ils véhiculent également des risques « terroristes » ou « criminels ». Ainsi, des éléments de « Daech » (ou de l'État islamique) se sont infiltrés parmi la foule et ont contribué, directement ou indirectement, à des attentats terroristes comme ceux perpétrés à Paris en novembre 2015. D'autres immigrés / réfugiés, dont ceux en provenance des pays maghrébins, ont été à l'origine d'agressions sexuelles commises à Cologne, en Allemagne, en décembre 2015.

C'est dire combien la question migratoire est complexe, notamment lorsqu'on la relie aux menaces terroristes et, de manière générale, à la criminalité.

Problématique complexe, la migration soulève plusieurs questions interdépendantes :

- Le cadre juridique, national et international, régissant l'immigration ;
- La question des réfugiés ;
- L'asile ;
- Immigration et terrorisme ;
- Immigration et criminalité ;
- La réaction européenne à la question des réfugiés (particulièrement la position de l'Allemagne) ;
- Les politiques migratoires ;
- L'actualité de la migration au Maroc ; etc.

Néanmoins, dans le cadre de cette communication, il ne sera pas possible d'examiner toutes ces questions, mais seulement d'en soulever quelques-unes, en rapport, notamment, avec Tanger en tant que ville à la position géographique unique au monde, se situant à la rencontre de deux mers, la mer méditerranéenne et la mer atlantique.

Tanger, une place importante dans les trajectoires migratoires

Inscrit dans une dynamique internationale de flux humains en provenance notamment du sud, le Maroc est devenu progressivement une terre de passage d'immigrés africains-subsahariens, puis une terre d'accueil. Certes, ce statut de terre d'immigration africaine « par défaut » est, en partie, le résultat, essentiellement, du durcissement des politiques d'immigration en Europe, destination privilégiée des émigrés africains. On ne peut nier, néanmoins, l'attractivité marocaine en la matière, et c'est dans ce sens que le Royaume, pays multiculturel, offre un cadre d'intégration socioculturelle plus facile.

Tanger, la ville du détroit, de par sa situation géographique particulière, s'érige comme l'un des passages migratoires internationaux. En effet, la ville connaît une présence d'immigrés subsahariens assez forte. En outre, beaucoup de Marocains parmi les jeunes, voire les très jeunes, guettent l'opportunité pour aller à l'autre rive, quand bien même un fort dispositif de surveillance a été mis en place (voir la contribution de Sarah Przybyl dans ce volume). En effet, le Maroc coopère, notamment avec l'Espagne, et l'Union européenne en général, pour stopper les flux de l'émigration illégale. Les

« aventuriers » tentent aussi de rejoindre l'Espagne via Ceuta et Melilla, deux villes marocaines occupées par l'Espagne.

Est-il besoin de rappeler que seulement 14 kilomètres séparent Tanger du point le plus proche d'Espagne, à savoir Tarifa ? Cette situation rend la ville de Tanger et la région avoisinante attractive en termes de passage migratoire. La mise en service du Port Tanger Med a encore accentué cette tendance faisant de Tanger, certes un lieu d'attraction, mais aussi le théâtre de beaucoup de drames migratoires, lorsque les migrants finissent en mer Méditerranée leur vie.

Tanger compte une zone franche et deviendra, en 2018, le point de départ de la Ligne à Grande Vitesse en direction de Casablanca. Elle connaît aussi, ces dernières années, une urbanisation accélérée. Ce processus de transformation, voire de métamorphose attire vers elle des immigrants en provenance non seulement d'Orient (Syrie notamment) et d'Afrique subsaharienne mais aussi, de plus en plus, d'Europe de Sud (Espagne en particulier) vu la crise qui y sévit.

L'enjeu migratoire au Maroc

Les événements tragiques récents consécutifs au naufrage de plusieurs embarcations d'immigrés subsahariens pour la plupart, notamment aux larges de la Méditerranée, nous oblige à un examen de conscience et nous rappellent, hélas, la dure réalité de l'émigration clandestine.

Le Maroc compte, depuis quelques années, plusieurs communautés africaines dont il fait partie d'ailleurs. Ainsi, progressivement, d'un pays émetteur de l'émigration vers l'Europe, notamment, il s'est transformé en un pays de transit puis, récemment, en une terre d'immigration ou d'accueil. Certes, cette situation est le résultat de facteurs conjugués allant du durcissement des politiques d'immigration en Europe et la multiplication des Accords de réadmission (que le Maroc refuse de conclure) aux politiques de normalisation de l'immigration au Maroc dont on sait la complexité. En effet, dès janvier 2014, le Maroc a procédé à la régularisation de milliers d'immigrés qu'ils soient subsahariens ou syriens ou autres, en collaboration avec plusieurs agences des Nations Unies. Bien entendu, les défis sont immenses et le Maroc ne pourrait pas, à lui seul,

accueillir les centaines d'immigrés qui arrivent peut-être par jour. En effet, seule une stratégie régionale intégrée, alliant toutes les parties prenantes, et notamment les pays d'émission, pourrait au moins atténuer le problème de l'immigration clandestine quand celle-ci se transforme en un drame humain.

Le Maroc est-il suffisamment préparé pour procéder à la régularisation des immigrés clandestins / illégaux subsahariens ? Quelles sont les conséquences sociales, politiques, économiques, culturelles de cette initiative ? Quelles sont les conditions que le Maroc doit réunir pour faciliter l'intégration socioéconomique et culturelle des immigrés africains ? Comment le Maroc compte-t-il assurer une mise en œuvre effective de la Convention sur la protection des droits des migrants et des membres de leurs familles ? Quels sont les droits que le Maroc doit assurer aux immigrés africains ? Quelle vision à long terme ? Dans quelle mesure peut-il bénéficier de l'expérience des pays occidentaux dans le domaine afin d'éviter les erreurs commises... ?

L'immigration se conjugue aussi à une présence importante d'étudiants subsahariens. Depuis quelques années, ces étudiants se regroupent au sein d'associations. Il s'agit en l'espèce d'une preuve que le Maroc leur offre un cadre pour la défense de leurs droits ou le développement de leurs activités culturelles, sociales

C'est dire combien le Maroc est confronté à d'immenses enjeux consécutifs à sa transformation progressive en une terre d'immigration. Les défis à venir sont pluriels : socioéducatifs, culturels, identitaires, politiques

Nouvelles problématiques, nouveaux défis

Des dynamiques nouvelles en matière d'immigration ont été engendrées par les transformations géopolitiques que certains pays arabes ont connus (notamment le « printemps arabe »). Ces nouvelles dynamiques ont donné naissance à un nouveau contexte migratoire qui a impacté le Maroc : augmentation des flux migratoires, augmentation du nombre des réfugiés et des demandeurs d'asile Aujourd'hui, d'autres déterminants agissent en amont des flux migratoires tel que le changement climatique.

Tanger, comme les autres principales villes du Maroc, subissent de telles pressions alors qu'elles ne sont pas préparées à intégrer tous ces flux. En effet, une réelle politique d'intégration implique la mise en place de structure d'accueil et d'insertion opérationnelles et pérennes.

Des institutions marocaines se sont activées depuis quelques années pour approcher autrement l'immigration au Maroc. Il en est ainsi que le Conseil national des droits de l'homme initie en la matière une approche axée sur les droits de l'homme.

Ayant lancé une politique audacieuse en matière de régularisation des immigrés illégaux, le Maroc verra ses engagements à leur égard s'accroître du fait, entre autres, qu'il a ratifié la convention internationale sur la protection des travailleurs immigrants et des membres de leurs familles. Les principaux axes de la nouvelle politique migratoire marocaine concernent l'immigration, les réfugiés, les demandeurs d'asile et l'intégration.

On peut se poser la question si le principal partenaire du Maroc, l'Union européenne, allait le soutenir dans cette politique ambitieuse. En effet, le Maroc, comme peut-être la Turquie, ne peut plus se contenter de faire « le gendarme » de l'Europe pour ce qui est de l'immigration clandestine. Il faudra en effet dépasser cette vision sécuritaire étroite et asseoir la coopération Union Européenne-Maroc en matière d'immigration selon une approche globale et intégrée. D'ailleurs, sur ce point, le Maroc a été l'un des initiateurs du Processus de Rabat ayant institué le premier Sommet Europe-Afrique sur Migration et Développement en 2006.

Des mineurs à Tanger : les *harraga* face aux mutations d'un espace frontalier

Sarah Przybyl

Les *harraga*, visage inédit de l'émigration clandestine marocaine depuis une vingtaine d'année se compose majoritairement de mineurs originaires du sud du pays (province de Béni Mellal), de Casablanca (quartier périphérique de Sidi Moumen) et de Tanger. Le terme de *harraga* désigne les candidats à l'émigration (adultes et mineurs) qui tentent de traverser clandestinement le détroit de Gibraltar. Dans ce texte, nous l'utiliserons pour désigner les mineurs seulement. Le mot *harraga* signifie littéralement « les brûleurs ». Il renvoie aux personnes qui brûlent leurs papiers d'identité (quand ils en possèdent) avant la traversée du détroit. Cet acte porte en lui une forte dimension transgressive. Les *harraga* traversent les frontières, reprennent leur destin en main en tentant au prix de leur vie de se forger un nouvel avenir ailleurs. Cette appellation n'est pas spécifique au Maroc, elle se retrouve dans d'autres pays du Maghreb comme en Algérie ou en Tunisie. La géographe Chadia Arab (2007 : 88) définit la *hrrague* (conjugaison du verbe *hrrig* qui signifie « partir ») comme « le voyage vers l'eldorado européen, dans la soute d'un bateau, dans un conteneur ou une barque de passeurs après un passage clandestin au Maroc ». Protégés à l'échelle internationale par la Convention internationale des droits de l'enfant, au Maroc, ces mineurs sont pourtant considérés comme des délinquants. L'émigration par des voies clandestines est considérée comme illégale dans la législation marocaine. En tentant de quitter le territoire, les mineurs s'exposent à une peine de prison et à une amende conséquente.¹

Pour les migrants marocains et du continent africain, la ville Tanger se présente comme une étape incontournable de leurs parcours migratoire. Le Royaume a quant à lui de nouvelles ambitions pour la ville. Voulant profiter de sa position stratégique sur le détroit de Gibraltar, le Royaume a réalisé un nouveau pari : se placer parmi les leaders mondiaux des échanges maritimes avec la mise en activité du nouveau complexe portuaire de Tanger-Méditerranée (et plus récemment son annexe Tanger Med II). Simultanément, le port historique de Tanger-

ville tend à devenir un port de plaisance débarrassé du transit de poids lourds. Aussi, compte tenu de l'ouverture de cette nouvelle porte en direction de l'eldorado européen et des changements en termes d'infrastructures portuaires, cette contribution propose d'analyser les nouvelles dynamiques de départ des *harraga* d'une part, et la redéfinition des espaces portuaires d'autre part. Au mois de mars 2013 (hors période estivale), c'est en binôme avec Youssef Ben Tayeb² que je suis allée enquêter auprès des jeunes qui ont eu l'intention de rejoindre l'Europe. Notre méthodologie est basée sur des échanges informels lors des temps d'attente et d'observation par les mineurs, souvent synonymes d'immobilité et de stationnement dans les espaces portuaires tangérois.

Tanger-Méditerranée : un espace hautement sécurisé attractif

Depuis sa mise en activité en 2007 et comme en attestent la campagne publicitaire réalisé par Tanger Med Port Authority, le géant portuaire Tanger-Méditerranée est la nouvelle « porte d'entrée vers le Maroc ». Bâtissant sa réputation de port nouvelle génération à travers la promotion de l'efficacité et de la rapidité de ses capacités d'échanges, Tanger-Méditerranée se dote d'un dispositif de sécurité portuaire considérable. L'omniprésence de caméras (classiques, infrarouges et optiques), de radars, de détecteurs de battements de cœur, de clôtures ou encore de système de points de contrôle d'accès piétons automatiques indique la préoccupation des autorités portuaires à l'égard des questions migratoires et plus particulièrement sous ses formes clandestines. Si pour le Royaume Tanger-Méditerranée est un pari prometteur, pour les migrants clandestins ce port marque l'ouverture d'un lieu de passage vers l'Europe. C'est dans cette frontière paradoxale, largement ouverte, créatrice de nouvelles opportunités de départs mais dans le même temps fermement clôturée, que s'inscrivent les tentatives de traversées clandestines des *harraga*. Malgré l'apparente inaccessibilité du lieu et l'impossibilité de se jouer des systèmes élaborés de contrôle, des jeunes ont dompté une partie de la mécanique du géant portuaire pour parvenir à embarquer vers le continent européen.

Les premiers mineurs ayant réussi le passage, « ceux qui l'ont fait », font office de pionniers venant nourrir un horizon des possibles et transmettent l'idée d'un franchissement réalisable de cette frontière quasi hermétique pour les nouveaux arrivants. Tanger-Méditerranée est donc un lieu investi de figures de *harraga* emblématiques, de traversées presque légendaires et d'anecdotes sur les imprévus du voyage qui se retrouvent dans les discours des jeunes en attente de pouvoir partir à leur tour. Malgré le verrouillage du géant portuaire, Tanger-Méditerranée n'en reste pas moins attractif au regard du nombre de camions qui y transitent et qui représentent autant d'opportunités de départ envisageables pour les jeunes. Au-delà des éléments objectivement repérables qui font de ce port une enceinte impénétrable à première vue, ce sont bien les formes d'investissement de ce lieu par les jeunes qui en font un espace ouvert aux passages. Les histoires de *hrig* qui se transmettent, ou en train de s'écrire, constituent un faisceau d'indices qui permettent de saisir la capacité des *harraga* à dépasser ces points infranchissables de la frontière.

Vivre pour partir : profils de *harraga* rencontrés à Tanger-Méditerranée

Lors de l'enquête de terrain, nous sommes restés avec une dizaine de mineurs originaires de Sidi Moumen, nous les avons rencontrés alors qu'ils mendiaient auprès des chauffeurs poids lourds sortant de la zone portuaire. Les membres de ce petit groupe ont grandi ensemble, âgés de 14 à 18 ans, ils sont des anciens voisins, des cousins ou encore les membres d'une même fratrie. Alors que les raisons les ayant poussés à quitter leur quartier d'origine sont diverses (difficultés familiales, violence, pauvreté, absence de perspective d'avenir, etc.) c'est bien ensemble qu'ils ont décidé de vivre les différentes étapes du voyage avant de tenter la *hrague* vers l'Europe depuis Tanger-Méditerranée. Effectuée en groupe, c'est une première migration interne de Sidi Moumen vers Tanger-ville qui marque la mise en action du projet migratoire de ces jeunes. En constatant le rétrécissement des opportunités dans le port historique, les membres de ce groupe ont alors pris la décision d'aller s'installer dans l'ancre de Tanger-Méditerranée. À l'origine des projets migratoires de ces *harraga* se trouvent des situations individuelles singulières qui viennent alimenter

un dessein collectif caractérisé par une obsession de rejoindre les côtes européennes.

S'installer à Tanger-Méditerranée dans l'espoir de quitter le Maroc induit une organisation sociale et spatiale dictée par des règles mises en place par les candidats à l'émigration. Sortis de l'environnement de leurs problématiques individuelles, ils procèdent à la recréation d'une microsociété dont ils sont les protagonistes tendant à rendre réalisable la *hrrague*, objectif ultime de leur présence. Vivre dans ce lieu de l'espace frontalier de la côte tangéroise contraint les jeunes à une vie de subsistance rythmée par la mendicité. Ainsi, les différents membres du groupe se relaient tour à tour pour mendier sous le regard du plus âgé qui en surveille le bon déroulement.

Tanger-Méditerranée est un endroit qui se partage. Le groupe rencontré n'étant pas le seul à vouloir partir, il est possible d'observer une mise en place stratégique des endroits vacants de la colline où les mineurs s'abritent. Deux organisations spatiales hiérarchisées sont repérables. C'est d'abord entre les différents groupes de *harraga* présents que le partage de l'espace se réalise. Au regard de l'ancienneté des Casablancais dans le port, ces derniers sont au plus près du lieu de passage et bénéficient de la position spatiale la plus stratégique en cas de départ. Puis, c'est au sein même du groupe de *harraga* enquêté qu'une répartition a eu lieu. Sur le terrain, elle prend une forme pyramidale basée sur l'âge des mineurs. Les plus âgés se trouvent au sommet de la colline et détiennent l'argent récolté, en descendant l'âge diminue et les installations pour la nuit se font de plus en plus en sommaires. S'il est possible de faire une lecture de cette classification par le prisme d'un rapport de force entre les membres des différents groupes, ces installations répondent également à une logique de mise en sécurité. D'après les mineurs rencontrés, les policiers n'arrêtent que très peu les plus jeunes installés en bas de la colline. Les plus âgés d'entre eux subiraient un traitement plus sévère mais la hauteur de leur cachette et le dénivelé pour les atteindre semblent dissuader les policiers.

En plus de cette organisation hiérarchisée par des règles précises, en parcourant les cavités de la colline il est possible d'observer que ce lieu atypique fait l'objet de l'implantation d'éléments d'un environnement

connu par les jeunes. En effet, des similitudes apparaissent dans la manière de progresser dans le territoire du groupe de casablancais et celui du bidonville de Sidi Moumen : les draps et les couvertures tendus qu'il faut balayer de la main pour progresser, la sinuosité des passages à emprunter mais aussi la pénombre des petites grottes où s'abritent les mineurs. Tout se passe comme si dans cet environnement soumis aux aléas de la tentative de départ, de l'intervention des forces de police et de la difficulté de la subsistance quotidienne, les jeunes donnaient à cette frontière un air familier et sécurisant leur permettant de penser et réaliser le départ.

Tanger-Méditerranée, nouvelle porte de la frontière tangéroise, s'inscrit comme point relais après une première migration interne depuis les régions d'origine des mineurs. Bien plus qu'une simple étape, c'est un lieu ressource, un premier refuge dans lequel les jeunes recréent un cadre sécurisant qui répond aux règles qu'ils instaurent. Ce lieu de la frontière représente à la fois tremplin vers le rêve européen et un refuge où les formes de solidarités sont génératrices de liens entre les *harraga*. Ensemble, ils élaborent des stratégies d'accès aux côtes européennes, deuxième refuge à atteindre.

De Tanger-ville à Tanger-vidé ?

Face à l'émergence de Tanger-Méditerranée, il convient de s'intéresser maintenant à ce qu'il advient de Tanger-ville. Vidé des camions et des bus touristiques à destination des côtes espagnoles, le port perd sa réputation de point des départs clandestins pour reconquérir celle de « Perle du détroit » (Fernandez 1999).

Comme l'illustrent les images ci-dessous, le port de Tanger-ville semble être vidé depuis la réalisation du projet de reconversion. Pour autant, si la baisse du nombre de camions induit une réduction des opportunités de passage, marque-t-elle pour autant la diminution du nombre de *harraga* et de tentatives d'émigration clandestine depuis ce port ?

Port de Tanger-ville : avant le projet portuaire et après l'amorce des travaux



Sources : Carte postale vendue sur le port de Tanger ; Sarah Przybyl.

Pour y répondre plusieurs explications ont pu être dressées sur cet espace portuaire. Tout d'abord, c'est par la configuration du port qu'une transition s'opère en termes de passage pour les jeunes candidats à l'émigration. En effet, si autrefois le franchissement du portail bien gardé menant au port était pour les *harraga* un premier pas vers l'Europe, à l'heure actuelle, la destruction de l'enceinte a eu pour conséquence de faire reculer les limites de celui-ci et de renforcer les moyens humains de contrôle d'accès au port. Aujourd'hui, une société de sécurité privée et la police sont les deux acteurs qui surveillent

l'accès au port. Ils sont chargés d'arrêter les jeunes aux différents points d'accès. Or, en même temps, la vigilance des autorités semble aléatoire, au regard de l'absence de possibilités de passage, il semblerait que l'intrusion de mineurs dans le port soit tolérée certains jours.

Notre enquête à Tanger-ville a montré que même s'il semblerait que le port se soit vidé (en partie) des *harraga* ce n'est pas parce que ces derniers sont moins nombreux qu'avant le projet de reconversion, mais parce qu'ils sont moins visibles. Cette invisibilité dans l'enceinte portuaire est liée à la délocalisation des points de départ des mineurs. En effet, la diminution du nombre de camions a restreint les possibilités de passages clandestins de sorte que chaque bus ou camion en partance pour l'Europe depuis Tanger-ville représente une opportunité à ne pas rater. Ainsi, les futures *harraga* sont en mouvement dans différents quartiers de la ville où sont implantés les hôtels accueillant des touristes majoritairement européens. L'objectif pour les mineurs est de pouvoir se cacher sous les bus stationnés qui transiteront vers le continent européen. Les techniques de *hrrague* ne connaissent pas d'évolution majeure, néanmoins la reconversion du port et la disparition d'une entrée unique vers l'Europe a eu pour conséquences une multiplication, un éclatement et une délocalisation des points de passage.

Les mutations du port de Tanger-ville ont fait reculer la frontière dans les méandres de la médina tangeroise. Elles ont dans le même temps participé à la rupture d'une frontière linéaire aux limites claires et définies. L'impression de Tanger-ville en est le corollaire direct et est directement renforcé par la circulation incessante des mineurs dans la médina comme moyen d'optimiser les chances de passage. Mentionnons que des jeunes tentent toujours le passage clandestin depuis le port de Tanger-ville en usant de techniques de plus en plus risquées. En observant quotidiennement ce lieu de passage et en portant une attention minutieuse à la fréquentation de l'enceinte portuaire par les *harraga*, c'est un rythme cyclique de fonctionnement propre au port qui a permis de saisir les mutations portuaires en termes d'opportunités.

Le rythme d'un port en mutation : vers une diversification des profils et une redéfinition de l'espace portuaire

L'éclatement de la frontière dans les différents lieux de Tanger n'offre qu'une vision partielle des dynamiques de l'émigration clandestine. En portant un regard sur la temporalité propre au port, des moments d'accélération ou de ralentissement de la fréquentation des *harraga* émergent comme des indicateurs d'une augmentation des opportunités de passage.

La période estivale marque un accroissement du transit dans le port de Tanger-ville : bus, voitures, et bateaux à quais sont alors plus nombreux. Au regard des techniques de passage cette intensification des transports marque une augmentation des interstices dans lesquels les jeunes peuvent se loger pour « risquer », autre terme employé pour désigner le *hrig*. Le nombre de mineurs sur le port a augmenté alors considérablement. Tout se passe comme si Tanger-ville, décrit précédemment comme un lieu beaucoup moins propice au départ, redevenait l'espace de quelques mois un tremplin assuré vers le continent européen.

Lors des observations quotidiennes, c'est à l'échelle hebdomadaire qu'il a été possible de procéder à la lecture du jeu d'ouverture et de fermeture du port de Tanger-ville d'une part, et à l'explication de la fréquentation très aléatoire de mineurs d'autre part. Durant la semaine, deux jours sont significatifs. Le premier se déroule le samedi, on observe alors une hausse de la fréquentation du port par les mineurs candidats à l'émigration ; ce jour-là, l'augmentation des bus en attente d'embarquement et de débarquement de la clientèle touristique résidant dans les complexes hôteliers tangérois marque une hausse des opportunités de passage. À l'inverse, les forces de l'ordre multiplient les arrestations des jeunes qui se trouvent à l'intérieur et aux alentours de l'enceinte portuaire le jour de la visite hebdomadaire (supposée) du Préfet afin de faire place nette au représentant du Roi. Dans le même ordre d'idée, en raison d'une baisse de l'activité de l'ensemble du personnel travaillant dans le port et donc du transit, le jour saint s'inscrit nettement comme un temps de ralentissement des échanges. Par conséquent, les mineurs sont très peu présents dans le port et profitent de ce jour pour s'accorder un moment de répit.

La temporalité de l'opportunité du *hrig* redessine une fréquentation qui se veut plus aléatoire pour les mineurs candidats à l'émigration clandestine. Avant l'émergence de Tanger-Méditerranée et le projet de reconversion de Tanger-ville, ce dernier faisait l'objet d'une occupation de jour comme de nuit par les jeunes qui restaient pour optimiser leurs chances de passage. Enfants des rues et *harraga* vivaient alors ensemble dans le port. À l'heure actuelle et d'après nos observations, en dehors de la période estivale, il n'y a désormais que les enfants des rues qui occupent le port.

Comprendre l'émigration clandestine des mineurs marocains nécessite donc de procéder à cette distinction essentielle entre les enfants des rues et les *harraga* afin d'éviter la corrélation hâtive entre errance et émigration. Même si l'errance constitue encore un mode de vie pour certains *harraga*, la majeure partie des mineurs candidats à l'émigration clandestine rencontrés durant la période d'enquête sont très éloignés de la figure des enfants des rues. Tel est le cas de Nabil, 12 ans, qui porte encore son sac d'écolier sur l'épaule et nous avoue avoir fait l'école buissonnière pour venir voir s'il pouvait tenter le *hrig* avant de rentrer chez lui le soir. Beaucoup de témoignages de mineurs vivant dans leur famille, scolarisés et originaires de Tanger sont similaires aux propos tenus par Nabil ; ce qui se joue dans le franchissement de cette frontière va au-delà d'un changement d'État. Pour des jeunes comme Nabil, passer la limite de l'enceinte portuaire et tenter le *hrig* signifie la ritualisation du changement d'état (Green 1999), celui de l'adolescent à l'adulte. La transgression, le départ (ponctuel) du foyer familial, l'inscription dans un groupe de pairs, l'apprentissage des techniques de passage ou encore la reproduction d'attitudes des plus âgés sont à l'heure actuelle autant d'éléments qui montrent qu'en plus d'une migration, se jouent dans cette frontière les scènes transitoires du passage à l'âge adulte. Le témoignage de Nabil et de bien d'autres sont une invitation à reconsidérer la catégorie de *harraga* à la lumière de ces différents visages que nous avons pu croiser sur le port de Tanger-ville, mais aussi à repenser la frontière comme le terrain d'une transition fondamentale qui se joue pour certains mineurs venant s'essayer au *hrig*.

Au regard de la baisse des opportunités de passage, le port n'est plus un lieu de (sur)vie. Il est devenu celui de la tentative de par la fréquentation ponctuelle des *harraga* lors des moments les plus opportuns. Indifféremment du passage sur lequel il convient de s'arrêter ici, il est indéniable que la frontière portuaire tangéroise s'est invitée progressivement comme un des lieux constitutifs de l'espace de vie des différents mineurs candidats à l'émigration clandestine rencontrés. Tout se passe comme si le savoir-migrer s'accompagnait d'un savoir-grandir où l'inscription spatiale au lieu était constitutive d'une transition plus globale des jeunes présents.

La mobilité comme ressource

L'évolution du port historique tangérois est visible, tant du point de vue de ses infrastructures que de l'inscription spatiale des mineurs qui le fréquentent. Étape du parcours migratoire vers un nouvel état, il constitue le terrain de l'expérimentation dans la transition vers un état nouveau, celui de l'âge adulte. Ce port s'inscrit également comme une ressource en termes d'informations pratiques ou encore de savoir-migrer. Face à cette réduction des opportunités et à l'accroissement des échanges entre les *harraga*, il convenait de s'interroger sur l'existence de circulations entre le port de Tanger-ville et Tanger Med comme réponse au resserrement des possibilités de *hrig* observé par les mineurs.

Parmi les histoires entendues, l'une d'entre elles est particulièrement illustrative de ce qui se joue dans cet espace frontalier. Omar et Tariq sont deux frères âgés de 15 et 16 ans originaires des bidonvilles de Tanger. Après maintes réussites de passages en Europe, ils ont été systématiquement renvoyés vers le Maroc :

« Ça fait plusieurs années que je vis dans les rues de Tanger, j'ai connu une époque où on pouvait partir facilement. Depuis, il n'y a plus de camions, les possibilités de *hrig* sont limitées et aujourd'hui le peu de bus qui passent au port de Tanger sont pris par tous les *harraga* et ça fait souvent des disputes. En plus, ils surveillent tout le temps les bus, au port ou aux hôtels, et ça, ça nous rend la tâche plus difficile. C'est pour ça que nous, on se cache sous les camions qui vont à Tanger Med, parce que là-bas il y a tellement de camions que j'ai plus de chance ».

La mobilité entre les deux enceintes portuaires apparaît comme une ressource que mobilisent les jeunes à un moment de leurs parcours dans l'objectif d'optimiser les chances de passage. La circulation illustre ici une prise de conscience réactivant le projet migratoire face à une situation ne pouvant offrir les opportunités attendues par les jeunes en situation d'attente sur le port de Tanger-ville. La mobilité peut être appréciée comme une ressource mobilisée dans une simulation précédant le *hrig*. En effet, pour certains mineurs, les techniques de passage ne sont que théoriques et résultent d'une transmission par d'autres jeunes. Aussi, la mobilité entre ces deux points névralgiques de la frontière sous un camion peut s'apparenter à une sorte d'apprentissage des éléments essentiels à connaître lors de la traversée clandestine par camion. Ainsi, si la mobilité physique entre les deux ports est avérée, ces aller-retour confirment l'existence de l'échange d'informations entre les jeunes candidats à l'émigration qui au retour de leur passage à Tanger-Méditerranée (des mineurs partent uniquement en repérage et reviennent le soir venu à Tanger-ville) viennent donner des informations, avérées ou non, sur le géant portuaire.

Destin de mineurs restés sur le quai du port de Tanger

Si précédemment il a été rappelé la distinction à opérer entre enfants des rues et candidats à l'émigration, il convient de s'arrêter sur les jeunes qui connaissent aujourd'hui une errance liée à l'échec d'une tentative d'émigration clandestine. Certaines informations que nous avons obtenues par l'échange avec des *harraga* indiquent que l'abandon du projet migratoire peut constituer l'événement déclencheur d'une vie d'errance à durée variable. Ahmed, 17 ans, nous livre :

« Il y a un ami de mon quartier qui a réussi à passer la semaine dernière et la nouvelle s'est répandue, depuis j'ai rejoint des amis déjà là-bas et ça fait deux jours que je veille, et que je ne suis pas allé travailler, mais je suis fatigué et je vais rentrer chez moi ».

Pour une partie des jeunes rencontrés, la vie à la rue est un moyen d'optimiser les chances de *hrig*. Elle ne s'étend pas sur une longue période et se présente plutôt comme un instant en suspens au cours duquel observation et attente se mêlent dans l'espoir de saisir le

moment optimal pour traverser clandestinement le détroit. Cette étape provisoire que beaucoup de jeunes expérimentent avant d'atteindre les côtes européennes s'accompagne d'une frustration liée à une stagnation situationnelle. Pour des adolescents, comme Ahmed cette lassitude de l'attente se traduit par un retour au quartier d'origine ; pour d'autres, la rue devient mode de vie fait de débrouille et d'errance dans un quotidien entaché de nouvelles problématiques.

Nordine, 17 ans, originaire de Meknès, a quitté sa famille à l'âge de 10 ans. Après le décès de son père et des violences qu'il subit de la part de sa belle-mère, il se dirige vers Tanger-ville espérant pouvoir effectuer la traversée vers le continent européen. Après avoir attendu et constaté la réduction des opportunités, Nordine bascule dans une vie d'errance où mendicité et usage de drogues ont remplacé toute envie d'émigration. Il témoigne :

« Aujourd'hui, je mendie pour avoir suffisamment d'argent et pour pouvoir m'acheter du diluant pour décoller et m'oublier ».

Nicolas Mai (2010) souligne à ce sujet que le besoin de dépasser un sentiment de frustration entraîne le recours à des éléments procurant une satisfaction immédiate, les plans au long terme sont donc évincés au profit d'une jouissance ponctuelle. Pour les mineurs vivants dans la rue à la suite de l'abandon de leur projet migratoire, il subsiste une urgence à oublier les traumatismes passés. Les pratiques illicites repérées sur le terrain résonnent comme des réponses à ces besoins d'ailleurs et viennent se substituer au projet migratoire. Pour une partie de ces adolescents, le recours à la drogue s'explique par un besoin d'oublier la violence quotidienne qu'implique la vie dans la rue ; l'usage de produits permet d'effectuer un voyage, celui de l'esprit, comme l'ersatz d'une traversée impossible à réaliser depuis le port de Tanger-ville. « Décoller » comme le dit Nordine est devenu le quotidien de beaucoup de jeunes, mais parmi ceux ayant abandonné l'idée de partir, tous ne sont pas devenus *chamkara* (mot qui signifie « sniffeur » et qui désigne les jeunes qui inhalent du silicium ou des diluants ménagers).

D'après les témoignages rapportés ici, la rencontre avec le monde de la rue s'inscrit donc comme un événement conduisant à l'abandon de tout désir d'avenir, qu'il soit pensé à destination du Maroc ou de l'Europe.

Les rêves de ces adolescents semblent s'être évaporés dans les vapeurs des diluants qu'ils ingèrent quotidiennement. Pour d'autres, cette période d'errance fournit un argument supplémentaire à l'envie profonde de quitter le Maroc et de tenter le passage clandestin vers l'Europe jusqu'à la réussite, ou encore, comme en témoigne Ahmed à simplement rentrer auprès de sa famille.

Conclusion

La frontière tangéroise connaît de profondes mutations en termes d'équipements mais aussi de gestion du transit de marchandises et de personnes. Les *harraga* s'inscrivent dans cette nouvelle donne frontalière définie par l'édification de Tanger comme point de jonction incontournable des échanges. L'observation des infrastructures portuaires a démontré un jeu d'ouverture et de fermeture de la frontière. Refuge, porte vers un ailleurs prometteur, lieu d'abandon de soi, terrain d'une transition adolescente, espace de confrontation aux pairs, dans les ports étudiés se jouent différents scénarios aux issues incertaines. La diversité des profils des *harraga* illustre ces aléas du quotidien qui viennent redistribuer constamment les cartes du destin de ces jeunes. Analyser l'espace frontalier tangerois conduit à considérer les autres frontières, celles des inégalités de la société marocaine, moins visibles mais qui s'érigent progressivement depuis des années et qui entérinent le sentiment d'absence de perspectives d'avenir pour une partie de la jeunesse marocaine.

Bibliographie

- Arab, Chadia. 2007. Le « hrague » ou comment les Marocains brûlent les frontières. *Hommes et migrations* 1266, pp. 82-94.
- Fernandez, Jean. 1999. Passages à Tanger. *Socio-anthropologie* 6. <https://socio-anthropologie.revues.org/112>, consulté le 08/06/2016.
- Green, Nancy L. 1999. Trans-frontières : Pour une analyse des lieux de passage. *Socio-anthropologie* 6. <https://socio-anthropologie.revues.org/110>, consulté le 08/06/2016.
- Mai, Nicolas. 2010. Marginalized young (male) migrants in the European Union : caught between the desire of autonomy and the priorities of social protection. In Jyothi Kanics / Daniel Senovilla Hernández / Kristina Touzenis (éds.), *Migrating alone : Unaccompanied and separated children's migration to Europe*. Paris : UNESCO, pp. 69-90.

Notes

¹ « Est punie d'une amende de 3.000 à 10.000 dirhams [environ 300 à 1.000 €] et d'un emprisonnement de un mois à six mois, ou de l'une de ces deux peines seulement, sans préjudice des dispositions du code pénal applicables en la matière, toute personne qui quitte le territoire marocain d'une façon clandestine, en utilisant au moment de traverser l'un des postes frontières terrestres, maritimes ou aériens, un moyen frauduleux pour se soustraire à la présentation des pièces officielles nécessaires ou à l'accomplissement des formalités prescrites par la loi ou les règlements en vigueur, ou en utilisant des pièces falsifiées ou par usurpation de nom, ainsi que toute personne qui s'introduit dans le territoire marocain ou le quitte par des issues ou des lieux autres que les postes frontières créés à cet effet. » (Royaume du Maroc. Dahir 1.03.196 du 16 ramadan 1424 (11 novembre 2003) portant promulgation de la loi n°02.03 relative à l'entrée et au séjour des étrangers au Royaume du Maroc, à l'émigration et l'immigration irrégulière, Rabat, 2003).

² Etudiant de Master 1 en spécialité Migrations internationales lors de l'enquête.

Un narratif pour le futur de Tanger

Detlef Gürtler

La région de Tanger ainsi que ses alentours autour du Détroit de Gibraltar occupent depuis toujours une place exceptionnelle dans une perspective géographique, économique et culturelle. Cependant ce rôle est soumis aux changements réguliers dépendant des situations politique et économique de la région. Aujourd'hui, deux narratifs dominant les discussions présentes sur le rôle et l'avenir de Tanger et l'ont fait de même dans les communications et les discussions lors de la conférence « Focus sur Tanger » qui eut lieu dans la ville le 2 et 3 octobre 2015 :

- Tanger comme lieu multiculturel entre deux mondes : ce narratif est plutôt employe par les Européens pour faire référence à l'époque de la zone internationale (1923-1956) ainsi qu'à la floraison littéraire des temps de Paul Bowles. On y parle d'un narratif du passé.
- Tanger comme moteur économique de la modernisation marocaine : Ce narratif est utilise par l'élite locale, qui fait référence au développement dynamique depuis l'entrée en fonction de Mohammed VI (1999) ainsi qu'à l'ouverture du port à conteneurs « Tanger Med » (2007). Il s'y agit d'un narratif du présent.

Même si ces deux narratifs dominant, ils ne décrivent pas entièrement le futur rôle de Tanger et freinent son développement plutôt qu'ils le supportent. Un nouveau narratif visant le futur pourrait donc prendre un rôle encourageant.

Berlin donne un exemple récent pour un tel changement des narratifs relatifs à l'image de la ville. Le narratif faisant référence à son passé comme « ville du mur » persiste toujours même si le mur tomba en 1989. Au contraire, le narratif du présent a été marque par l'ancien maire de la ville, Klaus Wowereit, en 2003 : Berlin comme ville « pauvre, mais sexy ». Finalement, le narratif du futur se développe aujourd'hui avec l'image de la « capitale de l'Europe » ce qui comprend une connotation politique (comme siège du gouvernement

de l'Etat le plus important de l'UE) aussi bien qu'économique (comme le centre de jeunes pousses du continent).

Quelle forme pourrait prendre le narratif de l'avenir tangérois ? Trois approches possibles sont présentées ci-dessous :

1°/ Du « lieu entre deux mondes » à la « tête de pont » : Le Tanger du XX^e siècle a légué des histoires et des lieux, mais les hommes ne restent plus. L'intégration dans l'Etat marocain avait des effets immenses sur la population d'antan de Tanger. Désormais, la ville occupe une place solidement ancrée sur le côté marocain du Détroit de Gibraltar. Cette place peut fonctionner comme tête de pont depuis lequel une connexion au côté opposé pourrait être établie. Ainsi qu'Istanbul, étant une ville asiatique et turque, représente la tête de pont pour la connexion avec l'Europe, Tanger, ville à la fois marocaine et africaine, pourrait devenir la tête de pont pour les liens avec l'Europe à l'autre bout de la Méditerranée.

2°/ Du « multiculturalisme occidental » au « culturalisme africain » : L'influence culturelle occidentale sur Tanger est plus de nature historique que contemporaine. Aujourd'hui ces contributions arrivent plutôt des autres parties du continent africain – particulièrement, mais pas exclusivement, véhiculées par les migrants africains qui passent par Tanger avant de passer la frontière vers l'Europe. Un grand nombre d'entre eux reste pour longtemps à Tanger et ils contribuent donc à la nouvelle diversité culturelle tangéroise. En vue du développement dynamique du continent, le positionnement de Tanger comme creuset culturel de l'Afrique – avec une référence maghrébine dominante – pourrait contribuer à l'évolution rapide de la ville.

3°/ De la « émigration » à la « ré-migration » : Depuis longtemps, le port de Tanger représente un des points de passage / transit les plus importants pour la migration Sud-Nord – entre les pays africains plutôt pauvres et les pays européens relativement riches. Vu l'évolution économique positive d'un bon nombre d'Etats africains et la stagnation relative de beaucoup d'économies européennes, ces courants migratoires pourraient se renverser dans un avenir proche. Pour la ré-migration européenne (principalement pour les ré-migrants vers le

Maroc) la proximité européenne pourra rendre Tanger, culturellement et géographiquement, le premier lieu d'accueil.

Tanger est influencée et affectée par plusieurs évolutions actuelles et futures. La dynamique économique africaine, les vagues de réfugiés du monde arabe vers l'Europe, la construction de réseaux d'énergie qui ouvriront les potentiels solaires nord-africains ainsi que la légalisation de la production de marijuana étaient des thèmes lors de la conférence « Focus sur Tanger ». Avec la création d'un nouveau narratif, Tanger ne serait pas seulement soumise aux évolutions courantes, mais acquerrait la capacité à participer activement dans le déroulement de ces projets pré-mentionnés et à en profiter plus largement.

Notes biographiques

Mostafa ABAKOUY est enseignant-chercheur à l'Ecole Nationale de Commerce et de Gestion, Département Commerce de l'Université Abdelmalek Essaâdi à Tanger. Il travaille sur les performances, la logistique et le marketing à l'international notamment des petites et moyennes entreprises marocaines.

Mohammed Zakaria ABOUDDAHAB est professeur universitaire des relations internationales et vice-doyen de la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales, Université Mohammed V – Agdal / Rabat. Il est docteur en Droit public et chercheur associé à l'Institut Royal des Etudes Stratégiques. Sa recherche porte sur un grand éventail des questions touchant en particulière à la politique étrangère et commerciale du Maroc.

Ali BOULERBAH est professeur universitaire de géographie à l'Université Abdelmalek Essaâdi de Tétouan. Il a soumis sa thèse de doctorat sur les activités industrielles à Tanger et Tétouan en 1990 à l'Université de Bordeaux III. Ses recherches portent sur le développement de la péninsule tingitane, y inclus le tourisme rural et la politique territoriale de l'Espagne dans le Nord du Maroc pendant l'époque coloniale.

Abdellatif BOUSSETA a fait ses études de la langue et littérature allemandes à l'Université Sidi Mohamed Benabdellah à Fès. Depuis 1997, il est professeur de l'enseignement secondaire qualifiant à Tanger. En même temps, il est doctorant en langue allemande au Karlsruher Institut für Technologie (KIT) à Karlsruhe où il travaille sur Taha Hussein et Elias Canetti.

Detlef GÜRTLER suivait des études de sciences politiques et une formation à la Henri-Nannen-Journalistenschule, l'école de journalisme de Hambourg très renommée. Depuis 1990, il a été journaliste économique chez plusieurs magazines renommés, et en 2008, il est devenu rédacteur-en-chef de la revue « GDI Impuls » (Rüschlikon / Zurich).

Dieter HALLER est ethnologue et, depuis 2005, professeur d'anthropologie sociale à la Ruhr-Universität Bochum. Il était membre-fondateur et, de 2010 à 2014, membre du directoire du Zentrum für Mittelmeerstudien au sein de cette même université, le premier institut de recherche en Allemagne qui se consacre explicitement à la Méditerranée. Principalement, ses recherches portent sur le cosmopolitisme et les frontières en particulier à Tanger, Gibraltar et Séville. D'autres intérêts couvrent la trance et les confréries soufies, l'ethnicité, les études de la sexualité et des genres et les diasporas.

Mimoun HILLALI est géographe, consultant et enseignant-chercheur à l'Institut Supérieur International du Tourisme de Tanger (ISITT). Il est titulaire d'une thèse de troisième cycle en urbanisme à Aix-en-Provence en 1985 et d'un doctorat en géographie à Liège en 2000. Il a publié sur la problématique du tourisme dans les pays en voie de développement, la politique touristique à Tanger et au Maroc, le tourisme balnéaire et les questions identitaires dans le Maghreb et à Tanger.

Mehdi LAHLOU est professeur d'économie à Institut National de Statistiques et d'Economie Appliquée (INSEA) à Rabat depuis 1983. Il est aussi professeur associé de l'Université Mohammed V – Souissi, Rabat. Depuis le début des années 1990, il a élaboré divers travaux et rapports sur les migrations internationales, régulières et irrégulières, entre le Maroc, l'Afrique subsaharienne et l'Europe, sur la coopération euro-méditerranéenne et, entre autres, la privatisation de l'eau. Mais il est aussi militant politique et s'est engagé dans nombreux débats au service de la chose publique.

Mohamed REFASS est professeur de l'enseignement supérieur à l'Université Mohammed V – Agdal, membre fondateur de l'Équipe de Recherche sur la Région et la Régionalisation (E3R) et membre du Centre d'Études et de Recherches Géographiques (CERGéo) relevant de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat. Il est aussi membre du Laboratoire Habitat, Architecture et Urbanisation des Territoires (LabHAUT), Ecole Nationale d'Architecture de Rabat et responsable de l'UFR doctorale qui lui est associée. Ses centres

d'intérêts scientifiques s'articulent autour du rôle de la ville et des systèmes de centres urbains au Maroc.

Martina MOELLER travaillait, de 2006 à 2010, comme lectrice au département d'Etudes Germaniques à l'Université de Provence (Aix-Marseille I). Fin 2010, elle obtenait son doctorat de l'Université Anglia Ruskin à Cambridge. Dès 2011, elle est lectrice de l'Office allemand d'échanges universitaires (DAAD) au Département d'Etudes Germaniques de l'Université Mohammed V à Rabat. Actuellement, sa recherche focalise les sujets de l'interculturalité dans la littérature et le cinéma allemands contemporains.

Michel PERALDI est anthropologue et directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Entre 2005 et 2010, il était directeur du Centre Jacques Berque pour le Développement des Sciences Sociales à Rabat. Par la suite, jusqu'en juillet 2015, il était chercheur rattaché au Centre d'analyse et d'intervention sociologiques à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris (CADIS, CNRS-EHESS). Il travaille sur les dynamiques migratoires et les circuits commerciaux informels dans le bassin méditerranéen, en focalisant sur les métropoles de Marseille, Istanbul, Naples et Tanger.

Sarah PRZYBYL est doctorante en géographie et allocataire de recherche au Laboratoire « Migrations internationales, espaces et sociétés » (Migrinter, UMR 7301 CNRS) hébergé par la Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Poitiers. Son projet de recherche porte principalement sur les processus d'adaptation et de renégociation du projet migratoire des mineurs isolés étrangers dans la ville de Paris.

Mustapha EL QADERY est enseignant-chercheur au Centre d'Histoire du Temps Présent, Université Mohammed V à Rabat. Il est spécialisé dans l'histoire politique et l'anthropologie historique du XX^e siècle. Sa thèse de doctorat en histoire soutenue en 1995 à Montpellier 3 portait sur « L'état-national et les berbères. Le cas du Maroc. Mythe colonial et négation nationale ». Le Maghreb et ses dichotomies coloniales, la construction du discours nationaliste postcolonial au Maroc et berbères et confréries sont des sujets qui le préoccupent toujours.

Helmut REIFELD travaille avec la Konrad-Adenauer-Stiftung (KAS) depuis 1993. Entre 1997 et 2004, il était représentant de la KAS en Inde et parallèlement chargé de nouveaux projets en Afghanistan en 2002. De 2004 à 2011, il dirigeait la division générale de la planification sectorielle au département de la coopération internationale. Depuis septembre 2011, il est représentant résident de la KAS à son bureau au Maroc. Son expertise actuelle porte notamment sur l'islam et la coopération pour le développement.

Abdelmoumen SMIHI, natif de Tanger dans une famille de *fqihs* (experts en droit islamique), passait l'école franco-marocaine à Tanger et des études de philosophie à la Faculté de lettres et sciences humaines de Rabat, puis de cinéma à l'Institut des hautes études cinématographiques (IDHEC) de Paris. En 1975, il réalise son premier long métrage « El Chergui ». Il est l'auteur de nombreux films documentaires et de fiction longs, moyens et courts métrages dont « Caftan d'amour constellé de passion », montré à la Berlinale en 1989, et de livres sur le cinéma.

Rachid TAFERSSITI se définit comme un passionné de sa ville natale dont il essaye de découvrir depuis longtemps les secrets les plus cachés. Il était directeur adjoint de la Banque Populaire de Tanger et est l'auteur de plusieurs publications sur la ville du Détroit, dont « Tanger, réalités d'un mythe », un ouvrage de référence publié en 1998 (réédité en 2012), et « Tanger, cité de rêves », publié en 2002. A travers ses travaux, il tente de provoquer les sensibilités nécessaires à la préservation du patrimoine de Tanger et de ses lieux de mémoire. Ainsi, en 1988, il créait l'association régionale « Al Boughaz » (Le Détroit) dont il est également président.

Steffen WIPPEL est chercheur affilié au réseau de recherche « Reconfigurations. Histoire, souvenance et processus de transformations dans le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord » lié au Centre des études proche- et moyen-orientales (CNMS) à la Philipps-Universität Marburg. Ses travaux portent notamment sur les processus de régionalisation dans le monde arabe et au-delà et sur le développement des villes portuaires arabes. Parallèlement, il est privat-docent en sciences économiques et études moyen-orientales à la Friedrich-Alexander-Universität Erlangen-Nürnberg.